

Classer
à partie

ou
livre d'éducation
pour enfants

BIBLIOTHÈQUE

DE

LA JEUNESSE CHRÉTIENNE,

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.



LE CURÉ DE CAMPAGNE

par

Stephen de la Madelaine

P. 217

"M. Darriès a tué le Lieutenant!"

Tours
Ad. Mame & Cie
ÉDITEURS

LE CURÉ

DE

CAMPAGNE,

PAR

M. STÉPHEN DE LA MADELAINE,

Auteur des *Scènes de la vie adolescente*, du *Berger d'Helfédauge*, du *Chemin des écoliers*, de *l'Ange gardien*, de *Après le travail*, des *Bonnes étrennes*, des *Bienfaits de l'adversité*, du *Donneur d'eau bénite*, des *Mémoires d'un chien*, etc.



TOURS,

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

1842

CHAPITRE PREMIER.

L'ermitage.

La contemplation de la nature est pour les âmes tendres et simples une source inépuisable de joies pures, de consolations puissantes, de méditations pieuses et salutaires. Le calme qui règne au sein d'une belle végétation, les riantes couleurs de la verdure, sa fraîcheur et ses parfums ont

des résultats sympathiques sur les sens de l'homme, et ces effets réagissent à la longue sur le moral; ils produisent nécessairement cette heureuse quiétude de l'âme, cette allégresse instinctive, ce contentement de soi-même qui font aimer la vie et qui sont l'état normal de toute créature en paix avec ses passions et avec le monde.

Nulle part mieux que dans la Lorraine allemande, cette belle et riche portion de la France agricole, je n'ai ressenti des impressions plus fraîches, plus variées, plus profondes, à l'aspect des richesses de la nature. Ce n'est pas que les sites de cette contrée fertile offrent des points de vue plus pittoresques, des effets plus imprévus, plus saisissants que ces pays de montagnes et de cascades où nos peintres voyageurs vont chercher des modèles pour leurs tableaux. Au contraire, le paysage, peu montueux, n'offre d'autres élévations que des

collines à la pente douce, couvertes de forêts ou de belles moissons. Mais les ombrages y abondent; le sol, fertilisé par une foule de ruisseaux et par les mille détours de plusieurs petites rivières, telles que la Sarre, la Nied, l'Albe française et allemande, produit sans culture des saulaies qui enchantent le regard, et dont les rameaux encadrent le rivage de tous ces cours d'eau d'une double haie diaprée qui forme les plus ravissantes promenades que l'imagination puisse rêver.

Ce beau pays alimente une nombreuse population qui se compose de villages et de hameaux très-rapprochés les uns des autres. Les bourgades n'y sont pas rares non plus; mais ces petites villes, dont la plus importante ne compte pas trois mille habitants, et dont les maisons sont pour la plupart bâties en charpente et en terre, offrent, malgré l'agglomération de leurs demeures,

la même simplicité champêtre qui règne dans toute la contrée.

Au cœur de cette riche végétation, et tout près de la frontière du côté de la Prusse, il y a un petit village nommé Blies-Brucken, adossé contre une petite colline bien boisée et dont le communal se baigne dans l'Albe. Ce hameau a sa petite église proprement entretenue, grâce à la piété des fidèles, qui ne songent à leurs propres chaumières que quand il ne manque rien à la maison du Seigneur. Le desservant n'a pas moins de trois chasubles achetées à Metz, au moyen des souscriptions que se sont imposées tous les habitants; l'autel est garni d'une belle dentelle, et, chose presque incroyable, l'église est munie d'un orgue qui était tenu, à l'époque où j'ai vu Blies-Brucken, par un paysan aveugle qui ne savait pas trois notes de musique, mais qui apprenait avec une facilité extraordinaire tout ce qu'il enten-

dait exécuter sur les instruments des bourgades voisines. L'église, avec son orgue, son autel décemment paré, et son desservant revêtu de ses belles chasubles, était, on le conçoit, l'orgueil et la joie de la paroisse. Le curé était heureux, car le zèle de ses paroissiens le faisait riche, et le digne ecclésiastique, aussi simple dans sa manière de vivre qu'aucun villageois du hameau, employait sa petite aisance avec tant de discernement et de charité, qu'il n'y avait point de malheureux à Blies-Brucken.

Le bon prêtre avait songé plusieurs fois à fonder une école dans son village pour les vingt ou trente marmots qui restaient inoccupés pendant l'hiver. Mais chaque fois que cette velléité philanthropique lui était venue, le pasteur en avait été détourné par des réflexions de diverse nature. L'établissement serait coûteux, il faudrait donner des honoraires au maître, et les résultats de ces

sacrifices onéreux pour ses ouailles seraient peut-être de donner le goût de la science à de pauvres paysans qui quitteraient la charrue pour les livres, et déserteraient le hameau pour aller traîner dans les villes une existence de demi savant, c'est-à-dire une carrière de misère et de privations. Or, le curé était un homme de la vieille roche : il regardait l'ambition comme un fléau, et tenait beaucoup à ce que chacun vécût dans la condition où le ciel l'avait placé, labourant le sillon fertilisé par la sueur de ses ancêtres, pour mourir un jour paisiblement sous le toit qui devait abriter ses enfants.

Et d'ailleurs, depuis un temps immémorial, les enfants du village allaient s'instruire à l'ermitage, qui était situé à un quart de lieue de Blies-Brucken et à moitié chemin de Sarralbe, chef-lieu du canton, qui comptait deux mille habitants et quatre maisons

bâties en pierres. Le cénobite qui vivait dans cet ermitage, avec l'autorisation du pouvoir civil et ecclésiastique, était toujours un homme d'une austérité reconnue et d'une piété exemplaire; il servait d'instituteur aux enfants de trois hameaux voisins, et ne recevait pour salaire que des offrandes en nature, telles que des œufs, du grain ou du beurre. Son jardinet suffisait aux autres besoins de son existence éminemment frugale et ascétique.

L'ermitage était un endroit charmant, un véritable Eden, qui réunissait dans un espace d'une médiocre étendue tous les genres de beauté naturels aux paysages de la contrée. Il était situé sur le sommet d'une petite colline ou plutôt d'une butte coupée en forme de taupinière, dont la base couvrait une centaine d'arpents, et dont le sommet, légèrement affaissé sur lui-même, présentait une plate-forme de quelques cen-

taines de pas d'étendue. Cette colline, revêtue d'excellentes couches de terre végétale, n'offrait aucune trace de culture autre que la portion nécessaire aux besoins personnels de l'ermite. Elle était couverte d'arbres espacés comme ceux d'un verger, et cependant assez voisins les uns des autres pour fournir un ombrage non interrompu. Au sommet, on voyait s'élever, au milieu d'une touffe de verdure, une jolie chapelle avec son campanile; sur le versant du coteau se présentait la maisonnette de l'ermite, dont les murs, bien entretenus, étaient tapissés d'une vigne magnifique. L'Albe coulait au pied de ce monticule. On voyait à mi-côte, par-dessus les sorbiers, les acacias et les mélèzes, qui nuançaient admirablement leur verdure par groupes touffus et distincts, la nappe argentée de la rivière qui coulait paisiblement à l'ombre de ses vieux saules. Le soir, quand le soleil s'était caché derrière

la belle forêt de Bucknom, qui terminait l'horizon, la surface de l'Albe brillait comme un vaste miroir, et la teinte de la saulaie, plus vigoureusement arrêtée par le crépuscule, se reflétait avec une netteté parfaite dans les flots de la rivière. On apercevait alors de tous côtés une animation particulière à chaque portion qui complétait l'ensemble du paysage : la nature faisait entendre les mille voix harmonieuses de la création; la brise, qui s'était saturée des fraîches émanations de la prairie, murmurait sous le feuillage; de joyeuses bandes de petits oiseaux se poursuivaient d'un bosquet à l'autre et rasaient quelquefois de leurs ailes la superficie de la rivière; çà et là des poissons bondissaient sur les flots en faisant jaillir l'eau, qui retombait en perles brillantes; la cigale et le grillon faisaient entendre sous l'herbe leurs sifflements monotones, auxquels répondaient les murmures

plus discords d'une grenouillère; et à mesure que l'ombre, en s'épaississant, éteignait ce tableau magique ainsi que les murmures qui lui servaient d'accompagnement, on entendait dans les massifs les voix pleines et sonores des rossignols, qui s'apprêtaient à charmer le silence de la nuit.

Oh! que la nature était belle à contempler du haut de cette colline enchantée, à côté de l'ermitage, d'où j'apercevais parfois le vieux cénobite promener un regard mélancolique et profond sur la terre et dans l'azur du firmament! J'étais jeune alors, je ne comprenais pas l'éloquence muette de ce regard tout chargé des souvenirs d'une existence troublée. Je ne voyais que la création qui me remplissait l'âme d'une joie instinctive, et j'ignorais encore que la nature ne parle pas le même langage à l'imagination naïve d'un adolescent et au cœur tout meurtri du vieillard, qui a laissé un lambeau de sa

vie sur chacun des écueils où l'ont poussé les orages d'une longue carrière.

Et puis, il faut le dire, la colline, ce paradis terrestre, ce résumé de toutes les séductions d'un charmant panorama, était revêtue d'un caractère qui dramatisait en quelque sorte ses beautés naturelles, et qui ajoutait la majesté d'une pensée pieuse à l'attrait matériel du paysage. Les sommités de cette butte servaient de cimetière à deux ou trois hameaux et au petit bourg de Sarralbe. L'ermite était le gardien des tombeaux qui s'élevaient autour de la petite chapelle; lui-même avait creusé leurs fosses, et, tous les soirs, sa voix s'élevait au milieu de ces simples monuments pour solliciter le ciel en faveur des morts qu'il avait tous connus durant leur vie.

Il régnait dans ces lieux funéraires et enchantés une poésie mystique dont les populations voisines ressentaient vivement

l'influence. Ce n'était jamais sans une émotion respectueuse qu'un villageois mettait le pied sur cette terre consacrée, et, avant qu'il fût parvenu jusqu'à l'ermitage, ses pensées s'étaient dépouillées de toute préoccupation terrestre pour faire place aux impressions d'une piété sincère quoiqu'un peu obscurcie par les nuages d'une superstition traditionnelle. Chez les enfants, cette émotion était presque de la terreur. La colline formait à leurs yeux le chaînon qui liait le monde terrestre au monde invisible; l'ermite, avec sa robe de bure et sa longue barbe blanche, vivant parmi les tombeaux, couchant, comme les morts, dans une bière, avec un sac de cendre pour oreiller, leur semblait un être qui n'avait rien de commun avec les choses de la vie. Et cependant cet homme, dont l'essence leur paraissait au moins douteuse, leur expliquait tous les jours, avec une patience vraiment angé-

lique, les hiéroglyphes de l'alphabet, qu'ils réussissaient à peine à comprendre pendant la durée de l'hiver, pour les oublier durant l'été, où chacun d'eux travaillait aux champs avec sa famille.

Il y avait dans les habitudes de l'ermite, et à son insu, divers détails qui contribuaient, il faut le dire, à entretenir la vivacité des impressions tant soit peu superstitieuses des bons villageois. Par exemple, lorsqu'il survenait un orage pendant l'été, le pieux solitaire, suivant un usage qui s'est perpétué dans les campagnes jusqu'au commencement de ce siècle, sonnait la cloche de la chapelle. Ce tintement, qui s'entendait au loin, ajoutait une sorte de solennité aux bruissements formidables de la tempête. Il semblait alors entendre deux voix qui se confondaient dans un dialogue surhumain : celle de la Divinité offensée qui s'expliquait par le tonnerre et celle de

l'humanité qui empruntait les accents du campanile saint pour fléchir, par une prière incessante, la colère céleste. Les habitants de la contrée s'unissaient d'intention à cet hymne symbolique, et comme la foudre n'était jamais tombée, de mémoire d'homme, dans le voisinage des habitations, les villageois avaient la conviction profonde que la cloche de l'ermitage les mettait à l'abri de tout danger.

Ce n'était pas tout. L'ermite, que j'ai connu dans mon enfance, était un ancien moine d'un couvent dont les règles étaient très-sévères. Le pieux solitaire, loin de se croire dégagé, par la dispersion de sa communauté, des devoirs qu'il accomplissait autrefois dans le cloître, y ajoutait un accroissement d'austérités. Il couchait tout habillé dans un coffre qui devait un jour contenir sa dépouille mortelle ; il marchait sur de simples sandales qu'il fabriquait

lui-même, ne portait qu'une robe pour tout vêtement ; en été comme en hiver et pendant la nuit, il se levait pour aller dire ses offices à la chapelle. Il allumait les cierges de l'autel et chantait complies et laudes comme s'il eût été assisté de tous ses frères en Dieu.

Les paysans, qui ne connaissaient rien de ces usages, et qui, tout aussi complétement, ignoraient les habitudes nocturnes du cénobite, savaient seulement par des récits vagues qu'avait faits quelque voyageur attardé dans la campagne (récits considérablement annotés et amplifiés), qu'à certaines heures de la nuit, on entendait sur la montagne des psalmodies étranges qui semblaient partir des entrailles de la terre. On disait aussi que parfois les vitraux de la chapelle au milieu de l'obscurité profonde paraissaient tout d'un coup illuminés.

Je laisse à penser ce qu'on ajoutait de suppositions mensongères à ces faits, sinon

inexplicables, du moins dépourvus de l'interprétation qui les eût rendus tout naturels. Je passe les processions qui avaient été distinctement aperçues à travers les vitraux de la chapelle, lorsque sans doute l'ermite allait d'une place à l'autre de la petite église; les cris et les gémissements qu'on avait distinctement entendus, et qui n'étaient vraisemblablement qu'une déviation de l'effet acoustique de la mélopée naturellement traînante et peu harmonieuse des hymnes du solitaire. Je laisse également dans le silence toutes les légendes absurdes que l'oisiveté des veillées d'hiver avait créées et qui formaient l'historique de l'ermitage. Mais à part ces superstitions qui avaient leur côté respectable au point de vue purement mondain, parce qu'elles n'étaient que l'excès inoffensif d'un sentiment profondément religieux, l'ermitage était en grand renom de sainteté dans tout le canton. Les popula-

tions de dix lieues à la ronde faisaient des pèlerinages à la montagne pour obtenir de la pluie pendant les grandes sécheresses de l'été ; de pauvres familles s'y rendaient pieds nus, afin de supplier le ciel pour la guérison d'un enfant malade ; on y faisait des vœux qui étaient toujours scrupuleusement accomplis ; on y récitait de longues et ferventes prières pendant lesquelles on voyait parfois les fidèles les plus zélés se tenir debout les deux bras étendus en croix, et les pèlerins, exaucés ou non, avaient une confiance entière dans le résultat de leur pieuse démarche. Coutumes respectables et patriarcales dont les habitants des villes n'ont plus aucune idée, mais qui sont encore observées dans les campagnes de quelques provinces privilégiées, telles que la Vendée, la Bretagne et l'Alsace, où la civilisation n'a point encore répandu tout le venin de ses progrès.

CHAPITRE II.

Francis Knap.

Parmi les enfants de six à douze ans qui allaient chercher pendant la saison rigoureuse quelques bribes d'instruction à l'ermitage, il y en avait un, le plus chétif de tous, qui excitait l'intérêt particulier du vieux solitaire sans qu'il y parût aux regards de ses condisciples ; car l'ermite s'abstenait de toute conversation avec ses jeunes élèves,

et tel était le respect des marmots pour leur vénérable instituteur ou l'indulgence de celui-ci pour les enfants, que jamais une réprimande personnelle n'avait lieu dans l'école.

L'enfant dont il s'agit s'appelait Francis Knap; il appartenait à une pauvre famille de journaliers de Blies-Brucken, et il avait de huit à neuf ans. A cet âge, les petits garçons des campagnes sont déjà utiles à leur famille; ils vont couper du bois mort dans la forêt, ils mènent paître les bestiaux pendant l'été, et ils aident même leurs parents dans leurs travaux champêtres. Mais Francis Knap n'était bon à rien; le pauvre petit avait un de ces tempéraments délicats et maladifs qui ne supportent aucune espèce de fatigue : le grand air l'enrhumait, le soleil lui faisait mal à la tête, une marche de quelques milles lui donnait une courbature. Le seul emploi pour lequel il eût été

bon eût été la garde d'un petit troupeau; mais Francis était si distrait et si rêveur, qu'il laissait ses bêtes errer à l'aventure, au risque de commettre des délits champêtres, ou de les perdre dans les bois.

Le malheureux enfant, rudoyé par sa famille, pour laquelle il n'était qu'une charge inutile, honni et souvent maltraité par ses camarades, dont il ne pouvait partager les jeux, s'était fait des habitudes solitaires; il passait des journées entières aux bords de l'Albe, dont il regardait couler l'onde paisible, comme si c'eût été la chose la plus curieuse du monde; ou bien il s'asseyait à l'ombre de quelque buisson, sur la lisière du bois, et paraissait absorbé dans l'attention qu'il prêtait au chant des oiseaux. Mais malgré ce désœuvrement qui le rendait l'objet de l'animadversion des siens et de la pitié générale, jamais Francis ne paraissait s'inquiéter des petits incidents qui sur-

venaient dans le village ou dans les environs. Il n'était point curieux comme les autres enfants du hameau, qui s'arrêtaient pour voir un chariot qu'on attelle ou des chiens qui se battent. Francis n'avait de goût que pour la solitude et le repos. Du reste, il était doux et résigné; il supportait sans se plaindre les taquineries des autres enfants; il recevait avec soumission les réprimandes qu'il avait la conscience de mériter, sans avoir le courage de faire ce qui eût été nécessaire pour les éviter, et il tolérait avec une patience plus que virile les tourments de la faim, seul tyran vraiment redoutable de sa jeune existence; car les parents de Francis étaient nécessiteux; ils mesuraient la nourriture qu'ils donnaient à leur fils aux besoins apparents de sa nature paresseuse et chétive. D'ailleurs, malgré l'appétit qui l'aiguillonnait, l'enfant aimait mieux se priver d'un repas et rester tranquillement à l'ombre

de sa chère saulaie, que d'affronter, pour obtenir un morceau de pain noir, les reproches qui l'attendaient inévitablement au retour de ses promenades quotidiennes.

Francis fut d'abord le plus mauvais des écoliers qui fréquentaient l'école de l'ermite ; il passa, comme les autres, un hiver entier à épeler les premières pages d'une croix de par Dieu, le livre classique et le cheval de bataille des magisters de campagne à cette époque. Mais le jeune garçon, tout inhabile qu'il était au travail, avait une mémoire excellente ; l'été ne lui fit point oublier le peu qu'il avait appris, et au commencement de l'hiver suivant, il put assembler ses lettres et joindre les syllabes de manière à former des mots. Ce fut seulement alors que Francis comprit le but des travaux qui lui étaient imposés, et dont il ne s'était acquitté jusque-là que machinalement. Du moment où l'écolier eut deviné l'importance de la

science élémentaire à laquelle on l'initiait, et qu'il eut pressenti les ressources immenses que la lecture allait offrir à l'activité de son imagination, il manifesta un changement moral qui surprit ses condisciples et l'ermite lui-même. Huit jours suffirent au jeune écolier pour se perfectionner à peu près complétement et pour se mettre en état de lire couramment toute espèce de livre. Malheureusement la bibliothèque de l'ermite était presque aussi succincte que le reste de son mobilier : il ne possédait que l'Ancien-Testament et la Vie des Saints. Francis reçut le dépôt de ces trésors avec une joie dont aucune expression ne saurait donner l'idée; il s'enfonça dans l'histoire sainte, et les merveilles du premier âge du monde le remplirent d'admiration. Les tableaux que l'Écriture sacrée mettait sous ses yeux faisaient sur sa pensée ingénue et déjà féconde une telle impression, qu'il lui semblait voir les

faits dont il lisait les récits. Il vivait avec nos premiers pères sous le beau ciel de la Palestine; il se passionnait pour les pieux héros des magnifiques épisodes de l'Écriture; l'histoire de Joseph, les touchantes aventures de Tobie faisaient couler ses larmes, son cœur palpitait d'enthousiasme au récit des exploits de Judith et des Machabées; la ruine de Babylone et les plaies dont la vengeance du ciel frappait un peuple ingrat le remplissaient de terreur

Francis lut d'un bout à l'autre les saints livres que l'ermite avait mis à sa disposition; puis il les relut avec la même avidité; son esprit candide se satura de leur morale, son jugement se forma, et l'ermite s'aperçut facilement que l'enfant qu'on avait traité jusqu'alors comme un pauvre idiot devenait de jour en jour plus apte à une instruction sérieuse et libérale.

Le solitaire, qui connaissait la manière

de penser du curé de Blies-Brucken au sujet des résultats que pouvait avoir l'instruction imprudemment prodiguée à un enfant né pour les travaux des champs, fit une exception à ses habitudes sédentaires et se rendit chez le digne pasteur, afin de le consulter sur ce qu'il convenait de faire à l'égard du jeune Knap.

La présence de l'ermite au milieu du village fut pour les habitants un spectacle qui n'excita pas une médiocre surprise et fournit à toutes les ménagères de l'endroit un texte fécond pour les suppositions et les jugements ténébreux. Le curé lui-même ne reçut pas sans étonnement la visite extraordinaire de l'ermite, qui ne quittait jamais sa cellule que le dimanche pour aller entendre la messe et les vêpres à l'église de Sarralbe, d'où il ne sortait que quand les deux offices étaient terminés, c'est-à-dire après une séance de cinq à six heures.

« Eh ! mon frère, dit le curé d'un ton de cordialité voisin de la condescendance avec laquelle le clergé séculier de la contrée croyait devoir traiter un ancien moine qui n'était pas dans les ordres, ce n'est pas une faible considération qui vous a fait quitter la montagne pour venir jusqu'à Blies-Brucken honorer mon pauvre presbytère de votre présence. Dirai-je à Lisbeth de nous apporter quelques rafraîchissements ? Le soleil est brûlant, et vous n'avez pour vous en garantir qu'un capuchon qui doit augmenter encore les inconvénients de la chaleur.... Lisbeth, continua le bon ecclésiastique en élevant la voix, apportez-nous de l'eau, du vin et des verres, car je ferai volontiers raison au cher frère, et si vous avez encore quelqu'un de ces gâteaux de froment que vous savez si bien apprêter, je serai bien aise que le frère juge de votre mérite.

— Je vous rends grâce, M. le curé, ré-

pondit l'ermite en s'inclinant avec une humilité sincère ; mon estomac ne supporte pas le vin, et je suis habitué depuis longtemps à ne prendre de nourriture qu'une seule fois durant la journée.

— Mon estomac, à moi, repartit l'ecclésiastique en se versant un verre d'eau et de vin, est un peu plus complaisant pour ce qui concerne la boisson ; mais (par compensation sans doute) il est plus exigeant que le vôtre en fait de nourriture, et nous aurions maille à partir ensemble si je lui faisais attendre l'heure du dîner, sans parler des deux collations qu'il a coutume de recevoir au lever et au coucher du soleil. Dieu est miséricordieux, mon frère, et ma santé n'est pas des meilleures. Je ne pourrais imposer à ma faible nature des privations aussi austères que les vôtres. »

L'ermite s'inclina plus profondément encore que la première fois.

« A Dieu ne plaise, dit-il, que les austérités de ma vie soient un reproche pour un vénérable prêtre dont l'existence tout entière a été, comme la vôtre, un modèle de vertus. Mais il est des iniquités dont la pénitence la plus dure peut seule alléger le fardeau....

— N'en dites pas davantage, mon frère, s'écria le digne pasteur qui avait déjà oublié le léger dépit que lui avaient fait éprouver les refus du solitaire. Vous êtes un saint homme, et votre présence, quel qu'en soit le motif, est une bénédiction pour ma demeure. Asseyez-vous et dites-moi ce qui vous amène.

— Je voudrais vous parler un moment du petit Francis Knap, le fils d'un habitant de Blies-Brucken.

— Un petit fainéant! dit le curé dont le front se rembrunit de nouveau; ses pauvres parents ont bien de la peine à soutenir son oisiveté. C'est une brebis malade qui

gâtera le troupeau. La manière de vivre de ce petit drôle est d'un exemple pernicieux pour les autres garçons du village, et puisque nous en sommes sur ce chapitre, je vous dirai franchement, mon frère, que j'ai appris avec surprise les encouragements que vous donniez à cette coupable nonchalance.

— Si vous jugez que ce soit de ma part une erreur, répondit l'ermite avec une timidité qui n'avait rien d'affecté, je suis prêt à y renoncer et à la compter même au nombre de mes fautes. Mais permettez-moi de vous demander si vous connaissez bien le petit Francis.

— Par exemple! dit le curé. Si je ne connaissais pas les garçons de Blies-Brucken!... Il est vrai que je vois celui-là moins que tous les autres, par suite de ses habitudes sauvages. Qu'y a-t-il d'extraordinaire en lui?

— Le pauvre enfant est d'une complexion

délicate et maladive, il ne peut pas aider ses parents dans les travaux des champs.

— C'est un malheur pour eux, car ils ne sont pas assez riches pour nourrir une bouche inutile. Mais l'enfant, tout chétif qu'il est, pourrait rendre quelques petits services, ne fût-ce qu'en gardant les bestiaux ou en tillant du chanvre.

— Pensez-vous, M. le curé, que de semblables occupations puissent assurer l'avenir de ce jeune garçon?

— Mais vous-même, mon frère, pensez-vous que son oisiveté l'assure davantage?

— Et si je vous disais, si je vous prouvais que cette oisiveté apparente a déjà porté ses fruits, et que Francis est dans une voie qui peut le conduire aussi loin qu'aucun homme n'a été.

— Vous voulez dire qu'il lit couramment sa croix de par Dieu; je lui en fais mon compliment. Son père n'en sait peut-être pas

autant, mais il gagne honnêtement sa vie à labourer la terre.

— Dieu, dit l'ermite, a donné à chaque homme une vocation différente, afin qu'il pût accomplir convenablement sa mission parmi les innombrables travailleurs qui concourent, avec des moyens divers, au grand œuvre de la civilisation. Celui-ci qui aurait fait un mauvais artisan, parce que ses organes sont dépourvus de l'adresse nécessaire, devient un excellent cultivateur; cet autre dont les forces ne sauraient suffire aux rudes labeurs de la campagne, possède une intelligence qui, aidée des ressources de la science qu'on acquiert avec l'étude, peut devenir une lumière parmi les hommes. C'est ainsi, M. le curé, que vous, qui êtes le fils d'un simple laboureur, vous avez été appelé par vos dispositions naturelles et par un concours de circonstances qui les ont heureusement secondées, à diriger

un troupeau dont vous ètes comptable envers Dieu. »

Ce raisonnement désarçonna l'argumentation que l'excellent ecclésiastique appliquait à la démonstration de sa théorie sur les professions traditionnelles, et il se rappela que toute règle comporte ses exceptions.

« Voulez-vous dire, mon frère, répondit-il d'un air pensif, que le petit Francis, qui a toujours passé pour un malheureux idiot, ait réellement quelque intelligence et des dispositions qui l'appelleraient à des études sérieuses?

— Hélas! dit le solitaire en souriant, je suis un médiocre juge en pareille matière, car vous n'ignorez pas, M. le curé, qu'un pauvre cordelier n'avait pas besoin d'une grande science pour faire un excellent moine de son Ordre, et sous le rapport de l'instruction comme pour le reste j'étais l'un des derniers de notre maison. Mais le peu d'ex-

périence que m'ont donnée les années suffit pour apprécier les dispositions de cet enfant, et ma visite avait pour but de les recommander à votre examen particulier.

— Hom! repartit le bon prêtre, votre humilité est une leçon pour moi. Si les cordeliers n'étaient pas un Ordre savant, je ne suis pas non plus un grand Grec; j'ai un peu oublié mes classiques depuis trente ans que j'habite Blies-Brucken, où je trouve peu d'occasions, comme on le croira facilement, de me servir de cet idiome, et je ne sais pas trop si je suis en état d'examiner à fond les dispositions extraordinaires de votre écolier. Nous allons le faire appeler cependant, et nous l'interrogerons ensemble.

— Faisons mieux, M. le curé : la soirée est belle; une promenade à quelques centaines de pas de Blies-Brucken et l'air frais de la rivière vous prépareront pour cette nuit un sommeil agréable. Au lieu de mander

près de nous le petit Francis, qui s'intimiderait en arrivant en notre présence, allons le chercher dans sa solitude. Je sais où le trouver à cette heure de la journée : le soleil va descendre derrière la saulaie, et l'enfant est à son poste.

— A son poste... Le soleil... dit le bon curé en prenant son chapeau pour suivre l'ermite qui était déjà sur le seuil de la porte; que voulez-vous dire, mon frère? »

Un sourire doux et mélancolique vint illuminer un instant la sombre et sérieuse physionomie du solitaire.

« Il faut que vous sachiez, M. le curé, répondit-il d'une voix émue comme celle d'un père qui parle d'un enfant chéri, il faut que vous sachiez que, pour nous autres amis de la solitude, la nature est loin d'être muette comme elle l'est pour les hommes qui vivent en société. La création a des voix qui conversent avec nos pensées, elle a des concerts

qui charment nos oreilles, des spectacles qui enchantent nos regards. Elle a, comme la créature, des soupirs, des larmes, des colères; elle se trouble et se calme, s'agite et se repose, s'endort et s'éveille, comme l'humanité qui vit par elle et près d'elle, ainsi qu'un enfant sur le sein de sa nourrice. Le petit Francis, qui comprend cette mystérieuse animation et qui est un respectueux admirateur des merveilles de la terre et du ciel, est en ce moment sur la montagne, dans une clairière qui domine une vaste étendue de paysage. Tous les soirs, lorsque j'élève mes pensées et mes hommages vers le Créateur, je vois la pensive et tranquille figure de l'enfant tournée vers le soleil, dont les derniers rayons étincellent à travers les saules de la rivière... Heureux l'enfant qui jouit dans la paix d'une âme pure des sublimes enchantements de cette heure ineffable!...

— Mon frère, dit le curé en souriant, nous pensons tous deux de même à l'égard de la création ; mais la nature et moi, voyez-vous, nous sommes de vieilles connaissances qui depuis cinquante ans et plus se sont dit tout ce qu'elles avaient à se dire. Blies-Brucken est bien situé, ses environs sont agréables ; j ai vécu tranquille, sinon parfaitement heureux, dans le pays qui m'a vu naître ; mes cendres reposeront en paix sur votre colline, près de la poussière de mes aïeux ; que Dieu en soit loué ! Quant aux arbres et au soleil, ils ont bien leur mérite, quand ils nous préservent l'un de l'autre, c'est-à-dire quand le soleil neutralise la fraîcheur souvent dangereuse des ombrages de cette vallée, et quand les arbres nous offrent un abri de verdure pendant l'ardeur des jours d'été. Mais, à vrai dire, je ne m'occupe guère de tout cela. Je ne me promène que pour raison de santé, je ne rêve que dans mon lit, et mes

pensées ainsi que mes regards sont pour les créatures de Dieu qui sont confiées à ma direction. Ce serait un pauvre berger que celui qui garderait son troupeau en contemplant les astres et le firmament.

— Vous connaissez vos devoirs, répondit l'ermite en soupirant, et vous les remplissez dignement ; vous êtes un homme utile dont le ciel bénit les travaux ; moi je ne suis qu'un pauvre vieillard qui achève dans la méditation et dans la pénitence le court intervalle que Dieu a placé entre les orages de la vie et le repos éternel. Puisse l'emploi de ces jours de merci racheter les erreurs d'une existence mal occupée, pour ne rien dire de pis !

— Vous êtes l'exemple et l'édification de la contrée, mon frère, » repartit le curé, qui, dans ses relations avec l'ermite, était toujours partagé entre le soin de maintenir son autorité ecclésiastique sur le solitaire en

plaçant les devoirs de son ministère au-dessus des austérités surérogatoires du cénobite et le regret d'avoir humilié un homme dont il vénérait la piété sincère et les modestes vertus.

Ce fut en devisant de la sorte que l'ermite et le curé arrivèrent jusqu'au pied de la colline, qu'ils gravirent lentement et non sans faire de fréquentes stations, car l'ecclésiastique, bien que moins âgé d'une quinzaine d'années que le solitaire, n'était point habitué aux fatigues de la marche. Quand ils eurent gravi le versant de la petite montagne et qu'ils furent entrés dans l'ermitage, le curé, en se plaçant à l'unique fenêtre de la cellule, ne put retenir un cri d'admiration devant le magnifique panorama qui se déroulait à ses regards.

« Vous avez raison, mon frère, s'écria-t-il, et je conçois à présent l'enthousiasme d'un homme qui habite une pareille retraite entre

les magnificences de la terre et la poudre des tombeaux. La grandeur de Dieu se manifeste dans ses œuvres, et sa majesté se répand sur cet imposant spectacle!

— *Hosanna in excelsis Deo* *, répondit l'ermite.

— J'aperçois votre disciple, continua le curé en s'appuyant sur la croisée; le voilà devant nous, sous ce platane; il est couché fort à son aise sur le gazon. Mais, quoique sa posture n'annonce nullement des dispositions à la prière, il est aisé de voir que ses méditations sont plus graves et plus profondes qu'il ne serait naturel de l'attendre d'un enfant. »

Francis Knap était couché sur le talus d'un monticule couvert de mousse; l'un de ses bras était étendu, et l'autre soutenait sa tête; ses traits pâles et amaigris indiquaient

* Gloire à Dieu au plus haut des cieux.

une organisation débile ou une souffrance permanente; et cependant son regard, en se portant successivement sur toutes les parties du paysage, n'était chargé d'aucune mélancolie. L'enfant souffrait sans impatience, parce qu'il croyait que ses maux étaient inhérents à l'existence; sa résignation était une affaire d'habitude et d'instinct qui était complétement exempte de cette sorte de compassion que les malheureux accordent toujours à leurs infortunes, et les douleurs de sa jeune vie ne l'empêchaient pas de rêver un de ces avenirs que les imaginations adolescentes savent si bien créer.

« Francis Knap! dit le curé, en s'avançant vers l'enfant, qui n'était pas à plus de soixante pas de l'ermitage, et qui se leva sur-le-champ quand il entendit son nom.

— Me voici, M. le curé, répondit Francis en saluant respectueusement.

— Francis, à quoi rêvais-tu quand je t'ai appelé?

— Je rêvais que j'étais le curé de Blies-Brucken.

— En mon lieu et place? petit drôle! Et moi, où étais-je?

— Vous étiez mort.

— Je te suis obligé de la supposition.

— Mais vous aviez alors quinze ans de plus qu'à présent, et moi aussi.

— Ainsi tu me donnes quinze ans à vivre?

— Quinze et cinquante-six que vous avez, cela fait soixante-onze.

— Le fait est qu'à soixante-onze ans, un homme n'est plus guère bon à grand'chose... Pardon, mon frère, ajouta le curé en se tournant vers l'ermite, j'oubliais que vous en avez soixante-dix. Mais c'est la faute de ce petit impertinent qui nous fait dans ses rêves la part de ce qui nous reste à vivre..... Dis-moi, continua l'ecclésiastique en s'a-

dressant à Francis, n'as-tu jamais rêvé que tu étais ermite?

— Jamais, répondit l'enfant. Il est possible cependant que je le devienne lorsque j'aurai vieilli à mon tour, quand mes parents seront morts, et que je n'aurai plus d'amis autour de moi.

— *Ex ore infantium*, dit l'ermite avec un sourire mélancolique; voilà une vocation divulguée.

— Après tout, dit le curé, je commence à croire que cet enfant est un brave garçon; il a quelque chose dans la tête et dans le cœur. C'est une digne ambition que celle de devenir ecclésiastique et de s'en tenir à sa paroisse, lorsqu'il serait si facile de désirer la cure de Sarralbe, qui rapporte deux fois davantage.... Mais peut-être, Francis, t'arrangerais-tu de la place de l'abbé Tirlier?

— Je n'y ai jamais pensé, reprit l'enfant. Je veux vivre et mourir à Blies-Brucken,

pour soigner mes parents et les récompenser des sacrifices qu'ils font pour moi actuellement en me nourrissant à ne rien faire.

— Bien dit, mon garçon! mais les perdrix ne tombent pas toutes rôties dans la bouche, et pour devenir curé de Blies-Brucken, quoique ce soit un poste bien modeste, il faut beaucoup travailler.

— Tant pis, dit l'enfant, car je ne suis pas fort.

— M. le curé veut dire étudier, interrompit l'ermite, qui connaissait mieux que l'ecclésiastique le sens que l'imagination abrupte de Francis attachait aux paroles.

— Étudier dans les livres! s'écria le petit paysan; lire les mots qu'on ne comprend pas, pour apprendre des choses que personne ne sait que les savants!... Mais les livres coûtent de l'argent. Je sais par cœur ceux que le bon Père m'a prêtés; il n'y a que les enfants riches qui peuvent étudier, et Dieu qui

m'a fait pauvre veut, sans doute, que je reste ignorant.

— Dieu veut que les hommes s'aident entre eux. C'est là l'essence du divin précepte de la charité.

— Je ne demande pas l'aumône, M. le curé; je ne demande rien à personne. Mes parents me l'ont bien défendu, et ils n'avaient pas besoin de le faire, car je n'en ai pas la moindre envie. Je sais bien qu'on dit dans le village que ma fainéantise me conduira un jour à la mendicité; mais j'espère bien que Dieu me fera la grâce de mourir avant d'y arriver.

— Tu ne me comprends pas, mon garçon, continua le curé avec une bienveillance toujours croissante. La charité recommande l'aumône, mais ce n'est qu'une des moindres obligations qu'elle nous impose. Elle prescrit aux hommes de s'aider entre eux suivant les moyens des uns et les nécessités qu'é-

prouvent les autres. Or, quel besoin éprouves-tu, par exemple?...

— J'ai toujours faim, répondit Francis d'une voix plaintive en baissant la tête. Mais je n'en ai jamais rien dit.

— Pauvre enfant!.... je parlais d'un besoin spirituel; mais je n'oublierai pas celui-là. Je voulais dire qu'il te fallait des livres, je t'en donnerai. Je voulais dire aussi qu'il te fallait un instituteur pour diriger tes nouvelles études, je le serai, faute d'un meilleur, car notre bon frère n'enseigne pas le latin.

— Remercie M. le curé, mon fils, dit l'ermite en prenant la main de Francis. Tu viens de faire le premier pas dans la carrière que Dieu t'appelle à parcourir. »

Mais l'enfant était déjà aux genoux du bon ecclésiastique, dont il baisait la main avec la ferveur de la reconnaissance; puis il se tour-

na vers l'ermite, qui leva ses bras amaigris vers le ciel.

« Mon Dieu, dit-il, permettez que ce soit moi qui consacre cet enfant à votre culte, et bénissez les efforts de ce vénérable ecclésiastique pour le rendre digne de cette sainte profession.

— *Amen!* ajouta le curé en ramenant sur son front les cheveux gris qui couvraient imparfaitement ses tempes (ce qui était chez le digne prêtre un signe d'embarras manifeste). J'ai bien peur d'avoir pris une tâche au-dessus de mes forces, mais, Dieu aidant, je m'en tirerai le moins mal que je pourrai. »



CHAPITRE III.

L'Instituteur dans l'embarras.

Le curé de Blies-Brucken était, sous tous les rapports, un digne et respectable ecclésiastique ; il s'acquittait de ses fonctions pastorales avec un zèle et un dévouement qui lui avaient concilié les respects et l'affection, non-seulement de ses paroissiens, mais de tous les habitants de la contrée. Cependant ce bon prêtre, l'un des hommes les plus ver-

tueux et les plus simples de cœur que nous ayons connus, n'était pas exempt, comme nous l'avons déjà vu, de quelques-unes des faiblesses inhérentes à la condition humaine. Lorsque le curé avait consciencieusement consacré la plus grande partie de la journée à l'accomplissement des devoirs quelquefois pénibles de son état, lorsqu'il avait terminé ses offices, réglé les petits détails de la fabrique, reçu quelques pénitents au confessionnal, visité ses malades, secouru quelques familles besoigneuses, écrit ou appris de mémoire un fragment du prône du dimanche, il aimait, l'excellent homme, à passer une soirée tranquille à l'ombre de sa vigne, en parcourant quelques livres édifiants, mais dont la lecture ne demandait aucun effort d'imagination. Ou bien il passait en revue les fleurs de son jardinet, qu'il cultivait lui-même; il examinait avec sa vieille gouvernante les progrès de ses petites plantations;

il comptait les rares abricots que lui avaient laissés les dernières gelées du printemps, en émondant avec la serpette, qu'il portait toujours sur lui, les branches parasites d'un pommier nain, ou en redressant la tige d'un arbuste incliné par l'orage de la veille.

Le bon curé avait été obligé de modifier quelques-unes de ses habitudes pour vaquer convenablement aux soins de l'éducation qu'il avait entreprise, car sa charité fervente et son excellent cœur ne lui avaient point permis de faire les choses à demi. Francis Knap avait été recueilli au presbytère, dont il était devenu l'hôte et le commensal. L'enfant rendait au ménage de l'ecclésiastique tous les petits services qu'on pouvait raisonnablement attendre de son âge et de sa constitution débile : il aidait mademoiselle Lysbeth, la gouvernante, dans les travaux de peu d'importance; il faisait les commissions dans le village et lieux circonvoisins,

et il servait la messe de M. le curé. En échange de ces faibles services, Francis jouissait des droits et prérogatives d'un enfant de la maison. Le curé avait fait venir de Sarreguemines une grammaire française, un rudiment et quelques livres classiques à l'usage des commençants. Il s'était enfoncé avec Francis dans les dédales de la syntaxe et dans les profondeurs de l'*Epitome.*

Mais l'enfant apprenait avec une facilité désespérante qui imposait au curé l'obligation de préparer à chaque instant une leçon nouvelle ; et celui-ci ne voyait pas sans un secret, mais vif dépit, ses doux loisirs du soir transformés en études qui, toutes secondaires qu'elles étaient, n'en exigeaient pas moins de sa part une attention sérieuse et soutenue.

Le curé n'était pas homme à regretter le bienfait qui ouvrait à un enfant, réellement doué de dispositions extraordinaires, la

profession ecclésiastique pour laquelle son disciple semblait avoir une vocation déterminée; mais il sentait qu'il avait pris un fardeau qui devenait tous les jours plus pesant, et comme il ne se dissimulait pas l'insuffisance de son instruction rouillée par le défaut d'exercice, il ne voyait pas sans quelque inquiétude approcher le moment où l'élève en saurait en latin à peu près autant que le maître.

Ce moment s'avançait à grands pas, et le curé avait déjà confié ses embarras à l'ermite, qui les partageait sans pouvoir y trouver un remède, lorsque le digne ecclésiastique reçut un soir une visite encore plus extraordinaire que ne l'avait été dans son temps celle du vieux cénobite.

Le curé était dans son jardin, occupé sérieusement à découvrir le véritable sens d'une phrase latine qu'il devait faire expliquer le lendemain à Francis, lorsque mademoiselle

Lysbeth se présenta d'un air d'importance, l'un des coins de son tablier blanc retroussé pour en cacher quelques parties dont la propreté n'était pas irréprochable, et annonça le marquis don Balmasèrez, qui la suivait à une petite distance.

« Un marquis! exclama involontairement le curé. Un marquis à Blies-Brucken! D'où peut-il venir, bon Dieu! Il faut qu'il se soit égaré de sa route. »

La présence dans ces simples contrées d'un personnage aussi élevé dans la hiérarchie sociale était, en effet, un événement qui ne s'était point offert depuis que le préfet de la Moselle, comte de l'empire, avait passé à Sarralbe dans l'une de ses tournées administratives. La population de tout le canton s'était alors précipitée sur le passage de sa calèche pour contempler l'effet extraordinaire d'un équipage de poste à quatre chevaux, précédé d'un courrier, et pour

apercevoir, ne fût-ce qu'un instant, la figure que pouvait avoir un comte. L'un des notables de Blies-Brucken, qui avait eu l'insigne honneur d'être admis en sa présence en sa qualité de garde champêtre du haras de Castel, racontait depuis, dans les veillées de l'hiver, que monseigneur le préfet avait un habit brodé en argent dont le prix valait une métairie, et que sa figure n'offrait pas une grande différence avec celle d'une personne naturell , sauf le ruban rouge qui entourait son cou, et qui supportait une belle croix blanche surmontée d'une couronne d'or véritable.

Le personnage que Lysbeth avait introduit, sous le titre pompeux du marquis don Balmasèrez, était un homme de belle prestance, qui paraissait avoir de quarante-cinq à cinquante ans, dont les traits réguliers et le teint basanné indiquaient, aussi bien que son nom, l'origine espagnole. Sa physiono-

mie offrait ce caractère de douceur et de fierté qui décèle un homme de haut rang et d'habitudes modestes ; il se découvrit en s'approchant de l'ecclésiastique et le salua respectueusement.

« Excusez-moi, M. le curé, lui dit-il d'une voix qui n'avait presque aucun indice de l'accent méridional, si je trouble un instant votre solitude.... Vous avez un frère qui sert dans l'armée française.

— Pierre Schunck, répondit le curé en s'inclinant à son tour.

— Sous-lieutenant au 23e léger?

— Lieutenant depuis la prise de Sarragosse.

— Je suis prisonnier de guerre, continua le marquis, résidant dans le département de la Moselle sur parole, et je suis venu me fixer dans le canton de Sarralbe avec mon fils et son vénérable instituteur, l'abbé Lopez de

Vego, qui m'a élevé moi-même, et qui fait en quelque sorte partie de ma famille.

— Vous habitez Sarralbe, M. le marquis?

— J'ai fixé ma résidence au haras de Castel, à une demi-lieue de là. C'est un vaste bâtiment dont la métairie est exploitée par un paysan calviniste qui est, je crois, le plus riche cultivateur de la contrée. Les appartements sont, pour la plupart, inhabités, et j'en ai fait meubler un pour mon usage. Nous sommes voisins, Monsieur, comme vous le voyez; mais ceci n'est pas tout à fait un hasard. Je voulais être à proximité de votre village; car il existe entre nous un lien.

— Un lien, M. le marquis! fit le curé tout surpris.

— Un lien sacré. Votre frère, le brave sergent...

— Lieutenant.

— Le lieutenant Schunck m'a sauvé la vie.

— Et j'aime mieux, s'écria le curé, cette bonne action-là que toutes ses prouesses qui ont coûté la vie à plus d'une créature de Dieu. Pauvre cher frère, continua le curé en prenant à la hâte une prise de tabac pour dissimuler son émotion, c'était le *bénoni* de la famille, un peu mauvaise tête, un peu tapageur, comme tous les soldats de ce temps-ci, mais honnête homme, au fond, et brave comme son épée.

— Je lui dois, comme je vous disais, la vie et la faculté d'avoir pu passer en France sous la dénomination de prisonnier de guerre, mais en réalité comme simple réfugié, car je suis libre sur parole; j'ai pu emporter les diamants de ma famille, qui sont d'une valeur considérable, et sur lesquels j'ai emprunté une somme dont le revenu est plus que suffisant pour me faire vivre ici dans une large aisance, en atten-

dant que je puisse retourner en Espagne, où mes biens sont respectés par les deux partis, grâce à mon heureux subterfuge. Je mènerai ici la vie d'un simple gentilhomme campagnard; mais, bien que la prudence me fasse un devoir de ne point écorner le capital de ma petite rente et de restreindre mes dépenses au strict nécessaire, j'aurai toujours les moyens de faire un peu de bien, et je compte sur vous, M. le curé, pour éclairer ma charité..... Quant à vous, mon respectable voisin, continua le marquis en offrant la main à l'ecclésiastique, je vous demande votre amitié en échange de la mienne, et si je puis faire quelque chose qui vous soit utile ou agréable, disposez de moi comme de vous-même. »

Pendant que don Balmasèrez faisait ces offres chaleureuses, le front du bon curé se rembrunissait, et, malgré lui, sa physionomie prenait l'expression de l'inquiétude.

Le digne homme était convaincu que son ardente charité pouvait suffire à tous les besoins de ses paroissiens ; il voyait avec une appréhension instinctive le luxe d'une grande maison prêt à répandre ses indiscrètes prodigalités au milieu d'une population laborieuse et sage qu'il pouvait pervertir en lui créant des goûts et des distractions inconnus jusqu'à présent. L'abbé Schunck, qui tenait singulièrement à la dignité de sa position dans son village natal, n'était peut-être pas satisfait non plus de voir son importance éclipsée par celle de son noble voisin ; mais cette considération ne pouvait être que secondaire, et l'excellent prêtre ne se l'avouait probablement pas à lui-même, car il était toujours prêt à se sacrifier pour ses paroissiens, qu'il aimait comme ses enfants.

Le curé toussa deux ou trois fois et passa ses deux mains dans ses cheveux pour les ramener sur son front.

« M. le marquis, dit-il en serrant affectueusement la main que lui tendait don Balmasèrez, je ne puis que vous remercier de vos charitables dispositions pour ma paroisse et de votre bienveillance pour moi-même. Mais je crois que votre superflu serait dangereux pour les habitants de Blies-Brucken. Sarralbe ne manque ni de fainéants, ni de pauvres dont l'avidité absorbera facilement vos largesses. Quant à mes paroissiens, je ne veux pas qu'ils s'habituent à compter sur d'autres ressources que sur celles d'un travail honnête, et de mon humble charité dans les cas extraordinaires. S'il arrivait dans l'une de mes familles quelque sinistre que mes petits moyens ne pussent point réparer, j'aurais alors recours à votre bienfaisance ; mais j'espère que cette occasion ne se présentera jamais… ; cependant, continua le curé avec quelque embarras, car il lui survenait une idée…, j'aurais peut-être…

oui, j'aurais un motif presque personnel de profiter de votre bonne volonté.

— Parlez, M. le curé, s'écria le marquis, et croyez que vous me rendrez bien heureux si vous m'offrez l'occasion inespérée de vous prouver tout mon dévouement.

— Oh! fit l'abbé Schunck, c'est une bagatelle!... c'est-à-dire non, j'ai tort de m'exprimer ainsi, car je sens que je ne pourrai point suffire à ma tâche, et les résultats ne sont point dépourvus d'une certaine importance..... Mais ceci est toute une histoire, et je vous la raconterai à notre première entrevue. Parlons de vous, M. le marquis, de mon frère, comment a-t-il pu trouver l'occasion de vous rendre le léger service dont vous m'avez parlé et pour lequel je prie Dieu de lui envoyer ses bénédictions?

— Je vous dirai bien volontiers les détails de cette circonstance, M. le curé; mais ce sera histoire pour histoire, car je vous

préviens que je ne sortirai pas d'ici avant d'apprendre ce qu'il m'importe beaucoup de savoir au sujet de l'embarras qui vous occupe. Pouvez-vous me consacrer quelques instants ?

— Ma soirée vous appartient, M. le marquis; mais puisque nous avons à causer de bonne amitié, permettez-moi de vous offrir quelques fruits de mon petit verger.... Francis, cria le curé au petit Knap, qui arrosait un plan de tulipes dans un coin du jardin, veuillez dire à Lysbeth de nous servir quelques rafraîchissements.

— Voilà un gentil enfant, reprit don Balmasèrez; j'aime l'expression de cette petite figure mélancolique. C'est quelque jeune parent, sans doute?

— Un ami... et, tenez, c'est le héros de l'histoire que j'ai à vous raconter.

— En ce cas nous pouvons l'admettre dans notre double confidence, car il s'agit

aussi d'un enfant dans le récit que vous attendez de moi, et je suis bien aise que votre jeune ami apprenne ce qu'ont pu faire le courage et le dévouement d'un garçon de son âge pour le salut d'une famille entière. »

Lorsque mademoiselle Lysbeth eut servi, sous un joli berceau d'acacias et de chèvrefeuilles, le laitage et les fruits qui composaient ordinairement la collation du soir de l'abbé Schunck, le marquis, tout en faisant honneur à ce simple repas, commença la narration suivante.



CHAPITRE IV.

Histoire du sergent Schunck.

« Les armées de Napoléon venaient d'envahir l'Espagne. Les Asturies étaient en feu ; le général en chef, qui avait éprouvé plusieurs échecs dans les escarmouches sans cesse renouvelées avec les guérillas embusqués dans les montagnes, avait transporté le théâtre de la guerre dans les plaines qui environnent Oviédo. Mais tandis que les

troupes espagnoles se bornaient à prolonger dans leurs retranchements une résistance désastreuse pour les deux armées, la guerre de partisans continuait le cours de ses massacres partiels partout où les soldats français n'étaient pas assez nombreux pour écraser les hordes des paysans qui harcelaient nuit et jour les détachements en marche et leurs cantonnements fortifiés.

« La noblesse de mon pays se montrait en général mieux disposée pour les Français que le peuple, parce que l'ambition ou les craintes personnelles qui ne pouvaient agir sur les masses, avaient décidé quelques familles puissantes à faire cause commune avec le roi Joseph, dans l'espoir d'obtenir de hautes dignités ou de préserver leurs domaines des désastres de l'invasion.

« Mais les événements trompèrent les prévisions de ces gentilshommes traîtres à la cause de leur patrie. La tactique de la dé-

fense espagnole dissémina les forces de l'armée française, en les promenant sur mille points attaqués à la fois, et la vengeance des partisans fut terrible à ceux des seigneurs qui avaient, de gré ou de force, ouvert leurs châteaux aux ennemis du royaume.

« D'horribles injustices furent commises, par forme de punitions nationales, envers plus d'un châtelain qui n'était coupable que d'avoir cédé à la force, sans hasarder une défense que l'immense supériorité du nombre rendait aussi extravagante que périlleuse.

« Je fus du nombre de ces malheureux hidalgos dont les domaines se trouvaient sur le passage de l'armée française. Mon château, construit, comme un nid d'aigle, sur un mamelon d'une des plus hautes montagnes des Asturies, commandait un défilé qui n'était pas sans importance, et qui pouvait être défendu par une poignée d'hommes.

Mais le nombre des troupes françaises qui s'étaient portées sur ce point ne pouvait laisser aux guérillas qui inquiétaient sans cesse l'avant-garde, l'espoir sérieux de s'opposer au passage du corps d'armée. Les Français traversèrent ces gorges dangereuses après avoir pris la précaution de faire marcher quelques compagnies de tirailleurs sur les flancs de la colonne, afin de déjouer tout projet d'embuscade. L'un de ces corps se présenta devant mon château. J'essayai vainement, à la tête d'une vingtaine de vassaux qui s'étaient réfugiés dans ma demeure, un simulacre de résistance. En un instant les portes furent forcées et le château fut occupé militairement pendant le passage de l'armée dans le défilé; puis une garnison y fut laissée, comme dans tous les points culminants de la contrée, pour protéger la division dans le cas où une retraite deviendrait nécessaire.

« C'est contre ces détachements isolés que se

réunissaient les efforts des paysans armés, dans le double but d'affaiblir, par des pertes partielles, les ressources de l'ennemi et de lui fermer tout espoir de retour à travers ces passages dangereux où chaque buisson pouvait cacher la gueule d'une escopette, où chaque anfractuosité de rochers servait de meurtrière à la carabine d'un montagnard.

La petite garnison du château de Valpareijas (c'est ainsi qu'on nomme la demeure de mes ancêtres) s'attendait à être attaquée; mais les hommes qui la composaient étaient des soldats de choix, commandés par un intrépide vétéran des armées de la république, nommé Schunck, que sa mauvaise fortune avait maintenu dans un grade inférieur.

— Sa mauvaise fortune et son ignorance, interrompit l'ecclésiastique en remuant la tête; car mon pauvre frère n'a jamais rien pu apprendre, et il n'aurait jamais été qu'un

simple paysan, si la réquisition n'en eût fait un soldat, comme tant d'autres.

— Le métier des armes annoblit toutes les conditions, continua don Balmasèrez. Le chef du corps où servait votre frère, le beau et brave colonel d'Orsay, que je m'honore d'avoir connu personnellement, lui avait dit, en lui frappant sur l'épaule : « Sergent Schunck, maintiens ta position dans le château de Valpareijas pendant trois jours, et, le quatrième, j'aurai une épaulette de sous-lieutenant à ton service. »

« Or le sergent Schunck avait la résolution bien arrêtée de conquérir le grade qui faisait, depuis dix années, l'objet de ses désirs, ou de s'ensevelir sous les ruines de Valpareijas. Il avait confiance dans le courage éprouvé des huit braves qu'il commandait, dans la position du château et dans la situation de la contrée qui venait d'être balayée dans tous les sens par l'armée française. Mais il n'avait pas

mis en ligne de compte l'audace des guérillas, qui égalait, pour le moins, celle de vos soldats et dont la valeur ne se basait point sur l'ambition d'un grade, quelque légitime qu'elle fût, mais sur l'ardent amour de la patrie qui les rendait capables de tous les sacrifices.

— Bel et bon pour des Espagnols, à ce qu'il paraît, dit le curé en achevant de vider sa jate de lait. Mais pour les hommes de mon pays, parlez-moi de l'intérêt personnel, ou, ce qui est la même chose sous un titre plus pompeux, du désir égoïste de la gloire. La gloire, voyez-vous, M. le marquis, comporte l'avancement et la fortune; je ne connais pas de mobile plus puissant sur le cœur des conquérants.

— Il faut faire une grande différence entre l'esprit qui anime une armée agressive et l'enthousiasme qui décuple les forces et le courage des hommes que le désespoir a faits

soldats et qui se battent pour la défense de leurs foyers.

— C'est toujours l'intérêt personnel, répliqua l'ecclésiastique dans l'impitoyable simplicité de sa logique, l'intérêt personnel qui prend ici le nom d'amour de la patrie.... Mais je vous interromps, M. le marquis, je serai muet dorénavant.

— Quoi qu'il en soit, reprit en souriant don Balmasèrez, le château de Valpareijas fut surpris pendant la nuit, quelques hommes déterminés avaient gravi le long des rochers à pic, qui en sont la principale défense; d'épaisses ténèbres, en protégeant leur entreprise, la rendaient en même temps tellement périlleuse, que, sur neuf hommes qui l'avaient intrépidement risquée, cinq seulement parvinrent sur les remparts. Les autres, privés, comme ils l'étaient, sans doute, de tout moyen d'avancer ou de reculer dans cette redoutable ascension, usèrent

le reste de leur force à se cramponner aux aspérités du roc jusqu'au moment où le résultat de l'expédition fut assuré. On entendit alors le bruit qu'ils faisaient en tombant sur les pointes des rochers qui se hérissaient dans les profondeurs du précipice.

« Les guérillas qui avaient triomphé de cet affreux péril, montrèrent un instant leurs têtes à travers les hautes herbes des remparts, comme autant d'énormes reptiles cherchant une proie dans l'obscurité. Puis ils se glissèrent dans la première enceinte sans être aperçus par la sentinelle, dont la surveillance était naturellement dirigée sur le seul point qu'on jugeait accessible. Le malheureux factionnaire paya de sa vie l'inexpérience de ses compatriotes. Il fut saisi, bâillonné et poignardé, sans qu'un seul cri pût avertir la garnison du danger qui la menaçait. Ensuite les montagnards rampèrent sans bruit près de la poterne qui servait de corps de

garde. Chacun d'eux choisit son ennemi, et cinq coups d'escopette, partis à la fois, foudroyèrent cinq des soldats qui veillaient pour la sûreté commune ; les deux autres, chargés de sommeil et de vin, furent égorgés presque sans résistance. Le sergent Schunck dut à ses galons la vie qu'il ne demandait pas ; car les guérillas, ordinairement sans pitié pour les combattants vulgaires, ménageaient quelquefois les chefs pour en faire des otages ou des échanges.

« Les vainqueurs abandonnèrent les blessés et les mourants dans la poterne et passèrent dans les appartements du château. Je frémis en reconnaissant dans les traits irrités des guérillas plusieurs de mes propres vassaux et tenanciers.

« M. le marquis, me dit l'un d'eux en me lançant un effroyable regard de haine et de vengeance, vous avez trahi votre pays en recevant nos ennemis dans le château de

Valpareijas, pour opprimer la contrée. Votre crime a mérité la mort, et vous la subirez avant que le jour paraisse. Quant à ce qui concerne votre enfant, nous l'épargnerons, en considération de son âge, si vous livrez entre nos mains les diamants de feu la marquise et vos trésors. »

« Du moment où j'avais entendu les coups de feu qui anéantissaient la faible garnison du château, j'avais mis en sûreté mon fils et mes objets les plus précieux. Le vieux Martorès, mon intendant, les avait déposés dans un souterrain situé à quelque distance du château, dans la montagne, et dont l'ouverture était à l'abri de toutes les recherches. Quant à moi, j'étais resté, comme c'était mon devoir sous tous les rapports, pour faire face aux assaillants. Mais privé du secours des soldats français, qui venaient de succomber tous, abandonné par mes gens, que ce hardi coup de main avait frappés de

terreur, je fus obligé de me rendre sans coup férir.

« Ma réponse aux montagnards fut celle d'un noble castillan. Les remontrances, les prières et les imprécations n'auraient point changé mon sort; je m'y soumis avec une dignité silencieuse qui parut inspirer à ces farouches vainqueurs une sorte de respect. Leur chef suspendit l'instant fixé pour mon supplice, dans l'espérance de découvrir la retraite de mon fils et d'obtenir sa rançon de la tendresse paternelle. Deux guérillas furent chargés des perquisitions nécessaires, et préalablement les domestiques du château furent soumis à un rigoureux interrogatoire.

« Tous le subirent avec plus ou moins de courage, excepté le fils de l'intendant, Pedro Martorès, jeune garçon de douze ans, qui, soit par crainte personnelle, soit pour arracher son père aux horreurs de la torture,

déclara qu'il connaissait la retraite de l'enfant et qu'il la découvrirait si la vie du pauvre vieillard était garantie.

« Outrés de colère et de douleur, Martorès et moi nous accablâmes le traître de malédictions et de reproches. Mais les guérillas s'empressèrent de le soustraire à l'influence du regret et de la honte. Deux d'entre eux partirent pour aller s'emparer du précieux dépôt. Le sergent Schunck et moi, nous fûmes garrottés et renfermés dans la chapelle du château. Quant à Martorès et aux autres domestiques, on les entassa dans une cave dont la porte, garnie d'une énorme serrure, était à l'épreuve de toute tentative d'évasion.

« Cependant le petit Martorès, animé d'une détermination qui paraissait au-dessus de son âge, avait conduit les guérillas dans une sorte de casemate, dont l'une des issues s'ouvrait sur les bords du précipice. Pedro, suivi de ses gardiens, s'engagea dans un

sentier dangereux qui conduisait à la retraite où avaient été déposés mon fils et mes trésors. Les guérillas marchaient déjà depuis près d'une heure, et le jeune garçon, qui les dirigeait au milieu de rochers presque inaccessibles, avait déclaré que le but de leur entreprise était tout près d'être atteint, lorsqu'ils entendirent au détour d'une gorge le retentissement d'un pas mesuré comme celui d'une sentinelle.

« Demonio! s'écria l'un des guérillas en s'arrêtant tout court et en armant son escopette; les Français ont du monde ici!

— Je n'en sais rien, répondit l'enfant, qui paraissait vivement contrarié de ce contretemps; mais il faut que nous marchions encore deux cents pas devant nous pour arriver au souterrain que nous cherchons.

— Par monseigneur saint Jacques! si tu nous as trahis, petit misérable, mon stylet fera connaissance avec tes côtes. Marche entre



nous deux, et, à la première apparence de danger, je t'enverrai coucher dans le purgatoire.

— Seigneur Jésus! dit l'enfant au montagnard qui n'avait point encore parlé, votre compagnon est injuste. Comment veut-il que je puisse vous garantir des périls que nous trouvons sur notre chemin? Si nous rencontrons des Français, et qu'ils nous aperçoivent, ils tireront sur nous, rien n'est plus sûr. Mais c'est bien assez d'avoir la chance de recevoir une balle, sans avoir à répondre devant vous-mêmes des dangers qui nous sont communs à tous trois.

— L'enfant a raison, dit le montagnard interpellé; d'ailleurs sa conduite règlera la nôtre, et, en tant que de raison, je le prends sous ma garde.

— Ne semons pas des paroles au vent, repartit le premier; qui sait ce que nous pourrions récolter pour notre peine? Tournons

ce rocher, et, avec la protection de la sainte Vierge, nous éviterons peut-être ces damnés Français.

— Je vous dis qu'il faut marcher devant nous, s'écria le jeune garçon à voix basse et en frappant l'air de ses bras avec colère, ou vous nous mettrez entre deux feux! Si les Français ont établi un poste dans ce défilé, croyez-vous donc qu'ils aient négligé la moitié de leurs avantages? »

« Les deux guérillas réfléchirent un instant; ils examinèrent avec soin la position du terrain; puis ils marchèrent devant eux, et ils entendirent bientôt au-dessus de leurs têtes les pas de la sentinelle qui se promenait sur le rocher, et qui, grâce au renfoncement du chemin pratiqué à sa base, ne pouvait pas les apercevoir.

« Ils n'avaient pas fait cinquante pas dans ce sentier tortueux et inégal, qu'ils aperçurent le feu d'un bivouac autour duquel

dormaient ou reposaient une vingtaine de soldats. L'un des guérillas, en retournant sur ses pas avec son compagnon, saisit un bras de l'enfant qui avait trébuché, et qui était tombé sur les pierres du chemin. Au moment où il le soulevait, le ravin fut illuminé subitement d'un tourbillon de flammes blanchâtres; une détonation semblable à un formidable craquement fit mugir l'écho de la montagne, et les deux guérillas tombèrent, à côté de l'enfant, frappés d'une grèle de balles.

« Pedro se leva seul devant le détachement de soldats qui s'avançaient. L'un de ses bras pendait fracassé; c'était celui que tenait le montagnard au moment de la décharge. L'enfant, dont la vue était peut-être meilleure que celle de ses surveillants, ou qui était mieux pénétré de l'instinct de sa conservation, avait entrevu l'éclat des armes qui se baissaient devant eux pour les coucher en

joue, et sa chute n'avait été qu'un acte de prudence.

« Lorsque les soldats l'eurent entouré, il demanda la faveur de parler à leur officier, qui, heureusement, comprenait quelque peu la langue espagnole. Il lui fit part du danger qui me menaçait, ainsi que le sergent Schunck; car (vous l'avez déjà deviné sans doute) sa trahison simulée n'avait eu d'autre but que celui de nous sauver, ainsi que l'enfant, qui n'avait pu être caché dans le souterrain, comme je le croyais, parce qu'au moment d'entrer dans la poterne qui communiquait à la campagne, deux guérillas se trouvaient près de son ouverture.

« L'un des guérillas étendus à terre, qui, presque mort, écoutait, en grinçant des dents, le récit de Pedro, trouva la force de faire feu sur lui du pistolet dont il était armé. Mais son coup, mal dirigé par une main défaillante, n'obtint d'autre résultat

que de confirmer la déclaration de l'enfant.

« Le chef du détachement qui gardait la position mit la moitié de son monde, c'est-à-dire une quinzaine d'hommes, à la disposition de Pedro, qui, tout blessé qu'il était, couvert de sang et tombant de faiblesse, se remit en route, alternativement soutenu et porté quelquefois par les soldats dont il dirigeait la marche.

« Pendant que cet acte d'héroïque dévouement s'accomplissait sur la montagne, le hasard ou plutôt la Providence avait modifié la position respective des hommes qui se trouvaient réunis dans le château de Valpareijas.

« Le désolé sergent Schunck et moi, tous deux soigneusement garrottés, nous étions gardés à vue par l'un des plus féroces guérillas qui n'attendait plus que le signal de son chef pour nous égorger. Recueilli dans

de solennelles pensées, je m'étais agenouillé sur les dalles de la chapelle, les yeux tournés vers une image de la Vierge, à laquelle j'ai toujours eu une dévotion particulière.

« Soldat de malheur ! disait le sergent Schunck en s'agitant dans ses liens, auras-tu bien le cœur d'immoler comme deux moutons ce brave particulier et un sergent du 22e ? Et dans quelle position, brigand ! au pied de l'autel de notre doux Jésus, sous les yeux de la sainte Vierge, qui te regarde comme pour te reprocher ta lâcheté, damné coquin que tu es ! »

« Le sergent, en risquant cette chaleureuse apostrophe comme son va-tout, espérait que la sainteté du lieu le couvrirait d'une protection momentanée. Mais le montagnard était de cette espèce d'hommes endurcis par le meurtre et par le pillage, qui n'empruntait à la politique de la défense espagnole

que le prétexte de commettre le crime avec impunité.

« Lorsque le sergent eut fini de parler, son farouche adversaire se tourna vers la madone.

« Tiens, dit-il au Français, en mettant la main sur un long poignard, tu vas voir le cas que je fais des madones peintes, et je vais te donner un avant-goût du sort qui t'attend. »

« Le scélérat coucha le stylet dans la paume de sa main droite et il s'apprêtait à le lancer contre la sainte image avec cette force et cette adresse que savent mettre les Espagnols dans ce genre d'attaque. Mais l'attentat qui menacait l'objet de ma vénération m'enflamma de colère, et je me ruai sur lui pour empêcher autant qu'il était en moi cette horrible profanation.

« Vierge sainte, m'écriai-je, une exécrable main se lève pour frapper ton image.

Mais, à défaut de tout secours humain, ta divine intervention va susciter un miracle qui se placera comme un bouclier entre l'autel du Seigneur et le brigand qui le menace.... »

« Il paraît que le sentiment d'exaltation qui s'était emparé de moi avait animé mes traits d'une expression en quelque sorte prophétique. Le sergent et le guérillas lui-même, fascinés par cette invocation foudroyante, examinaient le tableau comme s'ils s'attendaient à voir la madone se détacher de la toile et marcher vers le profanateur pour l'anéantir dans son impiété.

« Dans ce moment où l'imagination des deux hommes et la mienne elle-même se trouvaient exaltées jusqu'au merveilleux, l'image de la madone, comme pour répondre à mon apostrophe, s'agita visiblement; puis un gémissement d'une douceur inouïe, mais qui semblait sortir d'une profondeur in-

commensurable, fit retentir les voûtes de la chapelle et l'écho en prolongea longtemps le son plaintif et surhumain.

« Le féroce montagnard frappé de stupeur, laissa tomber son arme ; ses yeux arrondis semblaient jaillir de leurs orbites ; un frémissement convulsif agita ses membres. Puis, sans prononcer une parole, il recula en chancelant jusque vers la porte de la chapelle, l'ouvrit d'une main tremblante et sortit précipitamment.

« Le sergent Schunck, immobile et la bouche béante, s'était à peine aperçu de la retraite de notre ennemi. Sa mémoire cherchait à réunir quelques formules des prières de sa jeunesse, et il essayait de réciter en latin la simple et sublime invocation de l'*Ave Maria*.

Quant à moi, si quelque observateur plus exercé que le brave militaire eût examiné mes traits dans ce moment solennel, il eût

été bien étonné sans doute de voir succéder à l'inspiration qui enflammait mes regards un instant auparavant, l'expression d'une curiosité basée sur des motifs tout humains. Et cependant ce cri mystérieux avait agité mon cœur d'émotions mille fois plus violentes que celles dont le sergent et le montagnard avaient éprouvé l'influence.

« Le tableau de la madone s'ébranla tout entier à l'inexprimable étonnement de mon compagnon d'infortune; il pivota sur lui-même et laissa voir, sur le bord d'une niche, pratiquée dans l'épaisseur du mur, un enfant d'une dizaine d'années. C'était mon fils.

« Le majordome qui n'avait pu déposer l'enfant dans le souterrain, parce que les Espagnols qui étaient déjà maîtres du château pouvaient l'apercevoir, l'avait caché, ainsi que mes effets les plus précieux, dans cette niche dont l'existence n'était connue

que de nous deux ; mais il n'avait pu m'informer de cette circonstance. Mon fils, effrayé par la menace du guérillas, avait poussé ce gémissement dont le résultat avait éloigné de nos têtes tout danger immédiat.

« Le jeune garçon s'élança résolument de sa cachette; il courut se suspendre à mon cou, et je reçus ses embrassements sans pouvoir les lui rendre, privé comme je l'étais de l'usage de mes mains.

« Lorsque le premier moment de ces doux épanchements fut passé, le sergent, qui en avait respecté la sainteté, nous fit entendre le langage de la raison , et quoiqu'il fût grotesquement travesti dans le style énergique des casernes, il n'en réveilla pas moins toute ma sollicitude. Rassuré sur le sort de mon fils, je voulais le replacer dans sa cachette; mais l'enfant s'obstinait à rester avec nous pour partager mon sort, et bien que je fusse

en secret profondément ému de ce chaleureux dévouement, j'allais céder à mes inquiétudes paternelles et employer mon autorité pour contraindre le jeune audacieux à regagner son asile, lorsque le sergent crut devoir intervenir une seconde fois.

« Un moment, s'écria-t-il en s'approchant de nous. Il est nécessaire que nous remettions le petit ange dans sa niche et nous l'y remettrons ; mais il faut, au préalable, qu'il nous rende un service d'ami. Ce grand coquin d'Espagnol, en gagnant au large, nous a laissé son stylet ; c'est un cadeau qu'il ne faut pas négliger. Le faible enfant que voilà voudra bien le ramasser et couper la corde qui tient mes mains aux arrêts, à l'arrière-garde.... Là ! doucement, sans m'entamer le cuir...... A présent que je suis libre, continua le militaire en frottant vigoureusement l'une contre l'autre ses mains engourdies par la pression de la corde, je vais rendre

moi-même à M. le marquis la circulation de ses facultés. Et maintenant que nos quatre bras ont repris l'activité de service, mon joli chérubin, nous allons prendre la liberté de vous réintégrer la jouissance de votre guérite, attendu que vous êtes un non-combattant et que vous gêneriez les mouvements de la troupe. »

« Lorsque l'enfant, moitié de gré moitié de force, eut été replacé dans sa cachette, nous tînmes conseil, le sergent et moi. Je voulais à tous risques sortir de la chapelle, dont la porte pouvait s'ouvrir en dedans au moyen de l'espagnolette qui retenait les deux battants. Mais mon brave compagnon, qui, en fait de péril, n'était pas à son apprentissage, se trouvait plus apte que moi à conduire la dangereuse entreprise de notre délivrance. Il ne s'agissait pour lui que de sauver sa vie; c'était à ses yeux une circonstance ordinaire, et son sang-froid n'en était pas plus altéré

que s'il eût été question d'une manœuvre un peu compliquée.

« Comment voulez-vous, me disait-il, en se frictionnant tranquillement les bras pour y rétablir la circulation du sang, comment voulez-vous que nous risquions une sortie avec une espèce de tranche-lard pour toute arme offensive et défensive? Il faudrait pour cela que notre peau fût à l'épreuve de la balle, et la mienne, quoiqu'un peu tannée, n'est pas de cette force-là. Je crois, sauf meilleur avis, qu'il faut attendre l'attaque de ces soldats de contrebande. Le combat corps à corps dans un espace aussi resserré que celui-ci nous laisse des chances, attendu que vous aurez le stylet dont vous vous servez probablement à ravir, et que je me charge, moi, de serrer vigoureusement le bouton à ces drôles. Croyez-moi, j'ai pris leur mesure : ils manient proprement l'escopette, comme mes pauvres soldats pourraient le

dire, s'ils n'avaient pas maintenant l'arme à gauche, mais s'il s'agit de gesticuler, il n'y en a pas un que je ne puisse me flatter de plier entre mes deux doigts pour l'attacher autour de mon cou en guise de cravate. »

« Pendant que nous discutions ensemble les moyens de faire face au péril qui nous environnait, le détachement dirigé par le petit Pedro s'avançait en toute hâte à travers les passages dangereux qui conduisaient au château. La marche des troupes était à chaque moment interrompue par des rochers qu'il fallait gravir et par des ravins que les soldats pesamment chargés ne franchissaient pas sans hésitation. Pedro, malgré sa faiblesse et les douleurs que lui causait sa blessure, guidait les soldats et les rassurait par son exemple; mais tous ces mouvements ne s'opéraient qu'avec une lenteur désespérante. L'enfant remarquait avec effroi qu'une teinte blanchâtre commençait à

faire pâlir les étoiles du côté de l'Orient, et il savait que les premières lueurs de l'aurore éclaireraient indubitablement le massacre de tous les habitants du château.

« Après des périls et des efforts inouïs, le détachement parvint enfin en vue du château. Tandis qu'une partie des soldats bloquaient son entrée principale en dissimulant toutefois leur présence par des quartiers de rochers qui se trouvaient çà et là sur la montagne, cinq hommes choisis parmi les plus intrépides, armés à la légère et munis de crampons pour se maintenir dans les anfractuosités du roc, tournaient le château et s'engageaient, à la suite de l'officier et de Pedro, sur la pente du précipice, pour gagner le souterrain et en forcer l'entrée au besoin. Mais ils n'y rencontrèrent aucun des montagnards, et se glissèrent silencieusement le long du rempart.

« Dans le château, les formes d'un seul

homme se dessinaient en noir sur le firmament qui commençait à s'éclaircir; il était posté sur le parapet qui dominait la porte d'entrée, et, par une imprudence toute semblable à celle qui avait causé la mort de la sentinelle qui l'avait précédé dans ce poste périlleux, son attention se trouvait absorbée tout entière par l'examen du sentier qui conduisait au château. L'officier s'avança seul et sans bruit, le pistolet à la main; il fit feu au moment où le factionnaire, mieux inspiré, se tournait du côté des fortifications, et le mit hors de combat.

« A l'instant même les soldats qui étaient restés près du souterrain, s'élancèrent pour soutenir leur officier; mais aucun autre ennemi ne se présentait, et le château semblait totalement abandonné.

« Cependant le chef de l'expédition avait été frappé d'un incident qui lui semblait extraordinaire : c'est que le factionnaire en

tombant avait proféré une exclamation ou plutôt un jurement dans l'idiome des soldats français. Le détachement s'avança pour reconnaître les localités, et en même temps on examina le blessé.... Quel fut l'étonnement des soldats et de l'officier en apercevant l'uniforme français et les traits bien connus du sergent Schunck !

« Saperlotte ! mon lieutenant, dit le brave militaire en se soulevant péniblement sur le coude, votre chien de pistolet vient d'aboyer d'une manière qui ne fera pas grand honneur à son maître dans le régiment. Mais n'importe, je ne vous en veux pas; il était écrit que Pierre Schunck, du 22e léger, mourrait dans la peau d'un sergent. Et cependant j'avais tenu parole au colonel, car si les brigands de guérillas m'ont tué mon monde par surprise pendant la nuit, j'ai soigneusement rendu la pareille à tous ceux qui me sont tombés sous la main ; partant

quitte. Et comme j'étais chargé de tenir contre les Espagnols et non contre les Français, qui viennent de faire, je ne sais pourquoi ni comment, cette seconde expédition, je n'en ai pas moins gagné légitimement l'épaulette.... C'est tout de même désagréable, continua-t-il d'une voix affaiblie, de prendre un congé définitif au moment de quitter la gamelle pour cause d'avancement.... Mais c'est égal, s'écria-t-il après un moment de silence causé par les convulsions qui s'emparaient de lui, vive l'Empereur, et en avant les anciens! c'est la devise du sergent Schunck...., mort en expectative de l'épaulette. »

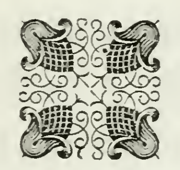
« On ouvrit les portes du château afin que le reste du détachement vînt renforcer le peloton qui avait suivi l'officier ; mais cette précaution était inutile. Les cadavres des trois guérillas qui étaient restés au château furent trouvés près de la chapelle : l'un

d'eux n'offrait les traces d'aucune blessure; ses traits bouleversés, son visage tout chargé d'une teinte bleuâtre et sa cravate fortement serrée autour de sa gorge indiquaient suffisamment les moyens expéditifs qui avaient amené sa mort.

« Quant à moi j'avais été atteint d'un coup de sabre, après avoir blessé les deux guérillas qui m'attaquèrent en même temps et que le sergent dépêcha en deux tours de main dès qu'il eut terrassé son premier adversaire. Mon fils étanchait ma blessure, qui heureusement n'avait aucune gravité, et j'avais déjà repris ma connaissance lorsque les Français pénétrèrent dans la chapelle où j'étais resté.

« On ne parvint pas à préserver le courageux Pedro d'une amputation qui parut nécessaire pour sauver ses jours, et je prie Dieu de vivre assez pour avoir les moyens de récompenser plus dignement que je n'ai pu

le faire jusqu'aujourd'hui le dévouement de ce brave enfant. Le sergent Schunck, qui avait combattu vaillamment pour me sauver la vie, ne succomba point à sa blessure, et après un séjour de quelques semaines à l'ambulance, où on s'empressa de le porter, il reçut de son digne colonel l'épaulette tant souhaitée de sous-lieutenant au 22e régiment d'infanterie légère. »



CHAPITRE V.

Le nouveau curé.

C'était fête le 24 juin 1825, et fête carillonnée, dans le village de Blies-Brucken. Ce jour-là, l'église du hameau allait recevoir son nouveau curé. Car Francis Knap avait raison quand il supposait que quinze années ajoutées au fardeau qui pesait déjà sur la tête du respectable abbé Schunck apporteraient de graves modifications dans son exis-

tence. Le bon curé était parvenu jusqu'à l'âge de soixante-neuf ans sans être éprouvé par aucune des infirmités qu'entraîne ordinairement la vieillesse. Le digne homme avait jusque-là conservé l'usage de toutes ses facultés, et il s'en servait alors, comme il l'avait fait pendant les belles années de son âge mûr, pour la plus grande prospérité de son cher village. Mais depuis l'hiver de 1823 ses paroissiens remarquaient avec anxiété que le vieillard perdait graduellement la netteté de son intelligence et celle de ses sens. Sa mémoire l'abandonnait en chaire; plusieurs fois il avait été contraint d'interrompre son prône, et ces signes évidents d'une triste caducité avaient fait sangloter l'assistance, qui le considérait comme un père. L'excellent homme continuait cependant à remplir avec une admirable ponctualité et avec la même charité tous les devoirs de son ministère; mais son zèle survivait à la nature

qui s'éteignait en lui. L'abbé Schunck s'endormait au chevet des malades qu'il venait visiter ou secourir; le discernement, qui doublait autrefois l'utilité de ses aumônes, avait fait place à une sorte de prodigalité dont les excès ne profitaient pas même aux pauvres qui en étaient l'objet, car ils ne pouvaient plus être secourus aux mêmes époques. Enfin le moment arriva où les notables de la localité durent aviser au moyen de remplacer le curé, qui n'existait plus de fait.

Mais ici de graves obstacles se présentèrent. Demanderait-on officiellement à l'évêché un successeur pour l'abbé Schunck, devenu hors d'état d'exercer les fonctions ecclésiastiques? Dans ce cas, le vénérable prêtre devait quitter le presbytère, et ses ressources alors se borneraient à une modique pension, insuffisante pour mettre à l'abri du besoin les jours qu'il lui restait à compter

sur la terre. Et mademoiselle Lysbeth, sa fidèle servante, que deviendrait-elle? car il ne faut pas croire que la gouvernante du curé de Blies-Brucken fût dans une condition obscure et sans importance. La vieille et respectable fille avait activement secondé son maître dans le bien qu'il avait fait; elle avait eu pendant trente années et plus sa part d'influence dans les délibérations charitables qui se tenaient à huis-clos dans le presbytère, et le plus souvent elle était la puissance exécutive qui menait à bonne fin les projets que l'ecclésiastique avait arrêtés dans sa prudence. Elle servait d'intermédiaire entre l'indigence et la main qui secourait. Son influence arrêtait parfois les abus avant qu'ils n'arrivassent à l'oreille de l'abbé Schunck, qui, dans l'occasion, savait s'armer d'une inflexible sévérité. Enfin mademoiselle Lysbeth, pour n'être, au fond, qu'une simple servante, n'en était pas moins

considérée par les notables et par le village tout entier comme une sorte de fonctionnaire dont l'avenir intéressait la communauté.

C'étaient donc deux difficultés pour une, et les notables de Blies-Brucken, en désespoir de cause, avaient décidé le reste des habitants à faire tous les dimanches une demi-lieue pour aller entendre la messe à Sarralbe. Mais cet expédient, qui allait assimiler le village à la condition des plus pauvres annexes du pays, était non-seulement un crève-cœur pour l'amour-propre de la paroisse, mais il entraînait avec lui une foule d'inconvénients assez graves, et ne parait qu'incomplétement à la pénurie de secours spirituels dont le hameau souffrait depuis longtemps. Il fallait d'abord que la population de Blies-Brucken s'astreignît chaque semaine à un voyage qui devait durer la plus grande partie de la journée, car il ne venait pas à l'idée des bons et religieux habitants

de cette contrée qu'on pût se dispenser, sous aucun prétexte, d'assister aux vêpres, et, comme le curé de Sarralbe allait nécessairement prendre son repas au sortir de la grand'messe, il en résultait naturellement un intervalle assez long entre l'office du matin et celui du soir. Ceux de Blies-Brucken (comme on les appelait à Sarralbe) se réunissaient pendant ce temps sur la petite place du marché. Ils formaient une masse compacte de trois cents individus, en y comprenant les enfants en bas âge. Les ménagères s'asseyaient sur une espèce de talus qui régnait sur les trois faces du marché, et partageaient à leurs familles les provisions qu'on avait apportées, tandis que les hommes, réunis en un seul groupe au milieu de la place, mangeaient un morceau en causant gravement entre eux des affaires du pays.

Outre le dérangement général qu'occasionnait ce voyage hebdomadaire, on avait

à déplorer d'abord l'absence du bon vieux curé, qui ne pouvait plus quitter sa chambre et partager les consolations spirituelles de ses paroissiens ; puis on était privé des messes quotidiennes que le curé disait chaque jour au lever du soleil, et comme le pasteur ne pouvait plus, ainsi qu'il le faisait autrefois, consoler les affligés, soutenir les consciences ébranlées, secourir les malades ou les indigents et administrer au besoin le saint viatique aux moribonds, il en résultait pour la paroisse un malaise qui allait jusqu'au découragement.

Pendant que les choses étaient dans ce triste état à Blies-Brucken, le jeune Francis Knap achevait au séminaire de Metz l'une des plus brillantes carrières scolastiques dont cet établissement eût été témoin depuis longtemps.

Francis, confié aux soins de l'abbé Lopez de Vego, le gouverneur du fils du marquis

de Balmasèrez, avait fait, sous la direction de ce maître érudit et dévoué, de rapides progrès. A l'époque de la Restauration, le marquis recouvra, comme il l'espérait, la plus grande partie de ses biens, et rien ne s'opposait à ce qu'il retournât dans son pays. Mais il savait que ses vassaux nourrissaient des préventions défavorables contre lui, et, quoique le pays fût pacifié, il craignait pour son fils, bien plutôt que pour lui-même, l'effet de ces haines secrètes et invétérées que les montagnards des Asturies se transmettent de générations en générations comme les Corses. Le sang des guérillas qui avaient péri dans le château de Valpareijas, criait vengeance contre le châtelain, auquel on attribuait leur massacre. Le marquis aimait la France, qui lui avait donné pendant quatre années un si paisible asile; il prit le parti d'y rester, et, sur sa demande, le gouvernement espagnol s'em-

pressa de lui confier un poste honorable près de son ambassadeur à la cour de France.

M. de Balmasèrez, en quittant sa retraite au haras de Sarralbe, voulait emmener avec lui Francis Knap. Le petit paysan, qui avait pris en peu de temps les manières d'un enfant modeste et bien élevé, était devenu l'ami intime du jeune Christophe, le fils du marquis, quoiqu'il fût cependant l'élève de prédilection de l'abbé Lopez. Le marquis lui-même lui vouait un intérêt sincère, et Francis était une des nécessités de la famille dont il faisait partie intégrante. Mais Francis avait une vocation qui l'appelait impérieusement ; il avait posé un but à son existence ; aucune considération, ni celle de l'amour-propre, ni celle d'une légitime ambition, ni celle même d'une amitié qui lui était bien chère, ne pouvait l'en détourner. Francis exprima le désir inébranlable d'entrer au petit séminaire de Metz, où il fut

aisément admis comme boursier après l'examen qui fut fait de sa capacité et sur les recommandations du marquis. M. de Balmasèrez pourvut libéralement à tous les besoins que son jeune ami pouvait éprouver jusqu'à ce qu'il fût ordonné prêtre, et ce ne fut plus qu'à de rares intervalles qu'on eut à Blies-Brucken des nouvelles du séminariste. Les bienfaits du marquis s'étaient étendus jusque sur la famille de Francis, et l'abbé Schunck était chargé de veiller à ce que des secours convenables suppléassent à l'insuffisance de leur travail, jusqu'à ce que leur fils pût y subvenir lui-même comme il l'entendrait.

On savait dans le pays que Francis était un jeune homme de la plus belle espérance qui pouvait prétendre à un vicariat dans l'une des meilleures paroisses de Metz. On ne pouvait donc penser à demander sa nomination à la cure d'un pauvre village.

D'ailleurs le jeune séminariste eût-il poussé l'abnégation de lui-même jusqu'à se contenter de cet humble emploi, les embarras de la commune restaient les mêmes; car l'abbé Knap ne pouvait arriver à Blies-Brucken qu'en qualité de successeur du vieux curé, et la place était bien assez modique par elle-même sans qu'on songeât à en partager les émoluments entre le pasteur titulaire et le desservant de droit, qui, tous deux, seraient alors condamnés à une misère profonde.

Francis Knap avait jusqu'à un certain point la conscience de sa capacité et une élévation de caractère qui rendait encore plus frappante l'humilité chrétienne que professait le jeune prêtre. Mais il avait conservé cet esprit contemplatif, cette imagination rêveuse, ce cœur simple et candide qui avaient entouré son enfance de si dévoués protecteurs. Malgré ses succès et la faveur dont il

jouissait près des dignitaires du diocèse, malgré les justes motifs qu'il avait de supposer qu'une position brillante l'attendait à sa sortie du séminaire, Francis n'aspirait qu'au moment de retourner dans ses chères campagnes de la Lorraine allemande; or dans les dix principales bourgades de cette contrée, il y avait encore des places qui pouvaient sembler enviables même pour tout autre qu'un coryphée du grand séminaire de Metz.

Cependant l'abbé Knap n'avait fait connaître à personne le but plus que modeste de son ambition, et ses supérieurs eux-mêmes le considéraient comme devant nécessairement faire partie du clergé de la ville; mais comme les vues de l'évêché sur les jeunes séminaristes restent toujours un mystère pour eux comme pour tout le monde, Francis craignait que la bienveillance dont l'honorait le prélat ne mît obstacle à ses plus chers désirs; il attendait avec impatience

l'occasion de faire connaître les sentiments qui l'animaient, lorsqu'après un dîner où l'abbé Knap avait eu l'honneur de figurer à l'évêché, Sa Grandeur le prit à part et lui fit entendre qu'elle était disposée à lui donner un témoignage particulier de l'intérêt qu'il lui inspirait en lui laissant le choix de deux vicariats qui seraient libres bientôt à Metz, par suite de l'avancement des titulaires.

Le jeune abbé garda pendant quelques instants le silence pour se recueillir dans l'énergie de sa résolution. Puis il demanda au vénérable prélat la permission de lui ouvrir son cœur, et il lui fit connaître avec de simples et touchants détails l'origine de sa vocation, le but et l'unique désir de toute son existence.

Ce ne fut pas sans de graves difficultés que l'évêque consentit à enfouir dans une campagne l'un des talents les plus remarquables du jeune clergé, lorsque les paroisses de la

capitale du diocèse, éprouvaient un besoin pressant de remplir convenablement les cadres de leur personnel. La modestie de l'abbé Knap fut si persévérante, qu'elle triompha des répugnances du prélat. Mais ici un obstacle, analogue à celui dont souffraient les notables de Blies-Brucken, vint paralyser la bonne volonté de l'évêque de Metz. La cure de Blies-Brucken, bien qu'elle ne fût point remplie par le fait, n'était point vacante, administrativement parlant.

Le dévouement et l'humilité de Francis parèrent à cet inconvénient, de telle sorte qu'en se sacrifiant lui-même il trouva moyen de satisfaire aux besoins de la paroisse aussi bien qu'à ceux du vieux pasteur, et de garantir leurs mutuels intérêts. Car que fallait-il à la commune? un directeur spirituel qui suppléât aux fonctions de l'abbé Schunck, devenu hors d'état de les remplir, sans grever la fabrique d'une dépense surérogatoire

qu'elle ne pouvait s'imposer. Que fallait-il à l'abbé Schunck? un suppléant de fait qui ne touchât point aux petites ressources dont le vieillard ne pouvait distraire la moindre parcelle sans se réduire à la plus complète indigence. Que fallait-il enfin à l'abbé Knap? l'autorisation d'exercer les fonctions ecclésiastiques dans l'église de Blies-Brucken, un asile pour abriter sa tête, et du pain pour soutenir son existence matérielle, en attendant que le bon vieillard eût achevé paisiblement la sienne au milieu d'une population remplie d'une si tendre sollicitude pour ses cheveux blancs.

Francis Knap avait trouvé tout cela en donnant (malgré sa grande jeunesse et l'heureuse aptitude qui pouvait si facilement lui ouvrir une brillante carrière) l'exemple de l'humilité chrétienne et de l'abnégation de soi-même poussées jusqu'aux dernières limites du possible.

Depuis la mort du saint ermite qui avait guidé les premiers pas de Francis dans la carrière ecclésiastique, la cellule du cénobite était demeurée vacante ; les morts n'avaient plus leur gardien solitaire, et la petite chapelle était privée de son desservant. Plusieurs habitants séculiers de la contrée, qui se sentaient quelque vocation pour la vie ascétique, demandèrent la triste faveur de finir leurs jours dans cette mélancolique retraite ; mais aucun d'eux ne réunit les suffrages de l'autorité ecclésiastique, qui avait droit de présentation, et de la municipalité de Sarralbe, qui nommait à ces fonctions exceptionnelles et quasi laïques, comme propriétaire de l'ermitage et de ses dépendances. Ce fut cette humble place que demanda Francis Knap, l'un des premiers sujets du séminaire de Metz, aussitôt qu'il eut reçu l'ordination.

« Allez, mon fils, lui dit l'évêque en lui remettant ses lettres de présentation pour

l'autorité administrative ; j'espérais faire de vous un de mes collaborateurs, un dignitaire de l'Église. Mais Dieu, dont le royaume n'est pas de ce monde, vous appelle à lui par une voie plus rude et qu'il faut sanctifier par de pénibles sacrifices. Puissiez-vous y trouver la paix et le bonheur qui sont le résultat d'une conscience pure et d'une existence bien remplie ! »

Quel ne fut pas l'étonnement des campagnes de Sarralbe, lorsque le maire de ce bourg apprit officiellement à ses administrés que le nouvel ermite était un très-jeune homme, un ecclésiastique de choix qui avait refusé pour cette retraite une belle position à la ville, Francis Knap, enfant de Blies-Brucken ! Quelles ne furent pas la joie et la reconnaissance des habitants de Blies-Brucken en voyant leurs embarras et leurs appréhensions filiales terminés par le dévouement sublime de cet enfant qu'ils

avaient dédaigné ou blâmé dans sa première jeunesse, puis honoré de loin comme un homme destiné à de grandes choses! Ce jeune prêtre, que ses compatriotes portaient d'avance à l'épiscopat, lorsqu'ils apprenaient de temps en temps ses nouveaux succès, cet homme dont l'orgueil communal (si l'on veut bien nous passer cette expression) faisait déjà un prince de l'Eglise, venait consacrer son existence au soin d'un simple hameau, et, afin d'arriver à ce modeste but, il acceptait, pour un temps indéterminé et qui pouvait être long, les privations de la vie solitaire.

Car Francis Knap savait quelles obligations lui imposait son séjour dans la cellule de l'anachorète. Il fallait conserver aux yeux des populations les habitudes extérieures et le régime sévère qui frappaient les bons villageois de ce pays autant que les mérites réels de l'homme. L'ermite, sans sa

barbe et sans sa robe, n'aurait plus été l'ermite ; le capuchon, la ceinture de corde et les sandales formaient un ensemble respectable dont aucune partie ne pouvait être oubliée, sans altérer d'autant le respect qui s'attachait au costume aussi bien qu'à celui qui le portait. Un cénobite qui eût couché dans un lit, quelque mauvais qu'il fût, ou mangé sur une table comme les plus pauvres paysans de la contrée, eût porté, par cela même, un préjudice notable à la vénération traditionnelle qu'on vouait à l'homme détaché de toutes les choses du monde, et qui, semblable au passager dont le pied touche l'esquif qui va le porter en pleine mer, ne tient plus à la terre que par la faible portion de terrain que couvre encore son autre pied.

Le jeune prêtre avait à conserver, pour les transmettre à son successeur, la haute influence qu'exerçait dans le pays le caractère de l'ermite; il avait à faire oublier, à force

d'austérités, sa jeunesse qui formait un contraste bizarre avec la gravité de sa profession, et d'avance il s'était résigné à l'observation rigoureuse du régime extérieur et intime des solitaires qui l'avaient précédé sur la montagne.

Pendant près de deux ans, le pieux et rigide anachorète fut, dans ces humbles et cependant éminentes fonctions, l'exemple et l'édification de la contrée. L'activité prodigieuse de Francis suffisait aux innombrables soins de ses deux emplois : il était présent à la fois sur la montagne, où on réclamait à chaque instant son ministère, et dans le village, où il remplissait, à la haute satisfaction des habitants, tous les devoirs que l'abbé Schunck s'était imposés pendant l'exercice de ses fonctions. Il trouvait encore le temps d'instruire les enfants du pays et de faire tous les jours une longue visite au vénérable curé, dont les facultés presque éteintes se

ranimaient parfois jusqu'à suffire à l'expression de sa reconnaissance pour le généreux soutien de sa vieillesse.

L'abbé Schunck ne se souvenait guère que d'une chose, c'est de l'espèce de prédiction que lui avait faite un jour Francis Knap sur l'époque présumée où devait finir son existence. Il était dans sa soixante-onzième année, et il s'était frappé de l'idée qu'il ne devait point aller au delà. Quand on parlait devant lui d'un avenir de quelques années, sa réponse, tout embrouillée qu'elle était dans les divagations de l'enfance, laissait toujours percer cette idée fixe. Et, soit qu'elle exerçât quelque influence sur sa santé, qui s'affaiblissait de plus en plus, soit hasard ou l'effet d'une volonté providentielle, le bon vieillard s'éteignit la veille du soixante-douzième anniversaire de sa naissance.

Ce fut un spectacle imposant pour le pays, que la pompe inusitée qui se déploya pour

les obsèques de cet homme si simple pendant sa carrière. Tout le clergé de la contrée, en costume sacerdotal, se rendit aux funérailles de l'abbé Schunck; tout ce qui tenait un rang, soit par la fortune, soit par les emplois dans une circonscription de plusieurs lieues, voulut donner à la mémoire du digne curé un dernier témoignage de vénération; les populations d'un grand nombre de hameaux se joignirent dans le cortége aux habitants de Blies-Brucken et de Sarralbe; quand cette foule considérable et qui formait la plus grande agglomération d'individus qu'on eût vue de mémoire d'homme dans le pays, quand cette foule fut arrivée sur la montagne, elle en couvrit non-seulement le sommet, mais le versant tout entier, au point que cet endroit pittoresque (pour nous servir d'une expression consacrée depuis dans le pays) semblait alors une montagne vivante, dont l'aspect silencieux et imposant

donnait une idée de la scène finale de la vallée de Josaphat.

Pour la dernière fois, l'ermite, qui était désormais curé de Blies-Brucken, voulut remplir ses humbles fonctions de fossoyeur. Mais quand le solitaire eut fait glisser dans la fosse les restes vénérés du digne prêtre, alors Francis Knap laissa retomber sur ses épaules le capuchon qui lui couvrait la tête. Il essuya les larmes dont sa figure était inondée, et, la main appuyée sur la bèche qui allait accomplir les derniers offices que les vivants rendent aux morts, le pied posé sur la terre blanchâtre qui était sortie de la fosse pour y rentrer bientôt, Francis Knap éleva la voix pour rendre hommage aux vertus de l'abbé Schunck. Les paroles du jeune prêtre furent nobles sans emphase, incisives et touchantes sans nulle préoccupation d'effets oratoires. Le sentiment qui le dominait se communiqua, non-seulement à cet auditoire d'élite,

susceptible d'apprécier l'élévation de ses pensées, mais aux masses profondes qui remplissaient la vallée; et longtemps avant que Francis Knap eût terminé son discours, les soupirs de cette foule émue se réunissaient dans un long sanglot qui formait une sorte d'accompagnement funèbre à la parole mélodieuse du prêtre.

Le souvenir de cette chaleureuse allocution s'est perpétué dans le pays, et tous les ecclésiastiques qui assistaient à cette lugubre cérémonie convinrent, en se communiquant les silencieux témoignages de leur admiration, que l'abbé Knap promettait un digne successeur au vertueux prêtre qu'ils pleuraient tous.

« Quel dommage, disaient quelques-uns des dignitaires laïcs de la contrée, en se retirant le cœur tout rempli des impressions de ce discours remarquable; quel dommage qu'un aussi beau talent soit destiné à s'é-

tioler dans un pays perdu tel que Blies-Brucken. »

Les esprits plus réfléchis n'étaient point tout à fait de cet avis.

« Heureux, disaient-ils, le sage qui, jeune encore, cherche la solitude pour y vivre en paix devant Dieu avec les hommes et avec lui-même ! Heureux le village dont les habitants vivront sous la direction d'un pareil homme ! Le berger, dont la surveillance pouvait suffire à un vaste troupeau, laissera-t-il égarer une seule des rares brebis qui lui sont confiées ?... »

Huit jours après cette grande cérémonie, toute la population de Blies-Brucken était sur pied ; les notables avaient revêtu leurs habits de grandes fêtes ; le maire et l'adjoint avaient ceint l'écharpe blanche, insigne officiel de leurs fonctions ; les jeunes filles étaient habillées de blanc, et les garçons

avaient des fleurs sur leurs chapeaux. Il s'agissait de faire les honneurs du presbytère au nouveau curé, qui arrivait en compagnie du curé de Sarralbe, chez lequel il demeurait provisoirement depuis une semaine.

Quand l'abbé Knap eut mis le pied sur le territoire de la commune, les garçons déchargèrent quelques boîtes d'artifice qu'on s'était procurées pour cette grande occasion; plusieurs carabines, à moitié rongées par la rouille, firent aussi leur office, et le reste de la population mit consciencieusement à contribution tous les moyens naturels et autres de faire le plus de bruit possible. Puis les jeunes filles jetèrent des fleurs, et le maire débita solennellement une harangue qui avait été longtemps élaborée au conseil municipal.

Tandis que le cortége se rendait en céré-

monie au presbytère, chaque ménagère, debout sur le seuil de sa porte, faisait au curé sa plus gracieuse révérence, en lui présentant ses plus jeunes enfants. Chacun avait le sourire sur la bouche, la joie était dans tous les cœurs. Une seule personne faisait par sa morne tristesse un contraste affligeant à l'allégresse générale, c'était l'ancienne gouvernante de l'abbé Schunck. La respectable fille, vêtue de deuil, attendait à la porte du presbytère le nouveau curé pour lui en remettre les clefs. Le conseil municipal avait pourvu, autant que possible, au sort de mademoiselle Lysbeth, qui allait retourner dans sa famille, où elle devait trouver un abri pauvre, mais suffisant pour ses vieux jours. La gouvernante, comme on voit, ne tombait pas tout à fait dans le dénuement en cessant ses importantes fonctions. Mais quelle différence entre la vie passée et l'avenir qui s'ouvrait pour elle!

Qui pourrait dire si les larmes, qui sillonnaient lentement les joues ridées de la vieille fille, ne prenaient point leur source dans les chagrins personnels de mademoiselle Lysbeth, aussi bien que dans ses regrets pour le bon maître qu'elle avait perdu! Qui pourrait dire si mademoiselle Lysbeth ne pleurait pas avec une égale amertume la maison qu'elle avait considérée pendant si longtemps comme sa propriété, et le vide que la mort avait creusé dans son âme?

Quoi qu'il en soit, la plus dure moitié de cette amère douleur ne devait pas tarder à disparaître; car lorsque Lysbeth eut demandé, d'une voix qu'elle s'efforçait vainement d'affermir, si M. le curé n'avait pas besoin de ses services, en attendant que sa gouvernante fût arrivée, ou que sa propre famille fût installée dans la maison curiale:

« Mes bons parents, lui dit-il, ne veulent

point quitter la chaumière où ils ont passé tant de paisibles années. J'aurai soin qu'ils y vivent heureux et à l'abri du besoin. Mais quant à la gouvernante, ma bonne Lysbeth, si vous consentez à me donner les soins que vous avez prodigués si longtemps au digne abbé Schunck (que Dieu bénisse sa mémoire), je serai heureux de les recevoir. »

La respectable matrone, malgré la dignité de son chagrin, ne put retenir un cri de surprise et de joie. Elle fit une profonde révérence en signe d'hommage-lige à son nouveau maître; puis elle mit la clef de la maison dans sa poche et tourna les talons assez prestement pour son âge, afin d'aller donner un coup d'œil au dîner, qui était préparé dans le jardin aux frais des notables, qui s'étaient cérémonieusement invités chez M. le curé.

Le repas fut joyeux; l'abbé Knap avait

l'esprit vif et orné, et les habitudes austères qu'il avait contractées pendant son séjour à l'ermitage n'avaient pas éteint cette douce gaieté qui est le partage des consciences pures. L'aménité de son caractère se montra, dans cette circonstance, sous un jour plus favorable qu'on ne pouvait l'apercevoir sous la robe de l'ermite, et ceux des habitants qu'avait intimidés la haute réputation de sainteté du frère Francis, se sentirent tout rassurés par la bienveillance aimable et prévenante du jeune curé.

C'est ainsi que fut inauguré l'avénement de Francis Knap à la cure de Blies-Brucken et que fut réalisé ce rêve de quinze années, commencé et terminé sous les ombrages mélancoliques de l'ermitage. Ce fut ainsi que s'accomplirent les projets d'un pauvre enfant, secondés de tant d'efforts et d'une si grande énergie de volonté, qu'ils avaient failli dépasser le but; et c'est ainsi

que tout dessein fortement arrêté doit arriver, sous la protection de la Providence, au résultat qui est le fruit moral et la récompense exemplaire d'un travail persévérant.



CHAPITRE VI.

Un loup dans la bergerie.

Un jour, dans l'une de mes excursions parisiennes *extrà muros*, je marchais à petits pas le long d'une haie d'aubépine en fleur, respirant à pleins poumons les émanations embaumées d'une prairie voisine et le parfum des acacias qui s'épanouissaient un peu plus loin, dans un beau parc dont la haie formait la clôture d'enceinte. C'était le soir,

un beau soir frais et doré du mois de juin ; la nature ne sommeillait pas encore, mais elle commençait à se recueillir dans ce calme plein de vie et de mouvement qui précède le morne silence des nuits. Mes pensées, naguère agitées et instinctivement perplexes, comme celles qu'inspirent ce combat continuel, ce travail incessant qu'on appelle la vie de Paris, s'imprégnaient peu à peu de la quiétude balsamique dont j'étais environné, et qu'il me semblait respirer avec l'air pur de la campagne.

Deux paysans marchaient devant moi ; leur allure pesante indiquait la fatigue d'une journée laborieuse.

« Nous voici trois ici, pensais-je dans mon orgueil de moraliste ; nous voici trois créatures de Dieu, jouissant, par les mêmes organes, des mêmes trésors de la création. Mais ces trésors, si doux pour ma nature d'élite, se prodiguent en pure perte aux

sens racornis de mes deux compagnons de route ; leur intelligence abrutie ne se met point en rapport avec les exquises délices de cette belle soirée. »

Presqu'au même instant les deux hommes parlèrent entre eux, comme pour répondre à mon observation, et la sagesse abrupte de leurs paroles confondit le dédain de ma pensée.

« Un beau soir, dit l'un d'eux, c'est la paye du bon Dieu pour une journée de pauvres gens.

— Oui, répondit l'autre, ce serait dommage de mourir aujourd'hui.

— Oh ! oh ! fis-je, à part moi, en embrassant par la pensée le sens profond et le haut enseignement que renfermaient ces paroles, voici une philosophie naïve qui en dit plus en quelques mots que les moralités prétentieuses d'un gros livre. »

Je mesurai mon pas sur celui des deux

prolétaires, et je devins tout oreilles ; jamais, il faut le dire, mon attention ne fut mieux récompensée.

« Tu parles de mourir, reprit le premier des deux interlocuteurs. C'est la fin de la chose, et tu n'as pas encore commencé.

— Tiens, dit l'autre, il est drôle avec sa chose ! je suis en train après elle depuis trente-cinq ans, et j'en ai quatre de plus que lui.

— Tu ne m'entends pas, mon vieux. La chose... c'est la chose de mourir. On ne commence pas ça en venant au monde, ou bien à un âge plutôt qu'à un autre. Quelquefois ça vous prend tout de suite, par accident, tel que mort subite ou maladie imprévue. Il ne faut pas parler des exceptions ; car dans l'ordre établi par le bon Dieu, chacun est là pour faire son temps : une soixantaine d'années, plus ou moins.

— Eh bien! alors, quand la mort commence-t-elle sa chose?

— Elle commence quand elle vous prend par un bout. Je vais t'expliquer cela. Comment l'homme vit-il sur la terre? il ne vit point comme un arbre, par lui-même et de lui-même. Il vit aussi par ses affections, parce que c'est un être doué de raison; il n'a point de racines qui l'attachent à la terre, mais il a des liens qui l'y retiennent tout aussi fortement; c'est son entourage, sa famille, ses amis, sa fortune, ses habitudes. Quand tu veux abattre un arbre, qu'est-ce que tu fais? Tu coupes les racines les unes après les autres. Lorsqu'elles sont coupées, tout est dit: l'arbre sèche et il meurt. Il en est de même pour nous. Nos racines, c'est tout ce que nous aimons au monde, soit les personnes, soit les choses. Du moment où l'une de ces affections vient à nous manquer, c'est un coup de hache dans notre

existence Un parent vient à mourir, pan! voilà une racine de moins; un ami vous trahit, crac! voilà une autre racine qui part! Et les habitudes donc! En voici des racines et qui tiennent encore plus ferme que les autres. Quand on a vendu la petite maison et le jardinet où mon pauvre père m'avait élevé, moi et mes frères, il m'a semblé qu'on m'ôtait quelque chose du cœur, et j'aurais volontiers donné ma part de succession pour que la maisonnette restât au moins dans la famille. L'année dernière, quand on a coupé le grand bois où la hache n'était pas entrée depuis vingt ans, et où j'allais goûter sur l'herbe tous les dimanches avec ma famille... ma famille d'autrefois, continua le paysan en passant la main sur ses yeux, eh bien! tous ces coups de cognée-là me résonnaient dans l'âme, et chaque arbre qui tombait faisait un vide dans ma vie. Mais ce fut bien autre chose quand ma pauvre femme....

— Bah! dit l'autre en lui secouant fortement la main, j'ai compris ton raisonnement. Parlons d'autre chose. »

Voilà, j'espère, une pensée qui ferait honneur à un membre de l'institut; elle est grave, juste, féconde, et je n'ai rien à y ajouter pour la faire arriver nettement aux intelligences développées. Le souvenir m'en est toujours resté et me revient dans ce moment à propos de notre histoire, avec laquelle cette pensée se lie tout naturellement.

Six années s'étaient écoulées depuis les événements que nous avons racontés en dernier lieu. Ce laps de temps, si fertile en importantes modifications dans nos grandes villes, s'était écoulé sans apporter aucun changement dans l'existence paisible et monotone de l'abbé Knap. Toutes les racines morales qui l'attachaient au monde étaient demeurées intactes : ses parents se faisaient vieux, mais ils étaient robustes et pouvaient

fournir une longue carrière; mademoiselle Lysbeth avait aussi dépassé la soixantaine, mais elle avait conservé toute son activité; et comme son maître fermait prudemment les yeux sur ses petits défauts, il en résultait de la part de celle-ci un redoublement de soin qui faisait dire aux anciens du village que jamais l'abbé Schunck, de respectable mémoire, n'avait été choyé dans son ménage comme l'était le curé actuel. Mais il faut dire aussi que l'abbé Schunck aimait qu'on se tînt dans le respect devant lui, et qu'il exprimait son mécontentement à mademoiselle Lysbeth lorsqu'il arrivait quelque irrégularité dans le service de la maison; tandis que l'abbé Knap, quoiqu'il fût le plus grand savant de la contrée et qu'on le respectât comme un saint dans le pays, avait une douceur d'enfant qui répandait un charme inexprimable sur les relations de son intimité. Mais comme les sacrifices humains re-

çoivent tôt ou tard leur salaire, sa déférence pour les lubies de la vieille femme avait fait naître en elle un dévouement qui approchait du fanatisme.

Non-seulement l'abbé Knap était heureux par les affections du sang et de l'amitié, par la tranquillité de son intérieur et le calme de son âme; mais tout ce qui l'environnait lui rappelait, sans aucune modification pénible, les méditations de son enfance. Les sites qu'il aimait n'avaient point varié leur aspect, les ombrages étaient les mêmes; les flots paisibles de l'Albe avaient la même limpidité, et Francis, devenu un homme dans la maturité de l'âge, un grave ecclésiastique, éprouvait le même charme qu'autrefois à venir contempler, sur le penchant de la montagne, le spectacle du soleil couchant.

La campagne a cet avantage sur les villes, que le cours des années n'y laisse aucune trace désagréable aux yeux. La nature est

animée d'une existence robuste qui résiste à la main du temps et qui n'en souffre aucun ravage ; les chênes séculaires ont un genre de beauté qui vaut bien la grâce des jeunes peupliers, et les ruines de la forêt se déguisent mieux sous la verdure que la caducité des constructions humaines ne saurait le faire sous la truelle qui les recrépit.

Les seuls événements qui étaient venus rompre la monotonie des jours qui s'étaient succédé depuis l'avénement du curé étaient, d'une part, l'arrivée d'un nouvel ermite (c'était un émigré saxon, un vieillard morose, dont les capacités étaient des plus médiocres et dont la taciturnité remarquable rappelait celle des anciens Chartreux) ; d'une autre part, était survenu, depuis deux ans, dans le village, le lieutenant Pierre Schunck, orné de la croix d'honneur, d'une jambe de bois, et de neuf cents livres de pension.

Le militaire émérite, qui était tombé

comme une bombe dans le village natal, où il venait achever sa carrière en véritable Cincinnatus, avait des habitudes soldatesques et tapageuses qui troublèrent jusqu'à un certain point la quiétude de la localité.

L'invalide, en sa qualité d'officier décoré et de rentier, jouissait dans le village d'une considération particulière, et le souvenir de son vénérable frère contribuait à lui concilier tous les respects. Il faut ajouter que le lieutenant, quoique âgé de soixante-trois ans, avait conservé une légèreté de caractère et une humeur joviale qui en faisaient le favori de toute la jeunesse de l'endroit. Cette influence opposait un certain contre-poids à celle du curé, et elle n'était pas sans inconvénients pour les mœurs d'une certaine partie de la population. Pierre Schunck, qui passait sa vie dans une complète oisiveté et qui n'était pas homme à faire la moindre attention aux beautés de la nature, imposait son désœu-

vrement aux travailleurs qu'il détournait de leur ouvrage. Il avait d'ailleurs contracté dans les camps des habitudes dont il lui eût été difficile de se défaire à son âge, et l'idée ne lui en était même pas venue. Il jurait avec tant de profusion, que chacune de ses paroles était ordinairement accompagnée d'une expression interjectionnelle qu'il tirait du vocabulaire des casernes. Quoique les boissons spiritueuses n'eussent qu'un médiocre attrait pour le vieux soldat, il passait une bonne partie de ses journées dans une auberge à moitié chemin de Blies-Brucken et de Sarralbe, où il avait, comme il le disait facétieusement, établi son quartier général. L'invalide était le boute-en-train de toutes les fêtes et le fauteur de toutes les disputes; il présidait à tous les repas de noces et de baptême qui avaient lieu dans les villages du canton; il donnait des leçons d'escrime aux jeunes garçons, tenait des propos légers aux

filles, et faisait en un mot dans le village l'office du ménétrier dans une danse; il avait apporté dans ces campagnes paisibles une animation qui en dénaturait le caractère.

L'abbé Knap avait accueilli le lieutenant Schunck avec une bienveillance particulière en souvenir de son bienfaiteur, dont il lui rappelait les traits vénérés. Mais il n'avait pas tardé à comprendre tout ce que la présence de cet homme dans sa paroisse pouvait avoir de dangereux pour de bons villageois qui ne connaissaient rien des vices du monde et qui n'en seraient que plus facilement séduits par les tentations d'un mauvais exemple.

Le jeune curé pouvait, il est vrai, prévenir le mal dès le principe en usant de son influence puissante pour préserver ses ouailles de cette fréquentation périlleuse. Mais il fallait pour cela mettre le militaire

à l'index et fulminer contre lui une sorte d'excommunication morale. Une pareille rigueur contre le frère de l'abbé Schunck répugnait au caractère doux et conciliant du jeune prêtre. Il eut recours à un moyen plus difficile, mais qui était plus en rapport avec ses goûts et avec l'esprit de cette religion de paix et de miséricorde dont il était l'apôtre fervent : il entreprit la conversion du soldat.

Le digne curé ne se dissimulait pas l'immense difficulté d'une entreprise dont les résultats n'en devaient pas moins rester obscurs ; mais il s'agissait d'assainir une âme qui menaçait de corrompre toutes celles qui se trouvaient en contact avec la sienne ; il fallait ramener une brebis égarée, et l'exemple du Rédempteur était là pour soutenir les efforts du jeune pasteur.

Attaquer de front les opinions du mili-

taire ou plutôt sa profonde indifférence en matière de religion et les vices qui en étaient le résultat, c'était s'exposer à un échec certain. L'abbé Knap, qui en avait la conviction profonde, était, en fait de controverse religieuse, un praticien trop expérimenté pour livrer le combat sans avoir pris tous ses avantages. Il entoura le soldat d'un imperceptible réseau de combinaisons savamment élaborées, il creusa sous ses pas mille embûches inévitables et déploya contre ce vulgaire antagoniste de la foi toutes les ressources de sa charité et mille fois plus de talent qu'il n'en aurait fallu à un intrigant des grandes villes pour faire réussir quelque ruse coupable bien ourdie.

Les notables de la paroisse, les anciens de l'Église, qui comprenaient aussi bien que le curé lui-même tout ce que l'arrivée du lieutenant à Blies-Brucken avait de malheureux pour le village, ne virent pas sans une

grande surprise et sans un mécontentement secret l'abbé Knap admettre un pareil homme dans sa société la plus intime et sanctionner, en apparence, par son exemple, le penchant qu'éprouvaient les jeunes garçons à rechercher la compagnie de l'invalide.

En effet, le jeune ecclésiastique accueillait le vieux militaire avec une bonté qui tenait de l'empressement et même du respect; il écoutait avec une imperturbable attention et avec un intérêt marqué les innombrables histoires de bataille que racontait le lieutenant. Pierre Schunck avait une assez haute idée de son importance personnelle; il aimait à parler des faits d'armes qui le relevaient à ses propres yeux, et il avait la faiblesse commune à toutes les personnes d'un esprit médiocre et d'une éducation négligée : il ne se plaisait qu'aux conversations où il était question de lui; et réglant ses actions sur le

même principe, il ne se mêlait d'une partie qu'autant qu'il en était le héros.

Ce fut par ce faible que l'attaqua l'abbé Knap; il flatta, sans affectation, avec une adresse infinie l'*égotisme* du militaire et réussit sans peine, non-seulement à s'insinuer dans ses bonnes grâces, mais à rendre sa société nécessaire, indispensable au soldat invalide. Le premier résultat de ce dévouement fut d'arracher pendant une certaine partie de la journée le lieutenant à la fréquentation du cabaret et des jeunes gens de Blies-Brucken. Car Pierre Schunck aimait à tenir son rang tout comme un autre, et il était beaucoup plus flatté de l'attention de l'abbé Knap que de la curiosité admirative des pauvres paysans qui avaient provisoirement formé son auditoire.

Comme le soldat était loin d'être un méchant homme et qu'il ne manquait point de quelque intelligence, il se sentit amené peu

à peu à une condescendance respectueuse pour le jeune curé. D'abord cette condescendance ne fut qu'une sorte de gratitude instinctive ; puis l'esprit fin et délié de l'abbé Knap réussit à intéresser le militaire émérite, et lorsque parfois il se lassait de parler de lui, il trouvait dans la conversation attrayante de l'ecclésiastique une distraction qu'il recherchait tous les jours davantage. Insensiblement le partage de la parole devint plus équitable, et dès ce moment la supériorité de l'ecclésiastique exerça son influence. Mais les progrès en étaient si lents, qu'il fallait toute la perspicacité de l'abbé Knap pour les apprécier, toute sa patience pour ne pas se rebuter des obstacles que lui présentaient la rudesse et la légèreté invétérées du lieutenant.

La vénération que le digne curé professait pour la mémoire de l'abbé Schunck était l'égide qu'opposait adroitement l'ecclé-

siastique aux propos irrévérencieux que le vétéran se sentait toujours prêt à laisser échapper contre la religion. Car Pierre Schunck, qui avait beaucoup aimé son frère, se sentait honoré de l'estime profonde qui s'attachait à son souvenir; il sentait qu'une partie de cet honneur rejaillissait naturellement sur sa famille, dont il était l'unique représentant, et il s'efforçait de s'en montrer digne en accueillant avec une gravité inusitée les louanges qui s'adressaient à la mémoire de son frère.

Au moment où l'abbé Knap allait essayer ses premières tentatives sur l'esprit irréligieux de son prosélyte, un incident inattendu vint ajouter de nouvelles complications aux difficultés de cette entreprise. Cet incident n'était rien moins que l'arrivée à Blies-Brucken du marquis de Balmasèrez, qui était accompagné d'un enfant de huit à neuf ans que les domestiques appelaient

M. le comte, et d'un personnage de condition mixte qui semblait être un intendant ou un agent d'affaires.

Cet homme était vêtu proprement, mais sans élégance, et, sous ce rapport, il était inférieur aux deux domestiques du marquis, dont le costume de voyage annonçait une recherche étudiée. Sa physionomie était expressive, mais commune. La coupe de ses traits et son teint cuivré indiquaient suffisamment une origine espagnole. Quant à son âge, il n'était pas facile d'en faire l'appréciation exacte d'après les indices extérieurs, car les membres de l'étranger avaient cette souplesse et cette apparence de vigueur qui caractérisent la jeunesse; mais ses cheveux grisonnants et l'habitude de ses traits semblaient le résultat de fatigues déjà anciennes. L'inconnu pouvait avoir de trente à quarante ans, sans qu'il fût possible de supposer que son âge s'approchât plutôt de

la première que de la seconde de ces périodes d'années.

Ce qui contribuait à donner à cet homme l'apparence d'une vieillesse prématurée, c'est qu'il était manchot presque jusqu'à l'épaule. Sa condition, ainsi qu'on a déjà pu l'entrevoir, était une énigme aussi bien que son âge; car, bien que son extérieur et le respect qu'il témoignait au marquis indiquassent un rang tout à fait subalterne, il n'en était pas moins le compagnon de route d'un noble seigneur espagnol, assis côte à côte près de lui; et lorsque M. de Balmasèrez fut descendu de voiture, il prit familièrement le bras de cet homme comme s'il eût été de la même condition apparente que la sienne.

L'abbé Knap, qui sortait de l'église au moment où la chaise de poste s'arrêtait devant le presbytère, eut tout le temps d'exa-

miner les nouveaux-venus avant d'être arrivé jusqu'à eux ; il reconnut facilement le marquis, quoique de longues années se fussent écoulées depuis son départ pour Paris, et que depuis ce temps, l'homme mûr eût fait place au vieillard à cheveux blancs. Mais la mémoire de l'ecclésiastique ne retrouvait dans les traits de son compagnon aucun souvenir du jeune homme qui avait été son camarade d'étude, Christophe de Balmasèrez ; et cependant l'enfant qui les précédait en gambadant avec la vivacité de son âge, était le portrait vivant du marquis.

Tandis que le jeune curé s'avançait avec autant d'empressement que la gravité de son caractère lui permettait d'en mettre, le lieutenant Schunck, qui, en sa qualité d'homme complétement désœuvré, se trouvait toujours en première ligne parmi les témoins des événements qui pouvaient survenir à

Blies-Brucken, s'élança sur le chemin du marquis, et, après lui avoir cordialement secoué la main, il prit le manchot à bras-le-corps et lui donna une vive accolade.

Lorsque l'abbé Knap eut reçu les premiers embrassements du vieux seigneur, quelques mots suffirent au marquis pour mettre l'ecclésiastique au courant de ce qu'il était si curieux d'apprendre.

« Mon cher curé, dit le vieillard, je vous présente mon petit Carlos, l'unique héritier de mon nom et de ma fortune; car depuis quatre mois, mon fils, mon pauvre Christophe.... »

Le marquis de Balmasèrez semblait ne pouvoir se résoudre à en dire davantage; mais le tremblement de sa main et la pénible émotion qui se peignait sur sa figure vénérable remplirent aisément cette lacune, et les yeux de l'ecclésiastique se mouillèrent de larmes.

« Moi, ajouta le lieutenant Schunck, d'une voix de stentor, et avec autant d'aisance que s'il se fût trouvé dans la compagnie de ses simples compatriotes de Blies-Brucken, je vous présente le petit Pedro.... Pedro, quoi!

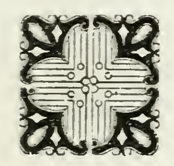
— Martorès, dit l'étranger en s'inclinant devant le curé.

— Pedro Martorès, qui a pris de la taille et des années depuis son expédition dans les montagnes de Valpareijas. Seulement il paraîtrait que son bras, que nous espérions conserver, a pris un congé définitif après notre départ.

— Tiens! dit l'enfant en battant des mains, ce n'est donc pas vrai que Pedro est venu au monde comme cela.

— Pas plus, reprit le vieux militaire en ouvrant, sous sa moustache grise, une bouche large comme un four, qu'il n'est vrai

que j'ai, moi, une jambe de bois de naissance, comme le croit toute la marmaille de Blies-Brucken. »



CHAPITRE VII.

Un enfant gâté.

Lorsque l'abbé Knap eut introduit les trois voyageurs dans sa modeste maison, son premier soin fut de s'enquérir, avec une sollicitude réelle et pleine d'affection, de la durée du séjour que son respectable ami pouvait faire chez lui, ou tout au moins dans le pays. La vieille gouvernante qui avait compté le nombre formidable des hôtes, tant maîtres

que valets, que recevait le presbytère, attendit avec anxiété la réponse du marquis, et elle se sentit soulagée d'un grand poids, lorsque celui-ci eut déclaré qu'il ne pouvait pas s'arrêter et qu'il se remettrait en route avant la nuit. A cette nouvelle, qui excita de vives réclamations de la part de son maître, mademoiselle Lysbeth donna une pensée de jubilation à sa basse-cour, dont elle avait bien à contre-cœur décimé d'avance le personnel. Mais comme il faut ici-bas que les joies les plus pures soient mélangées d'une certaine amertume qui en trouble le bonheur, celle de mademoiselle Lysbeth reçut un échec notable, lorsqu'elle entendit le marquis réclamer toute la bienveillance de l'abbé Knap pour son jeune petit-fils et pour Pedro Martorès, qui allaient tous deux se fixer dans le village.

Quant à M. Martorès, dit le curé, l'exiguité de mon habitation qui impose des

bornes sévères à mon hospitalité, ne me permet pas de lui offrir, comme je le désirerais de tout mon cœur, une chambre au presbytère. Mais pour mon jeune ami Carlos, c'est une autre affaire, j'ai à sa disposition la pièce que j'ai due moi-même à la bienfaisance de mon respectable devancier; et si le séjour de mon humble demeure n'était pas indigne d'un hôte habitué au luxe des palais, je serais heureux, très-heureux, ajouta le bon curé en appuyant sur les mots, de lui donner asile pendant tout le temps qu'il voudrait bien m'honorer de sa présence.

— Prenez garde, curé, s'écria le marquis en se frottant les mains en signe de satisfaction, comme un homme qui verrait se réaliser un projet dont le succès l'intéresserait vivement; prenez garde! je suis homme à vous prendre au mot.

— Je le répète, continua le curé avec autant de cordialité, mais non sans quelque

surprise : j'en serai très-heureux. Un doute à ce sujet, M. le marquis, serait une cruelle injure pour ma reconnaissante et tendre amitié.

— Et Dieu sait, mon ami, que je ne doute pas de vous.... Mais c'est qu'en vérité, j'ai à mettre votre dévouement à une épreuve si sévère, que je ne sais trop..... »

Mademoiselle Lysbeth, jusque-là, était restée dans l'appartement sous prétexte de disposer les rafraîchissements nécessaires, mais en réalité pour entendre une conversation dont les résultats pouvaient l'intéresser aussi directement que son maître. Mais lorsqu'elle vit que l'entretien prenait une tournure confidentielle, sa discrétion ne lui permit pas de demeurer plus longtemps. Nous avons lieu de croire que cette honnête et prudente détermination aurait eu lieu spontanément et sans l'influence surérogatoire qu'exercaient depuis quelques mi-

nutes les regards durs et presque menaçants de M. Martorès le manchot, qui n'avait pas l'air de badiner à l'endroit de l'observation rigoureuse des convenances.

« Parlez, mon cher bienfaiteur, dit l'ecclésiastique en approchant sa chaise de celle du marquis, et si vous m'offrez une occasion de vous témoigner une partie de ma gratitude, je bénirai le ciel de vous avoir inspiré cette pensée.

— C'est en effet une preuve de dévouement que je suis venu vous demander, mon digne ami, et je ne vous cache pas que votre offre amicale va au-devant de mes plus chers désirs ; mais puisqu'il faut le dire, ce n'est point là tout ce que j'attends de vous.... Martorès, aidez-moi....

— Volontiers, M. le marquis, dit le manchot, en saluant avec une imperturbable gravité... M. le curé, continua-t-il en s'adressant à l'ecclésiastique, il faut que

vous sachiez que M. le comte Carlos ici présent a le défaut d'être un peu volontaire et de ne faire que ce qui lui est agréable; or comme M. le comte n'a pas encore tout le discernement qui serait nécessaire pour l'exercice de son libre arbitre, et que madame la comtesse Arabella, sa respectable maman, n'a pas toute la fermeté qui serait désirable pour faire l'éducation de son fils, M. le marquis a pensé avec juste raison qu'il était indispensable d'éloigner M. le comte de la maison paternelle et de le confier aux soins d'un instituteur capable de développer les heureuses dispositions qu'il a reçues de la nature et de mettre un frein aux défauts qui en forment la compensation.

— Vous devinez le reste, dit le marquis en tendant la main à l'ecclésiastique.

— Oui, répondit l'abbé Knap, qui ne put comprimer un léger soupir de regret instinctif et de crainte vague. Je ferai, n'en

doutez pas, tous mes efforts pour me rendre digne de la confiance dont vous m'honorez. Et quant à Monsieur...

— Quant à Pedro, dit le marquis, c'est un philosophe qui n'aspire qu'à la solitude; je lui donne les invalides et je l'établis dans cette belle et tranquille campagne. Il reste chargé de tout le matériel de l'éducation de Carlos, et je vous ouvre chez lui un crédit illimité; car je sais que votre superflu appartient aux pauvres, et je n'entends pas que le séjour de mon fils au presbytère soit une charge pour vous et prive les malheureux de vos secours. Martorès a reçu mes instructions à ce sujet.

— Mais, reprit timidement le curé, pardonnez-moi cette observation qui vous semblera peut-être indiscrète; je me flatte que ce projet a l'approbation de Madame la comtesse.

— Et bien, dit le marquis en regardant

Martorès qui prit l'enfant par la main et s'éloigna avec lui dans le jardin, pour être franc, je vous dirai que non. C'est un enlèvement, un véritable rapt que je viens d'exécuter, mais ceci est toute une histoire. Pendant que nous sommes seuls je vais vous la raconter, et quand vous la saurez, je suis bien sûr que vous approuverez ma détermination.

HISTOIRE D'UN ENFANT GATÉ.

Le fils du marquis de Balmasèrez, dont nous avons eu occasion de parler plusieurs fois d'une manière toute secondaire dans cette histoire, et qu'on désignait, dans la famille, sous le titre de comte Christophe y Valpareijas, était un beau jeune homme, plein de talents et d'excellentes qualités ; la

douceur et l'égalité parfaite de son caractère le faisaient chérir de tous ceux qui avaient des rapports avec lui et rendaient sa société précieuse à son père, dont il était à la fois la consolation et l'orgueil. Malheureusement cette aménité, qui ne se démentait dans aucune occasion, prenait sa source dans une faiblesse de caractère qui, jusqu'alors, loin de paraître dangereuse, n'avait produit que de bons résultats; elle avait facilité l'éducation du jeune garçon, qui s'était toujours montré un modèle d'obéissance et de soumission. Mais le moment était venu où le comte Christophe devait s'habituer à penser par lui-même et à se conduire d'après ses propres impulsions. La compagnie de son père, qui ne le quittait pas et qu'il considérait comme un autre lui-même, avait longtemps retardé cette époque de majorité morale; mais les habitudes de la vie commune, la fréquentation du monde et l'importance

de sa position personnelle, comme héritier d'un grand nom et d'une belle fortune, exigeaient, de la part du jeune comte, une manière de penser et d'agir plus conforme à son âge et à son rang.

L'unique désir du marquis de Balmasèrez était de marier son fils de bonne heure, et, comme le comte avait déclaré qu'il s'en rapporterait absolument au choix de son père pour son établissement, le marquis cherchait dans les familles les plus honorables de France une jeune fille dont le caractère annonçât quelque fermeté; car il était convaincu, d'avance, que son fils se laisserait conduire par la volonté de son épouse, et il voulait avoir un gage de la prudence et de la sagacité de cette influence future.

Le choix de M. de Balmasèrez s'arrêta sur une jeune personne qui réunissait aux avantages extérieurs les plus séduisants, ceux d'une naissance illustre, d'une éducation

brillante et d'un caractère tel que le désirait le marquis.

Mademoiselle Camille de la Guyonie, fille du feu comte de ce nom, était grande, bien faite, quoiqu'un peu svelte; elle avait une figure charmante, dont la physionomie sérieuse et presque sévère annonçait l'habitude de la réflexion; son esprit était vif et laissait percer un penchant sarcastique, tempéré par le sentiment des convenances, et qui donnait un charme particulier à sa conversation. Le développement de sa raison semblait avoir devancé les années, car elle avait à peine dix-huit ans, et son jugement s'exerçait avec succès sur les questions les plus graves; elle savait néanmoins se renfermer dans la douceur et la modestie convenables à son sexe.

Mademoiselle de la Guyonie n'était point riche, et ce défaut, capital dans une jeune personne à marier, avait sans doute retardé seul l'établissement d'une personne aussi ac-

complie, car elle avait vingt-deux ans, et, comme elle avait été produite de bonne heure dans le monde, où son père tenait un rang distingué, on s'était en quelque sorte habitué à la considérer comme vouée à un éternel célibat. Mais M. de Balmasèrez ambitionnait pour son fils un bonheur tranquille plutôt qu'une grande fortune, et il jugeait la sienne plus que suffisante pour maintenir la famille de son fils dans une position convenable.

Le jeune comte, prévenu des favorables dispositions de son père pour mademoiselle de la Guyonie, ratifia ce choix avec un empressement qui charma le marquis sans l'étonner. Comme la demoiselle avait perdu sa mère en bas âge, et qu'elle était majeure, la demande en mariage fut présentée, pour la forme, à une vieille parente, qui observa dans cette circonstance les règles de l'étiquette la plus sévère, et, après les délais d'usage, les fiancés furent solennellement unis.

On ne peut asseoir un jugement définitif sur le caractère d'une femme que quand il a reçu tous les développements que la double qualité d'épouse et de mère lui permet de prendre. L'obéissance et la circonspection dans lesquelles vivent nécessairement les jeunes filles modifient tout naturellement leurs qualités et leurs défauts ; la liberté qui résulte pour elles du mariage place leur caractère sous un jour qui met bientôt en lumière une foule de dispositions morales qu'on n'avait jamais soupçonnées. Telle jeune fille qui paraissait timide, irrésolue, devient un modèle de fermeté et d'énergie quand les besoins de la famille viennent stimuler en elle ces qualités assoupies. Telle autre en qui des parents trop indulgents avaient toléré l'impatience et l'exigence naturelle aux enfants gâtés, devient ensuite, au contact du malheur qui assiége trop souvent l'existence des jeunes épouses, l'exemple de la résignation et de la douceur.

La nouvelle comtesse de Valpareijas, qui n'était pas appelée à subir de semblables épreuves, obéit cependant à son insu à celle de l'heureux changement qui s'était opéré dans sa position. Le bonheur lui donna de la confiance, et l'admiration que son beau-père et son mari professaient pour la noblesse de son caractère lui inspira un orgueil d'autant plus dangereux qu'il arriva bien vite au dédain pour l'obséquieuse bonhomie de sa nouvelle famille.

La fière jeune femme s'habitua si bien et si promptement aux égards et à la déférence de son mari, qu'elle en vint à prendre au sérieux ces mille petits abaissements d'une affection dévouée, et à considérer tout de bon le jeune comte comme l'esclave de ses volontés.

Le marquis fut le premier à s'apercevoir de ce changement inquiétant, et, sans aller jusqu'à regretter la précipitation qu'il avait

mise dans le choix qu'il avait fait pour son fils, il observa en secret la domination naissante qui se préparait dans le caractère de sa bru. Il risqua de sages conseils qui ne profitèrent ni d'un côté, ni de l'autre; car le jeune comte aimait tendrement sa femme et se plaisait à lui faire le sacrifice à chaque instant renouvelé de sa dignité personnelle, et Camille, comme tous les despotes, avait pris goût au pouvoir et reculait chaque jour les bornes de ses exigences.

La tyrannie conjugale est la mère des caprices; les caprices furent les bienvenus ; le comte mit son bonheur à lui obéir ; bonheur fragile et souvent douloureux qui ne satisfait que celui qui s'y livre et qui est parfois la source d'amères déceptions.

Le marquis se renferma dans un silence inquiet et pénible ; le jeune mari garda pour lui seul le chagrin des petites déconvenues dont l'humilité de son vasselage était payé,

et la comtesse trônait sans nul remords, usant de plus en plus largement de sa puissance, convaincue, du reste, de la félicité de son mari, qui ne l'abordait jamais que le sourire à la bouche, et le citant partout comme un échantillon parfait du bonheur que peut donner une union bien assortie.

Au bout d'une année, ce bonheur, envié par tout le monde, était devenu tellement équivoque pour le marquis de Balmasèrez qu'il avait pris le parti d'habiter la campagne, afin de n'avoir plus sous les yeux le spectacle des concessions sans nombre que son malheureux fils faisait à la paix de son ménage avec une abnégation et une douceur persévérantes qui prenaient leur source dans une affection inébranlable que le moindre témoignage de gratitude indemnisait de mille sacrifices.

Cependant la comtesse Camille était une femme d'un sens droit pour tout ce qui con-

cernait les choses extérieures de la vie, c'est-à-dire les relations du monde; son esprit avait réellement de la supériorité, mais elle en appliquait les facultés à toute autre chose qu'à l'examen de sa conscience et à l'observation de devoirs aussi simples, aussi vulgaires que ceux d'une femme relativement à son mari. Elle aimait sincèrement Christophe, parce qu'il était bon, prévenant, dévoué, soumis à toutes ses fantaisies, résigné à toutes ses boutades; mais elle se gardait bien d'apprécier le modeste et silencieux dévouement qui faisait de l'excellent jeune homme un époux si accompli.

La paternité, qui vient ordinairement resserrer les unions les moins heureuses, combla les plus chers désirs de Christophe et de son père. Le comte, dont l'âme aimante et sensible éprouvait le besoin d'épancher la tendresse qui la débordait, savourait avec transport les innocentes caresses d'un fils en

qui revivaient tous ses traits. Il trouvait dans cette nouvelle affection un ample dédommagement aux peines qu'il cachait à tous les regards, et il suivait avec une heureuse sollicitude toutes les adorables phases que traverse l'enfance. Les premiers vagissements du nouveau-né avaient rempli le cœur du comte d'une émotion délicieuse; mais lorsqu'au bout de quelques mois il vint à bégayer les syllabes qui semblent les premiers efforts de l'intelligence, le bon père courut s'enfermer dans son appartement pour verser des larmes de joie sur les joues rosées de son fils.

Les premiers pas, les premières dents, les premières chansons de l'enfant furent autant de triomphes et de joies indicibles pour l'amour paternel. La comtesse y participa d'une manière plus grave et plus digne de son haut caractère. Il est vrai que la délicatesse de sa santé ne lui avait point permis de remplir dans toute leur plénitude les de-

voirs de la maternité. L'enfant avait une nourrice, une excellente femme qui l'adorait et qui était, pour le moment, investie de tous les droits de la comtesse. Soit que celle-ci fût jalouse de ces prérogatives d'une maternité simulée, soit qu'elle dédaignât de descendre à ces premiers soins qu'exigent l'enfance, son amour pour son fils ne parut se développer que quand la nourrice, en terminant sa mission, l'eut remis entre les mains de sa mère.

Alors l'affection de Camille pour son enfant n'eut plus de bornes : elle l'entoura de soins et de gâteries dont le résultat fut d'en faire un petit despote qui apprit à commander avant de parler, et dont les moindres désirs devaient être des lois pour toute la maison.

Tant que l'enfant resta en deçà de l'âge où pouvait commencer son éducation, le comte ne murmura point contre la condescendance excessive de Camille pour les lubies

de l'enfant, quoiqu'elles augmentassent parfois d'une manière gênante les exigences auxquelles Christophe avait à suffire. Mais quand le petit Carlos eut atteint sa cinquième année, et que son intelligence précoce l'eut rendu plus apte à recevoir les premiers enseignements d'une sage direction, Christophe essaya de faire comprendre à sa mère qu'il était temps de mettre un terme à l'indulgence indiscrète qui pouvait déjà compromettre l'avenir de son enfant.

Comme c'était alors la première fois que le comte faisait, quoiqu'avec des égards infinis, l'essai de sa prépondérance conjugale relativement à un objet de quelque importance, cette circonstance fut aussi la première qui lui montra toute l'infériorité de la position qu'il s'était faite et la suprématie réelle qu'il avait attribuée aux volontés de sa femme. Non-seulement Camille ne tint aucun compte des observations pleines de déférence qu'a-

vait risquées son mari, mais elle lui déclara que l'éducation de son enfant la concernait seule, et qu'elle entendait y pourvoir par les moyens que lui suggèrerait son affection maternelle, ainsi que les hautes facultés qu'on voulait bien reconnaître en elle. Comme Christophe avait poussé la discussion jusqu'aux dernières limites de sa modération naturelle, l'opposition de sa femme dépassa de bien loin les bornes des convenances, et le comte acquit la triste conviction d'un fait qui ne s'était jamais présenté que confusément à sa pensée : c'est que son épouse le considérait comme un homme médiocre, qu'elle ne lui savait aucun gré des sacrifices qu'il avait faits à son bonheur et enfin qu'elle ne serait pas éloignée de maintenir par la violence la suprématie qu'elle ne devait qu'aux bontés de son mari.

Une fois la glace rompue, Camille donna l'essor à l'impétuosité de son caractère que-

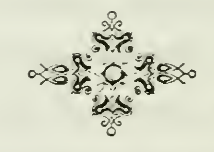
relleur et altier. Christophe, dont la patiente douceur était inépuisable, étudiait en vain tous les désirs de sa femme pour les prévenir afin de désarmer ses injustes rigueurs ; Camille se posait en femme incomprise, elle se renfermait dans son inaccessible supériorité, et elle se faisait le cruel plaisir d'éluder tous les témoignages d'affectueux dévouement que lui prodiguait son mari, dont les bonnes intentions étaient constamment interprétées d'une manière désespérante.

Dans cette situation pénible, deux choses désolaient particulièrement le jeune comte : c'était, d'une part, l'éloignement de plus en plus prononcé, quoique toujours tacite, que M. de Balmasèrez éprouvait pour sa belle-fille (car loin de se plaindre de sa femme, Christophe ne songeait qu'à pallier ses torts aux yeux de son père) ; et, d'un autre côté, c'était l'éducation du petit Carlos qui prenait une direction dangereuse. Non-seulement

l'enfant accomplissait sans aucune contestation ses volontés les plus capricieuses et les plus fantasques, mais il fallait que toute la maison fût à ses ordres, à commencer par son père, qui n'usait qu'avec une double circonspection de l'autorité limitée qu'on lui avait laissée. Dès qu'il montrait quelque sévérité ou qu'il risquait une représentation, Camille se récriait contre une rigueur dont l'excès pouvait compromettre la santé d'une aussi délicate créature. Il faut remarquer ici que le faible enfant possédait une de ces organisations robustes qu'on ne voit guère qu'aux jeunes garçons de la campagne, et l'exubérance de cette santé ne contribuait pas peu à entretenir la turbulence indomptable et l'insoumission de Carlos.

Le comte, au contraire, était d'un tempérament débile et valétudinaire; il ne paraissait souffrir d'aucune indisposition organique et il n'était jamais alité, mais on eut dit que

cette nature aimante et affaiblie avait besoin pour exister, de la chaleur d'une douce affection, comme ces plantes dont la tige flexible et délicate ne reçoit son développement que de la tiède haleine des brises d'été, et qui périssent aussitôt que paraissent les brouillards de l'automne.



CHAPITRE VIII.

L'aérolithe.

A l'époque où nous avons laissé notre histoire, il y avait à Paris, au coin de la rue du Temple et du boulevard, un commissionnaire qu'on appelait Charlot, et dont le vrai nom était Carlo Ludajo. C'était un jeune homme d'une vingtaine d'années, natif de la vallée de Mancilla, en Savoie. Charlot avait de pauvres et bons parents au pays,

qui l'aimaient tendrement, mais qui n'avaient pu le nourrir. La misère l'avait fait émigrer, comme les oiseaux voyageurs qui, à peine sortis du nid paternel, quittent le pays où ils ne trouvent plus de subsistance, pour gagner des contrées plus hospitalières. Mais les oiseaux partent en famille, avec la prescience instinctive qu'ils retrouveront le nid qu'ils abandonnent momentanément, tandis que Charlot, après avoir embrassé en pleurant sa mère désolée et son père malade, était parti tout seul avec un morceau de pain noir pour toutes provisions de route, sans argent, sans autres vêtements que les haillons qui le couvraient, mais plein de confiance dans les secours du Seigneur, qui n'abandonne pas les orphelins et qui inspire aux bonnes âmes la pensée de secourir les enfants qui souffrent pour gagner du pain à leurs parents.

Charlot avait une de ces bonnes et intéressantes figures qui respirent la candeur et

l'honnêteté; chaque jour il trouvait largement à vivre sur la longue route qui conduisait à Paris, et le soir personne ne lui refusait un gîte sur la paille des étables. Souvent même le petit montagnard, qui annonçait une force et une activité au-dessus de son âge, recevait des propositions de travail qui auraient séduit tout autre que lui. Charlot refusait, non qu'il craignît la fatigue; mais il ne s'agissait pas pour le laborieux enfant de gagner seulement de quoi vivre; il avait une mission à remplir, celle d'aider sa famille, de suppléer au travail de son père, qu'une maladie chronique tenait alité; et ce n'était qu'à Paris qu'il pouvait trouver ces ressources extraordinaires qu'on s'indique traditionnellement dans les pauvres chaumières de la Savoie.

Alors la hideuse industrie qui spécule sur le dénuement comme sur le luxe n'avait point encore eu l'idée de coloniser cette nuée de

malheureux enfants qui s'abattent chaque année sur Paris, de temps immémorial, comme les sauterelles affamées de l'ancienne Égypte. Il y avait seulement des maîtres ou chefs de bande que s'indiquaient mutuellement les petits Savoyards, à leur arrivée dans la capitale, et chez lesquels ils trouvaient, moyennant la plus légère rétribution, une pâture grossière et un abri tout aussi misérable. Chaque enfant avait ainsi son pécule, qui grossissait tous les jours; il le déposait ordinairement entre les mains du patron, qui le conservait fidèlement et qui se chargeait de le faire passer annuellement aux familles dans lesquelles cet argent répandait un peu d'aisance. Et comme le Savoyard vit à Paris en dehors de la civilisation qui corrompt jusqu'aux masses laborieuses, jamais il ne serait venu à l'idée du petit montagnard, que le gain par fois considérable d'une journée pourrait lui procurer une

nourriture plus délicate, un coucher moins dur. L'habitude des privations se perpétue chez eux et se maintient parfaitement intégrale devant des économies dont l'importance pourrait fournir une semaine de plaisir aux élégants convives du café de Paris.

Charlot, qui était leste et actif, exécutait avec tant de verve les danses de son pays, qu'il était devenu le favori des promeneurs du boulevard de Gand et des Champs-Élysées. Aussi les bénéfices de ses journées surpassaient-ils ceux de ses compagnons; puis il se procura un singe dont l'éducation dépassa toutes les merveilles du fameux Jean-Bonhomme et de ses successeurs, et dont les prouesses, connues de tout Paris, rétablirent dans la pauvre chaumière de Mancilla le calme et la joie qui ne s'en éloignèrent plus à partir de cette époque. Plus tard, quand Charlot fut devenu un homme, il acheta des crochets et s'établit

commissionnaire. Le mode de déménagement par les voitures n'étant pas répandu alors comme à présent, ce métier avait une importance qu'il a perdue depuis longtemps. Charlot, avantageusement connu dans son quartier, avait inspiré de la confiance; sa civière ou ses crochets chômaient rarement; aux époques des termes il prenait quelques aides, et il entreprenait des déménagements à forfait, en garantissant sur sa responsabilité le bon état des meubles dont il se chargeait.

Malgré les envois fréquents que Charlot faisait à ses parents, il avait trouvé les moyens d'économiser une somme qui dépassait mille francs. C'était le fruit de huit années entières de privations réellement héroïques; car le bon jeune homme, pour obtenir ce résultat, se contentait, nonobstant ses fatigues, de la nourriture la plus frugale; jamais, lorsque la sueur ruisselait sur ses

membres fatigués, Charlot n'eût eu l'idée de prendre un verre de vin, à moins qu'il ne lui fût accordé, en nature, comme un témoignage surérogatoire de la satisfaction de ses pratiques.

Le jeune Savoyard, en se livrant à cette parcimonie scrupuleuse, n'était point mu par une sordide pensée d'avarice. Il avait une sœur plus jeune que lui de trois années, et dont on disait des merveilles au pays. Charlot songeait à son établissement, c'était pour elle qu'il avait amassé sou sur sou depuis son arrivée à Paris; il avait fixé sa dot à douze cents livres, qui étaient une fortune à Mancilla, et qui pouvaient lui permettre d'épouser le meilleur parti de toute la contrée. Il ne manquait plus que quelques louis pour que cette somme fût complète; Charlot, qui venait d'entreprendre à ses risques et périls, un déménagement considérable, celui d'une manufacture de glaces,

pensait avec délices qu'à la morte saison prochaine, il pourrait enfin réaliser le rêve de sa vie, qui était de pouvoir retourner, ne fût-ce que pendant un mois, dans ses chères montagnes, embrasser ses parents bien-aimés, et remettre lui-même à sa sœur la petite fortune qu'il avait si péniblement acquise pour elle, lorsqu'un malheur imprévu vint soudainement renverser tout l'édifice de ce bonheur respectable à tant de titres.

Charlot traversait la rue de Vendôme, portant sur sa civière une grande glace d'une seule pièce, dont le poli était, suivant l'usage, exposé aux regards pour qu'il fût mieux préservé de tout accident; une sorte de balustrade posée à plat, le garantissait, d'ailleurs, des chocs qui pouvaient survenir.

Il faudrait, disait le jeune commissionnaire, qu'il tombât des pierres du ciel, pour que la glace courût quelque danger.

C'est ce qui arriva. Un fragment de grès

noirâtre, du poids d'une livre ou deux, descendit d'aplomp sur l'énorme glace, qu'il brisa en mille éclats. Le projectile, lancé par une puissance inconnue, tomba perpendiculairement comme s'il descendait des nuages. La civière était alors devant deux hôtels, dont l'un était celui du comte de Valpereijas. Les commissionnaires, anéantis de surprise et de chagrin, firent une enquête minutieuse, de laquelle il résulta que cette pierre n'avait pu tomber ni d'un toit, ni d'une fenêtre; et le commissaire devant qui elle fut portée, déclara que ce fragment lui paraissait être un véritable aérolithe (1).

Charlot se fit expliquer la signification de ce mot, et ce qu'il comprit de l'explication assez incomplète que lui donna le

(1) Sorte de concrétion pierreuse, plus pesante que le silex et sur l'origine de laquelle la science n'a pas de donnée certaine. Elle semble formée dans les régions supérieures de l'air, d'où elle tire son nom.

fonctionnaire, qui n'était pas un savant du premier ordre, fut qu'une pierre était tombée du ciel, par un prodige inouï, tout exprès pour briser la glace qu'il portait.

L'enfant de la Savoie, en conservant les mœurs et les habitudes de son pays, n'avait eu garde de permettre que la fréquentation de ses confrères du crochet altérât en rien les principes religieux qu'il gardait précieusement au fond de son cœur. L'explication du commissaire de police fut un coup de foudre qui acheva de l'abattre. Être ruiné par l'effet de la malveillance ou d'un hasard malheureux lui semblait déjà une épreuve bien pénible à supporter ; mais se voir frappé en quelque sorte par la main de Dieu même, au moment où il touchait à un bonheur si longtemps désiré, c'était plus que le cœur du pauvre Charlot n'en pouvait supporter sans se briser.

Il laissa sur le bureau du commissaire,

la pierre fatale qui l'avait écrasé, lui et ses espérances, et il se rendit à la manufacture avec les éclats de sa glace. L'arrangement qui le liait avec cette administration était précis : il avait déposé à la caisse, avant d'entreprendre cet important déménagement, comme caution et garantie de ses soins, une inscription de rentes sur l'État, qui représentait une somme de mille francs; le prix de la glace était coté à quinze cents francs; mais les administrateurs, en considération de la cause du désastre qui frappait le commissionnaire, voulurent bien l'abaisser au prix de fabrication, et comme Charlot déclara qu'il n'avait à sa disposition qu'une somme de cent cinquante francs, insuffisante pour atteindre, avec l'inscription de rentes, la quotité de ce prix réduit, l'administration se montra généreuse au point de passer ce déficit au compte des pertes et bénéfices.

Charlot se retira donc chez lui entièrement

libéré, mais complétement dépouillé des économies auxquelles était attaché le bonheur de sa sœur chérie et qui dataient de huit années. Le candide et pieux Savoyard, que cette infortune atteignait dans ce qu'il avait de plus cher au monde, interrogea sa conscience, et, quoiqu'elle eût toute la pureté que comporte la fragilité humaine, il reconnut la justice de la punition céleste et se courba sans murmurer sous la main qui le châtiait. Mais quel que fût l'énergie morale et l'abnégation religieuse du jeune commissionnaire, le coup qui le frappait avait pénétré jusqu'aux sources de son existence, et sa santé en était profondément ébranlée. Charlot, atteint d'une fièvre bilieuse, résultat du saisissement qu'il avait éprouvé, fut contraint de suspendre ses travaux et d'entrer à l'hospice. Huit jours après, l'un des commissionnaires du coin, qui était allé le voir, racontait à ses camarades, en secouant la

tête d'une manière tristement significative, que si le pauvre Charlot ne parvenait pas à surmonter le chagrin qui le minait, c'était un homme perdu.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis cette lamentable catastrophe; le comte de Valpareijas, qui avait été passer un mois à la campagne pour essayer d'y raffermir sa santé toujours chancelante, revint chez lui. Christophe, qui avait quelque notion des sciences exactes, et qui avait un cabinet d'histoire naturelle, dont les collections étaient de quelque importance, s'occupa bien vite à classer quelques objets qu'il s'était procurés dans son voyage, et il s'aperçut avec autant de surprise que de chagrin qu'un assez grand nombre de fragments manquaient à sa galerie minéralogique. Comme parmi ces objets il y en avait quelques-uns dont la valeur vénale était considérable, le comte fit appeler le domestique chargé de maintenir

la propreté dans le cabinet, et lui déclara dans un accès de mauvaise humeur assez légitime, qu'il le rendait responsable des pertes qu'il avait faites.

Le domestique n'était pas assez ancien dans la maison pour que sa probité pût être, dans une semblable circonstance, à l'abri de tout soupçon. Il était permis et même naturel de supposer que les objets manquant à la collection avaient été soustraits pour être vendus; car l'un d'eux, qui était un aérolithe d'une grosseur remarquable, avait été acquis par le comte au prix de deux mille francs.

Le valet, désolé des soupçons qui planaient sur lui, exigea que tous les domestiques fussent interrogés, et que des perquisitions fussent faites; mais ni l'un ni l'autre de ces moyens n'amena de résultats, et M. de Valpareijas, dont la modération habituelle répugnait à un acte de rigueur, se borna à

congédier le domestique comme coupable de négligence dans son service. Mais l'indulgence du comte ne pouvait mettre cet homme à l'abri des mauvais propos qui s'étaient répandus sur son compte et qui allaient entacher son avenir. Celui-ci, fort de son innocence, demanda une enquête judiciaire, et il prit le parti de faire lui-même sa déposition chez le commissaire de police, qui se transporta aussitôt, chez M. de Valpareijas avec l'aérolithe qu'il avait conservé et qu'il avait déjà cherché à vendre au profit du malheureux commissionnaire, dont il ignorait, du reste, la triste position.

Le comte et son domestique reconnurent aisément l'aérolithe, mais il restait alors à expliquer le malheur qui était arrivé au commissionnaire et la disparition des autres fragments de minéralogie.

Le commissaire, avec la sagacité naturelle aux personnes de sa profession, demanda

s'il n'y avait pas un enfant dans la maison, et, sur la réponse affirmative qu'il obtint, il voulut avoir un entretien particulier avec le petit Carlos.

L'enfant avait alors neuf à dix ans; il comprenait parfaitement la gravité qui s'attache au caractère d'un officier de police; il ne connaissait qu'imparfaitement l'autorité de la justice, mais ce qu'il en savait exagérait à ses yeux l'importance du magistrat qui l'interrogeait, et, malgré son assurance habituelle, il arriva tout tremblant devant le commissaire.

La conversation du fonctionnaire et de l'enfant fut beaucoup plus longue que chacun ne s'y attendait; mais aussi les résultats furent tout autres qu'on ne l'espérait. Le commissaire déclara que le domestique était déchargé des soupçons qui avaient injustement pesé sur lui, et qu'il n'y avait plus ni vol ni délit, dans le fait de la disparition

des fragments dont il s'agissait; mais il demanda un entretien particulier à M. de Valpareijas, tandis que l'enfant s'éloignait d'un air boudeur et confus.

Le magistrat fit d'abord connaître au comte l'accident dont le commissionnaire Charlot avait été la victime, et qu'on avait attribué jusque-là au hasard. Puis il s'excusa d'être contraint d'accomplir un pénible devoir en lui déclarant que ce malheur était le fait du petit Carlos, qui, poussant à un coupable excès l'étourderie naturelle à son âge, s'était fait un jeu cruel de lancer la pierre qu'il avait à la main sur la glace qui passait alors sous les croisées de l'hôtel, afin de jouir de la surprise des commissionnaires. Le magistrat termina sa confidence en engageant le comte à réparer au plus vite les résultats de ce malheur et à restituer à Charlot la somme qu'il avait été tenu de payer à la manufacture. Puis, il l'exhorta sérieusement à

réprimer d'une manière énergique et sévère les dispositions dangereuses qu'annonçait le caractère de son fils.

Ce récit remplit le cœur de M. de Valpareijas d'une douleur profonde ; il se sentit défaillir à l'idée de voir ce fils, en qui reposaient autrefois toutes ses espérances, s'engager ainsi dans la voie du mal et donner une preuve si incontestable d'une perversité précoce. Toutefois il comprit que son premier devoir l'appelait près de la malheureuse victime de cette horrible faute, et, remettant ce qui concernait sa répression au résultat d'une mûre délibération de famille, il se munit d'une somme considérable et se rendit dans l'humble demeure de Charlot, dont l'adresse lui avait été donnée par le commissaire. Les habitants de cette maison lui apprirent que le pauvre jeune homme était depuis plusieurs semaines à l'hôpital, où sa position inspirait des craintes sérieu-

ses. Le comte, bourrelé d'inquiétudes, y courut en hâte ; chaque moment d'attente ajoutait une nouvelle angoisse à l'horreur de ses appréhensions. Malheureusement ce n'était ni le jour ni l'heure où les visites étaient permises : il fallait demander une autorisation spéciale au directeur, qui n'était point alors dans l'établissement, et qui ne se trouvait nulle part. Enfin l'un des chefs de service, touché de la douleur de M. de Valpareijas, prit sur lui de l'introduire dans la salle où se trouvait le lit du malade.

Quel spectacle pour un cœur tel que celui de l'excellent homme ! Charlot, le regard fixe, les traits livides et contractés par l'approche de la mort, était étendu sans mouvement sur son lit de douleur ; la veille il avait reçu les saints sacrements ; et ses dernières pensées, avant de quitter leur périssable enveloppe, erraient tristement dans la chaumière paternelle, où sa présence ne de-

vait plus répandre, comme il l'avait si longtemps espéré, l'aisance et l'allégresse.

Malgré l'état de faiblesse qui absorbait l'intelligence du moribond, il parut faire quelque attention aux gémissements du comte; mais il ne comprit rien aux expressions incohérentes que lui dictait son trouble. La sœur de charité qui soignait le pauvre malade et qui lisait près de son lit les prières des agonisants, connaissait mieux les moyens d'entrer en communication avec ses facultés presque éteintes. Elle s'informa du motif qui amenait M. de Valpareijas, et elle se chargea d'en instruire Charlot. Le malade ne pouvait plus parler ; mais un léger mouvement de la main que la sœur pressait dans la sienne lui annonça qu'elle était comprise, et un éclair de bonheur sembla illuminer un instant le regard éteint du malheureux.

« N'est-il donc plus d'espoir, dit le comte en suffoquant de sanglots?



— Tout espoir vient d'en haut, dit la bonne sœur avec une voix si douce que M. de Valpareijas crut qu'elle lui arrivait des cieux. C'est le Seigneur qui donne et qui reprend la vie.... Qui sait quels effets l'influence du bonheur peut exercer sur une organisation qui s'éteignait dans le désespoir !

— Oh ! que Dieu vous entende ! ma sœur, s'écria le comte dans l'élan de son émotion, et ma vie ne sera pas assez longue pour lui en témoigner ma reconnaissance. »



CHAPITRE IX.

Suite de l'histoire d'un enfant gâté.

M. de Valpareijas se retira plein de trouble, après avoir obtenu toutefois l'assurance que l'un de ses domestiques pourrait venir prendre d'heure en heure des nouvelles du pauvre malade.

Quand le comte fut de retour dans son hôtel, il fut contraint de se mettre au lit. Les émotions qu'il avait éprouvées, la

crainte terrible qui l'agitait encore, avaient épuisé ses forces et déterminé un violent accès de la fièvre dont il souffrait depuis longtemps.

Heureusement le marquis était alors à l'hôtel, Christophe le fit appeler, et pour la première fois, il épancha ses douleurs dans le cœur paternel. M. de Balmasèrez frémit au récit de cette catastrophe, et son âme se remplit de funestes appréhensions en rapprochant l'affaiblissement toujours croissant de son fils de l'état d'exaltation continuelle de la comtesse.

« Hélas! murmura le bon père en faisant un triste retour sur lui-même, c'est moi qui ai cherché cette influence de fer pour l'imposer aux destinées de cette douce créature; c'est à moi d'en détourner les effets et je le ferai; car la comtesse est altière et impérieuse, elle gâte son enfant par excès de tendresse, mais elle aime son mari. Lors-

qu'elle apprendra que l'inflexibilité de son caractère compromet cette chère existence, elle changera de manières et de conduite. »

Le marquis, pâle d'émotion et de douleur, se rendit chez sa belle-fille, qui le reçut avec la politesse affectueuse qu'elle se faisait un devoir de lui témoigner en toute occasion. Mais son maintien froid et compassé annonçait suffisamment qu'elle s'attendait à une discussion sérieuse et qu'elle était disposée à la soutenir.

« Camille, dit le vieillard sans toucher de ses lèvres le front que la comtesse lui présentait, selon l'usage, il se passe ici et ailleurs des choses bien tristes ; il m'est pénible d'avoir à vous dire qu'il faut en attribuer la cause à votre aveugle tendresse pour un enfant dont l'avenir s'annonce sous de bien fâcheux auspices.

— Je sais déjà de quoi il s'agit, répondit la comtesse en souriant avec amertume. On fait

grand bruit d'une étourderie de Carlos, que je suis loin d'approuver et pour laquelle je l'ai déjà grondé, quoiqu'avec moins de sévérité peut-être qu'on ne l'aurait désiré, car il est juste de convenir qu'on a peu d'indulgence pour les fautes de ce pauvre enfant.

— Ma chère Camille, reprit le marquis en faisant d'inutiles efforts pour conserver son sang-froid, savez-vous que cette faute....

— Oui, continua l'imprudente mère, je sais qu'il est question d'un domestique soupçonné injustement et auquel le généreux aveu de Carlos a fait rendre les bonnes grâces de mon mari, je sais aussi qu'il y a une glace cassée dont le prix est assez élevé, et qu'il en résulte une dépense pour la maison. Mais, grâce au ciel, ma fortune particulière, quoique peu considérable, est en état de faire face à un semblable malheur, et

je suis très-disposée à faire ce sacrifice. Trop heureuse si je puis, à ce prix, acheter un peu de tranquillité pour moi et pour mon fils.

— Madame, s'écria le marquis dont l'indignation ne put se contenir davantage, je ne relèverai pas tout ce que votre proposition a d'inconvenant par elle-même et d'offensant pour moi. Je me bornerai à vous instruire des faits que vous ignorez encore et de leur déplorable suite. La faute, puisque vous appelez ainsi la mauvaise action de ce coupable enfant, n'a pas eu pour seul résultat d'exposer un honnête homme à des soupçons flétrissants et de faire peser sur un malheureux ouvrier une responsabilité chimérique. Le commissionnaire était un bon et vertueux jeune homme qui avait depuis huit années prélevé d faibles sommes sur son strict nécessaire, qui s'était condamné aux privations les plus dures afin d'amasser de

quoi rendre un peu d'aisance à sa famille indigente. Ce précieux et respectable pécule a été loyalement sacrifié pour réparer une faute dont l'indigne auteur se cachait. Mais cette perte, dont l'importance n'est rien à vos yeux, a entraîné la ruine des plus nobles, des plus saintes espérances! Le malheureux qui en avait fait le but de son existence n'a pu y survivre; au moment où je parle il s'éteint dans un hôpital, loin de la famille qu'il chérissait et que sa mort va plonger dans le désespoir.... Attendez, Madame, continua le vieillard que la comtesse avait interrompu par des cris d'effroi.... attendez, je n'ai pas tout dit. Vous connaissez le cœur de mon fils: ce cœur si bon, si sensible, si dévoué et, le dirai-je, si mal apprécié! Comment pensez-vous qu'une âme aussi compatissante pour les malheurs d'autrui ait pu supporter un tel coup?... »

Camille, qui s'était affaissée dans un fau-

teuil en donnant un libre cours à ses larmes, bondit aussitôt comme si elle eût été frappée par derrière.

« Mon mari ! s'écria-t-elle, je veux voir mon mari !... »

La comtesse écarta violemment le vieillard, qui essayait de la retenir, et on entendit dans le vestibule le bruit de sa course rapide. Le marquis la suivit avec toute la vitesse que lui avaient laissée les années, mais il ne put arriver que quelques minutes après elle dans l'appartement du comte, où il trouva Camille à demi évanouie près du lit de Christophe, qui s'efforçait, malgré sa faiblesse, de porter secours à sa femme.

L'explication qui eut lieu entre les deux époux fut mêlée de larmes et d'angoisses. Camille, écrasée de douleur au récit de l'affreuse catastrophe dont la cause première était sa coupable faiblesse pour les égarements de son fils, accablée d'inquiétudes à

l'aspect de son mari malade, avait mesuré d'un seul regard toute l'étendue de ses fautes passées, et elle apportait dans son repentir le même entraînement nerveux qui l'avait poussée dans la fatale direction qu'elle déplorait trop tardivement peut-être.

Le domestique chargé d'apporter d'heure en heure des nouvelles du moribond, n'annonçait aucun changement. L'agonie se prolongeait, mais elle paraissait exempte de douleurs. La visite du comte avait répandu un baume consolateur dans cette âme expirante, et elle achevait de s'éteindre doucement, sans cause apparente de destruction. Le valet passa la nuit à l'hospice ; elle fut longue et cruelle pour la famille, qui attendait dans une indicible anxiété le terrible bulletin qui devait lui arriver avec l'aurore.

La bonne sœur avait eu raison : les effets du bonheur sont salutaires et produisent de

merveilleuses cures. Dans le milieu de la nuit une crise favorable s'était déclarée; le médecin qui, d'après les désirs de M. de Valpareijas, s'était établi près du malade, l'avait secondée avec habileté, et depuis quelques heures il en était résulté un mieux sensible.

Une messe d'actions de grâce, à laquelle assista toute la famille inquiète, sans en excepter Christophe, qui s'y fit pour ainsi dire porter, fut célébrée le matin même à la chapelle de l'hospice, et les plus ferventes prières furent adressées au ciel pour la guérison du malade. Elles furent exaucées, l'heureux Charlot revint à la vie pour se voir comblé des bienfaits de M. de Balmasèrez et de ses enfants.

Christophe, qui appréciait mieux que personne les vertus de ce bon fils, de ce frère tendre et dévoué, voulait l'attacher à sa

personne, comme serviteur de confiance. Mais l'ambition de Charlot était aussi modeste que son dévouement : les libéralités de la noble famille l'avaient rendu riche, dans ce sens qu'elles avaient dépassé de beaucoup tous ses rêves de fortune. Il brûlait du désir de revoir ses parents et ses montagnes, et il partit bientôt avec le regret de voir dépenser tant d'argent pour la place que Christophe lui avait fait retenir à la diligence, mais avec la consolation de faire plus rapidement le chemin qui le séparait de sa chère famille.

Nous ne nous appesantirons pas sur ce qui nous reste à dire du triste résultat de ces longues peines. La santé de Christophe était gravement compromise ; depuis le funeste accident, son fâcheux état ne fit qu'empirer. Vainement Camille, qui persévérait noblement dans son nouveau plan de conduite, entourait-elle son cher malade de

tous les soins de la tendresse la plus dévouée; Christophe s'affaiblissait de jour en jour. On lui cachait avec soin les nouvelles fautes de l'incorrigible enfant, qu'aucune punition ne pouvait reduire, parce qu'il comptait sur l'amour maternel qui palliait instinctivement tous ses torts. Mais le malheureux père avec cette finesse d'observation naturelle aux malades, devinait tout ce qu'on s'efforcait de dissimuler, et les inquiétudes que lui inspirait l'avenir de Carlos empoisonnaient ses derniers instants, en même temps qu'elles contribuaient à précipiter la douloureuse péripétie que chacun prévoyait aussi bien que lui-même.

Au bout de six mois de souffrances, Christophe mourut en laissant à sa famille désolée le souvenir de ses vertus, au monde l'exemple de sa sainte résignation pour les volontés de la Providence, et à son fils le regret indélébile, quoique mal compris pour

le moment, d'avoir abrégé par son inconduite prématurée les jours d'un tel père !

« Vous voyez, dit le marquis en achevant ce récit souvent interrompu par les exclamations de surprise et de chagrin de l'abbé Knap, vous voyez que la comtesse Camille ne peut continuer plus longtemps une éducation si mal commencée et qui a porté des résultats si fatals à la tranquillité de toute une famille. Il fallait avant tout dépayser cet enfant volontaire et fantasque ; lui ôter l'idée de son importance et le soumettre à un régime régulier, à une surveillance incessante, à une domination qui lui semblât respectable et qui fût inflexible pour ses défauts. C'est sur vous que j'ai compté, mon ami, pour cette importante mission, vous seul pouvez assainir cette jeune âme que la lèpre du vice infectait déjà ; la douce

tranquillité de ces belles campagnes fera naître le calme dans cet esprit ardent et impétueux; vos sages préceptes et l'exemple de vos vertus feront le reste.... Maintenant, mon ami, ajouta le vieillard sans attendre la réponse de l'ecclésiastique, allons nous mettre à table, car votre gouvernante nous a déjà montré deux fois sa figure inquiète, et je serais fâché de laisser refroidir les bonnes choses qu'elle nous a préparées. »

Le sentiment d'appréhension et de regret qui avait agité l'abbé Knap à la première ouverture des propositions ou plutôt des sollicitations du marquis de Balmasèrez avait fait place à un chagrin réel et à des inquiétudes profondes, depuis la connaissance qu'il avait acquise du caractère indompté de son futur disciple. Mais plus sa répugnance était vive, plus sa générosité s'opposait à ce qu'il laissât voir à son bien-

faiteur la crainte qui le dominait. L'excellent homme fit son sacrifice en secret, sans songer à faire valoir sa douloureuse résignation aux vœux de celui qui pouvait réclamer le plus complet dévouement comme un droit acquis. Il appela toute l'énergie de son courage, toute l'abnégation de son âme chrétienne pour dissimuler sa peine et pour faire avec sa sérénité ordinaire les honneurs de sa maison. Le marquis était trop occupé de retenir pendant le repas son petit-fils dans les bornes de la discrétion, et Pedro Martorès trop absorbé dans la conversation du lieutenant Schunck, pour remarquer le trouble de l'ecclésiastique. Lysbeth seule, malgré les préoccupations extraordinaires de ce repas improvisé, découvrit aisément les nuages qui s'amassaient sur le front ordinairement si paisible de son bon maître, et les soupirs qui s'échappaient à la dérobée du sein de l'ecclésiastique

trouvaient un écho dans le vieux cœur qui lui était tout dévoué.

« Seigneur Dieu ! pensait la respectable fille en accomplissant avec exactitude les moindres devoirs de son service, il est arrivé quelque chose, bien sûr. Cet antechrist de soldat nous a porté malheur; qui sait où cela s'arrêtera maintenant ? »

Quand la nuit fut arrivée, le lieutenant s'empara de Pedro Martorès, qu'il n'avait pas quitté de la journée, et partit avec lui pour Sarralbe, afin de l'installer provisoirement dans une auberge où il pouvait trouver un asile convenable. Puis on entendit bientôt le galop de plusieurs chevaux qui arrivaient de la poste voisine, et qui furent attelés en un clin d'œil à la berline de voyage qui était restée devant la porte du presbytère, où elle était depuis le matin l'objet de la curiosité de tous les habitants de Blies-Brucken. Le marquis embrassa l'abbé Knap,

qui fut obligé d'employer un certain degré de violence, pour retenir l'enfant pendant que son grand-père montait dans sa voiture.

Dès que la chaise de poste eut disparu dans des tourbillons de poussière, l'enfant, qui d'abord était resté muet de surprise, se mit à pousser des hurlements épouvantables et à se débattre entre les mains de l'ecclésiastique, auquel il porta des coups de pieds avec une telle furie, qu'il le força bien vite à lâcher prise. Une fois en liberté, l'enfant prit sa course avec la rapidité de 'éclair , pour rejoindre la voiture. Mais, parmi les spectateurs de cette scène pénible, il y avait plus d'un jeune garçon en état de disputer de vitesse avec de meilleurs coureurs que le petit Carlos. Le curé fit un signe, et quatre ou cinq jeunes gens se précipitèrent sur les pas du fugitif et l'eurent bientôt atteint. Mais l'enfant opiniâtre fit

une résistance désespérée ; il fallut l'emporter et lui lier les membres avec des mouchoirs pour l'empêcher de se blesser lui-même en essayant de frapper les autres. On le conduisit ainsi dans la chambre qui lui était destinée au presbytère, et comme la première idée de Carlos, dès que ses bras et ses jambes furent libres de leurs entraves, fut de courir à la fenêtre, qui malheureusement n'était point garnie de barreaux, le curé fut obligé de le garder à vue avec l'assistance d'un robuste paysan, jusqu'à ce que Pedro Martorès, qu'on avait été quérir en hâte, fût arrivé. La présence de cet homme sembla calmer l'effervescence de l'enfant; il fit trêve à ses cris et à ses tentatives d'évasion ; mais son entrevue avec Martorès ne laissa pas que d'être orageuse, et l'abbé Knap, en se retirant avec le paysan qui lui avait prêté main forte, entendit des vociférations et des trépignements qui troublaient

d'une manière étrange, la tranquillité autre fois si respectée du presbytère.

Quand le curé fut arrivé dans le jardin, il y trouva la gouvernante, qui s'occupait à ôter les mauvaises herbes qui croissaient dans les plates-bandes. Tous deux se regardèrent tristement et en silence.

« Ah ! M. le curé, M. le curé, dit la vieille fille en laissant tomber de découragement ses bras amaigris, Dieu s'est retiré de nous ; notre paix est perdue ! Que va-t-il arriver maintenant ?

— Il faut prendre courage, Lysbeth, répondit le digne pasteur d'une voix altérée et avec un air d'abattement qui démentait ses paroles. Dieu envoie des épreuves à ceux qu'il aime, il faut les accepter avec respect pour en triompher ensuite avec énergie. »



CHAPITRE X.

Complications.

Ce ne fut pas sans de graves difficultés qu'on parvint à réduire la sauvage opiniâtreté du jeune comte de Balmasèrez. Pedro fut obligé d'opposer une lutte manuelle aux efforts insensés du petit audacieux, qui ne céda qu'à la force supérieure de son gardien, et il se passa quatre ou cinq jours avant que l'abbé Knap pût mettre en pratique sur

ce naturel abrupte et farouche, les théories qu'il avait imaginées et combinées pour son éducation. On comprend qu'elles étaient basées sur la douceur et la patience, qui faisaient le fond du caractère de l'ecclésiastique : leur résultat fut de familiariser l'enfant avec sa nouvelle position, et de la lui rendre agréable en peu de temps. Le petit Carlos se mit à battre la campagne, matin et soir, accompagné de Martorès, qui réglait de son mieux l'impétuosité de ces promenades à grande course, ou du lieutenant Schunck, qui était entré plus avant que tout le monde dans les bonnes grâces du jeune comte, à cause de ses manières brusques et turbulentes.

L'invalide, malgré son âge et sa jambe de bois, qui ne lui permettaient pas de partager, comme il l'aurait voulu peut-être, la prodigieuse instabilité de Carlos, était devenu son favori; de son côté, l'enfant, qui

trouvait dans le vieux soldat un compagnon toujours prêt à rire de ses folies les plus hasardées, ne se montrait pas en reste de complaisance : il écoutait avec une curiosité naïve les récits exagérés des périls que le lieutenant avait courus dans les combats, et il s'établit entre l'enfant et l'invalide une intimité réelle, une sorte d'affection instinctive basée sur le rapport de leurs goûts et de leurs caractères.

D'abord cet état de choses plut à Martorès et à l'abbé Knap, parce qu'il contribuait plus que toute autre circonstance à acclimater Carlos. Mais le rapprochement de ces deux esprits irritables et légers entraîna des inconvénients qui renversèrent tous les plans de l'ecclésiastique, tant pour ce qui concernait la conversion du lieutenant, que pour l'éducation de l'enfant.

Outre le charme secret que Pierre Schunck trouvait dans l'extrême mobilité physique

et dans l'humeur intraitable du petit Carlos, le vieux soldat se croyait dans l'obligation de montrer de la complaisance pour l'enfant, en raison de l'ancienne amitié qu'il vouait à son père, et il s'habitua peu à peu à l'idée de se regarder comme son instituteur naturel. En conséquence il ne se contenta plus de partager les distractions de son féal compagnon de promenade, il se mit à façonner consciencieusement cette jeune âme, et ne crut pas pouvoir trouver un meilleur modèle que son propre caractère.

Dès lors toutes les leçons de l'abbé Knap échouèrent naturellement contre le double obstacle que lui opposaient le peu d'aptitude de son disciple à tout ce qui concernait l'étude, et les dangereux exemples qu'il trouvait dans la fréquentation du lieutenant. L'ecclésiastique s'aperçut avec douleur de ce surcroît de difficultés dans les deux tâches qu'il s'était imposées; mais il n'en laissa

rien paraître, et il persévéra plus que jamais dans ses idées de conversion ; car l'invalide était la pierre angulaire qui formait à elle seule tout le système d'opposition que rencontrait le curé. Il fallait le gagner à la bonne cause, et l'ordre était rétabli pour jamais à Blies-Brucken.

Au lieu de heurter le caractère impatient du soldat, l'abbé Knap continua de suivre son plan de persuasion et de douceur. Il ne chercha point à rompre l'intimité qui s'était établie entre Carlos et l'invalide ; mais il s'efforça de neutraliser l'influence que les deux compagnons exerçaient réciproquement l'un sur l'autre, et il essaya de supplanter chacun d'eux dans la confiance qu'ils s'inspiraient mutuellement.

Ce projet, dont les résultats étaient si importants, demandait, pour arriver à bonne fin, tout le patient dévouement de l'abbé Knap, toute l'adresse de son esprit fin et

délié; mais les difficultés qu'il avait à combattre, s'augmentèrent bientôt d'un obstacle sur lequel il n'avait pas compté : l'opinion publique en vint à se prononcer contre la longanimité du curé, dont elle ne pouvait deviner les pieux desseins et les charitables combinaisons.

La paisible et docile population de Blies-Brucken comptait ses fortes têtes et ses meneurs, comme toute autre agglomération d'individus. L'endroit avait, sous la forme de veillées, ses clubs et ses réunions où, sous prétexte de tiller du chanvre et de fumer de mauvais tabac cordé, les ménagères et les notables s'assemblaient pour causer des nouvelles de la contrée : ce fut dans l'un de ces conventicules, que les Pères Conscrits du lieu examinèrent d'abord avec une déférence respectueuse la conduite bizarre que tenait le curé à l'égard de l'invalide ; puis ils s'enhardirent jusqu'à la taxer de

coupable condescendance pour un homme qui était une cause de scandale dans le village, et dont l'exemple pernicieux était l'objet des soucis quotidiens de tous les pères de famille. Du jugement on en vint bientôt à l'expression, et mademoiselle Lysbeth, l'intermédiaire naturel de la population de Blies-Brucken avec son pasteur, apprit bientôt avec une douloureuse indignation le blâme qui s'attachait à la conduite de son digne maître.

Comme dans tous les gouvernements oligarchiques, la gouvernante, qui représentait le second pouvoir de l'État à Blies-Brucken, avait son droit de représentations; elle en usa d'abord avec de grands ménagements. Mais, l'urgence du péril augmentant de jour en jour, sa retenue diminua en sens inverse, et les admonitions de la vieille fille finirent par devenir fatigantes et pénibles pour l'ecclésiastique. Toutefois la patience de l'abbé

Knap ne se démentit pas ; il savait combien ses efforts étaient mal compris, et il en gémissait intérieurement, car il aimait ces enfants ingrats auxquels il avait sacrifié sa tranquillité. Mais il accepta courageusement ce calice d'amertume, et persévéra devant Dieu dans ses intrépides résolutions. Il souffrait sans murmure toutes les lubies de son indocile disciple, et ne se plaignait pas davantage, quand l'étourderie du vieux soldat venait se jeter à la traverse de ses plans d'éducation ; il souriait avec mélancolie aux boutades inconsidérées de l'invalide, et quand celui-ci s'était suffisamment amusé des espiègleries souvent indiscrètes du jeune garçon, il revenait au curé ; car sa société exerçait sur lui un charme dont il ne se rendait pas compte, mais qui en faisait l'un des premiers besoins de sa vie.

Pendant ce temps, Martorès, qui semblait examiner d'un œil impassible cette lutte in-

cessante de l'ecclésiastique contre les obstacles qui s'opposaient au bien qu'il voulait faire, n'était point aussi indifférent qu'il le paraissait aux souffrances mystérieuses du digne curé. Cet homme, dont les sentiments étaient profondément empreints du caractère religieux qui animait à cette époque la généralité du peuple espagnol, éprouvait à l'égard du lieutenant Schunck une antipathie qui s'accroissait tous les jours davantage. Pedro en vint à une rupture ouverte avec l'invalide, et cette circonstance, qui proclamait hautement l'aversion d'un honnête homme pour l'esprit inconsidéré de ce militaire intraitable, accrut encore le trouble dont souffrait le malheureux pasteur.

Martorès ne s'aperçut de ce fâcheux résultat que quand il ne fut plus temps d'y remédier; son indignation contre celui qu'il considérait, à bon droit, comme un fléau pour la tranquillité de l'abbé Knap, s'étendit

jusqu'à l'enfant, qui partageait, quoique sans discernement, tous les torts de cet homme; et comme il avait pour les vertus du digne ecclésiastique une vénération pleine de dévouement, il résolut de lui rendre la paix à tout prix. Il écrivit en conséquence au marquis de Balmasèrez, pour lui faire connaître la conduite de son fils et le supplice intolérable qu'elle imposait à l'abbé Knap; mais cette démarche n'eut point le succès qu'en espérait Pedro. Le marquis répondit vaguement : l'indocilité de son petit-fils l'affligeait profondément; mais il espérait que la persévérance de son respectable ami viendrait à bout de ce caractère âpre et inflexible.

Près d'une année s'était écoulée depuis l'arrivée du petit Carlos au presbytère de Blies-Brucken, et aucun succès n'avait répondu aux soins infinis que le curé prenait pour son éducation. Non-seulement le jeune comte était un sujet de trouble et de cala-

mité pour l'intérieur autrefois si paisible de l'ecclésiastique; mais il avait soulevé contre lui l'animadversion de tous les habitants. Il battait les garçons du village, quand ils refusaient de se conformer à ses caprices, il écrémait les pots de lait que les ménagères exposaient à l'air, dévastait les vergers, estropiait les chiens, et jetait le désordre dans les basses-cours. Des plaintes continuelles arrivaient aux oreilles du curé. Le respect contenait encore les murmures des paysans offensés, mais il était déjà possible de prévoir l'époque où cette barrière tomberait devant le mécontentement général.

La longanimité de l'ecclésiastique, poussée dans ses derniers retranchements, céda enfin à ce torrent d'animosités, et il se disposait à écrire au marquis de Balmasèrez pour lui déclarer que l'éducation de son fils était une tâche au-dessus de ses forces, dans ce sens que les fautes sans nombre dont cet enfant

se rendait coupable, compromettaient la dignité de son instituteur et sa position personnelle au milieu de ses paroissiens. L'abbé Knap s'apprêtait à formuler de son mieux cette difficile communication, lorsqu'en un seul jour il arriva dans le village deux événements qui changèrent la face des choses.

Le premier était une lettre du marquis à l'abbé Knap. M. de Balmasèrez lui apprenait sa ruine complète. Son mandataire en Espagne avait fait des placements chanceux, qui avaient insensiblement engagé tous ses capitaux et sa fortune entière. Des circonstances désastreuses étaient survenues, et tout venait d'être englouti en même temps. Le marquis ajoutait qu'il partait pour le Brésil, pour essayer d'y ressaisir quelques débris de sa fortune. En attendant, il avait assez de confiance dans le dévouement de l'abbé Knap et de Martorès, pour abandonner son petit-fils à leur charge, et il priait Dieu de

les récompenser de tout ce qu'ils voudraient bien faire pour ce pauvre enfant, s'il lui était refusé de pouvoir leur en témoigner sa gratitude avant de mourir.

Cette lettre, comme on le conçoit, modifia complétement les résolutions du généreux ecclésiastique. Dès ce moment, il se dévoua corps et âme à l'avenir de Carlos, quelque terribles que pussent être les inconvénients qui devaient résulter de ce sacrifice.

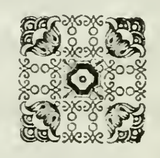
L'abbé Knap s'empressait de se rendre chez Martorès pour lui communiquer cette mauvaise nouvelle, lorsqu'il vit un groupe qui s'avançait dans la principale rue du village en grossissant à chaque pas. L'attroupement était si compacte, qu'il était impossible de distinguer ce qui se passait au centre. Mais la foule s'ouvrit devant le curé, qui s'était porté à sa rencontre pour interposer son ministère au besoin, et le pasteur

aperçut en pâlissant de surprise le corps inanimé de Pierre Schunck, porté sur une sorte de brancard qu'on avait fait à la hâte avec des branches d'arbres, et tout à côté de ce lugubre convoi, Pedro Martorès, les vêtements en désordre, souillé de sang et en état d'arrestation.

« Qu'est-il arrivé, bon Dieu ! » s'écria l'ecclésiastique en joignant les mains !

Vingt voix s'élevèrent pour répondre :

« Martorès a tué le lieutenant.... »



CHAPITRE XI.

Guerre intestine.

Pedro Martorès était, comme nous l'avons dit, non-seulement un catholique fervent, mais il était dévoué de cœur aux intérêts de la religion qui s'unissaient étroitement à ceux de sa politique nationale. C'était pour lui un devoir et un bonheur que de consacrer au triomphe d'une telle cause toute son énergie, toutes ses facultés,

et jusqu'à son existence. Nous avons vu que, jeune encore, et à l'âge où les hommes ne peuvent avoir des idées bien arrêtées sur les principes qu'ils raisonnent plus tard et qui dirigent leur vie, Pedro avait fait preuve d'une fidélité qui pouvait aller jusqu'au martyre, et qui entraîna des suites bien graves, puisque le résultat de ce dévouement héroïque, en le privant de son bras gauche, condamna sa carrière à une inaction qui le dévorait.

L'Espagnol avait l'imagination trop ardente et le sang trop bouillant pour considérer avec calme la lutte qui s'était établie entre l'abbé Knap et son adversaire irréfléchi. Car cette sorte de duel mystérieux entre la piété de l'ecclésiastique et l'irréligion de Pierre Schunck, cette affection tolérante, aveugle, dont le digne ecclésiastique ne se lassait pas de donner chaque jour de nouveaux témoignages à l'invalide, au grand

étonnement des habitants de Blies-Brucken, n'avait point donné le change à Pedro comme aux autres. Il devinait toutes les douleurs du bon curé, et, mieux que lui-même, il appréciait les périls de son pieux dévouement. Il se sentit appelé, par la conformité de ses sentiments religieux et par l'attachement sincère qu'il avait voué à l'abbé Knap, à jeter ses propres efforts dans la balance où se pesaient les destinées de l'âme qu'il s'agissait de convertir au Seigneur.

Mais comme Pedro ne partageait pas les espérances du curé sur la conversion du vieux militaire, et qu'il considérait en celui-ci l'ennemi irréconciliable de la religion et la cause des chagrins incessants pour son opiniâtre catéchiseur, il forma le projet de débarrasser la paroisse de ce sujet de scandale et son vertueux ami d'un antagoniste indigne de son courage.

Pour arriver à ce but, Pedro suivit une voie entièrement opposée à celle qu'avait adoptée l'abbé Knap : il essaya de rendre le séjour de Blies-Brucken désagréable au lieutenant, et, pour y parvenir, il anima contre lui toute la portion de la population qui était amie du travail et de la tranquillité. Puis il s'adressa aux jeunes gens qui, par suite de l'effervescence de leur âge, se plaisaient dans la société bruyante et joyeuse de l'invalide. Ici ses efforts échouèrent contre l'étourderie naturelle à la jeunesse. Le caractère national des Espagnols est empreint d'une gravité orgueilleuse qui offre peu de contact avec la pétulance des Français ; la bonhomie germanique des jeunes habitants de Blies-Brucken, qui tenaient de la France par le sang et de l'Allemagne par les habitudes, sympathisaient peu avec les allures sérieuses et fières de Martorès. Du moment où l'inimitié de Pedro et de Pierre Schunck

devint flagrante, ils prirent parti pour le vieux soldat, qui parvint facilement à mettre, comme on dit, les rieurs de son côté.

Pedro n'était pas homme à reculer devant cet échec; il se posa franchement en ennemi du lieutenant, et, en toute circonstance, il affecta de le contredire et de miner sa popularité. L'Espagnol, sans avoir une bien grande habileté, ne manquait ni de sens pour conduire cette guerre, ni même de finesse; il avait soin que toutes ses querelles avec le militaire dégénérassent en controverse de religion, et il lui fournissait habilement toutes les occasions de développer l'athéisme de ses idées. Pierre Schunck qui n'avait pas assez de portée dans le jugement pour ménager l'opinion religieuse de son auditoire, et qui, s'il eût eu l'idée d'une pareille tactique, avait trop de rudesse dans le caractère et trop de suffisance pour l'employer, prodiguait à Pedro des quolibets qui

attaquaient le catholique plus que l'homme, et comme les bons jeunes villageois de Blies-Brucken tenaient encore plus à leurs idées religieuses qu'à la société du joyeux invalide, il est probable que l'imprudence de celui-ci eût fini par donner gain de cause à Pedro, s'il avait eu la patience d'attendre le résultat immanquable de ses sages dispositions.

Mais Martorès était un homme d'action plus que de conseil; ses projets, quoique bien conçus, manquèrent de la persévérance qui seule pouvait en assurer le résultat. Il y avait dans son plan de campagne un écueil qu'il n'avait pas aperçu, c'est que plus le militaire se montrait imbu d'athéisme, plus l'affection du pasteur pour un pareil réprouvé devait paraître surprenante aux yeux de la population. Pedro, qui voyait s'accroître de moment en moment la surprise et l'affliction des habitants de Blies-Brucken, sentit qu'il contribuait involontairement à l'augmenter.

Dès l'instant où il comprit tout le mal que cette tactique dangereuse causait à l'abbé Knap, il changea d'idée, et la violence de son naturel espagnol le poussa vers les moyens extrêmes. Il affecta de braver le lieutenant toutes les fois qu'ils se trouvaient ensemble, et ces occasions se présentaient fréquemment, malgré le mutuel éloignement qui séparait les deux antagonistes. Martorès traitait les histoires de Pierre Schunck de ridicules forfanteries; il établissait un doute offensant sur toutes ses assertions, et le contrecarrait en toute occasion.

Il n'en fallait pas tant pour échauffer la bile d'un homme aussi querelleur que l'invalide. Il menaça plusieurs fois Pedro de tout le poids de son indignation; mais le robuste Espagnol ne fit qu'en rire. Il n'avait, il est vrai, qu'un seul bras à sa disposition, mais ce bras était assez vigoureux pour in-

spirer de salutaires appréhensions au téméraire qui aurait eu la pensée d'engager une lutte corporelle avec lui. Aussi le vieux militaire, qui rangeait la circonspection au nombre des qualités d'un soldat, et qui ménageait son audace pour les circonstances décisives, ne songeait nullement à entrer en lice avec ce redoutable athlète avant d'avoir égalisé préalablement les chances du combat.

Un matin, longtemps avant le lever du soleil, Pedro entendit frapper à la porte de la maisonnette qu'il habitait. L'Espagnol vivait solitairement et se servait lui-même, quoiqu'il parût avoir les moyens de payer une gouvernante ; il alla ouvrir sa porte et ne fut pas peu surpris de voir Pierre Schunck en tenue militaire, l'épée au côté et accompagné d'un laboureur de Sarralbe qui avait été militaire, et qui cependant était un homme aussi paisible qu'aucun cultivateur de la contrée.

« Que me voulez-vous si matin ? dit Martorès au paysan, sans faire la moindre attention au lieutenant et à son uniforme. J'espère que vous avez des motifs suffisants pour troubler ainsi mon sommeil ; car si c'était une mauvaise plaisanterie du genre de celles que M. Schunck se permet quelquefois, je prendrais la liberté de vous envoyer promener tous deux, et je pourrais bien être tenté d'ajouter à mes paroles une correction qui vous apprendrait à être plus circonspect à l'avenir.

— Entrons chez vous, répondit Pierre Schunck en relevant fièrement sa moustache, et vous nous corrigerez tout à votre aise, si ce que nous avons à vous dire n'est pas de votre goût.

— Je ne reçois chez moi que ceux que j'estime, monsieur l'invalide, et, comme l'estime ne s'achète pas à coups de sabre ni même avec de belles paroles, vous ne pas-

serez pas le seuil de ma porte... Quant à vous, continua Martorès en s'adressant au paysan, qui paraissait tout interdit de cet accueil, si vous avez réellement à me parler, je sais que vous êtes un honnête père de famille et que vous ne me direz rien qu'on ne puisse répéter en public; entrez donc dans ma maison, et soyez-y le bienvenu.

— Pédrillo, s'écria le vétéran en se raffermissant de son mieux sur sa jambe de bois, vous me payerez cette insulte avec toutes les autres. Mon ami vous fera part du motif de ma visite, et vous me trouverez ici prêt à recevoir votre réponse.

— A la bonne heure, M. Pierre, dit Martorès en faisant signe au paysan d'entrer chez lui; la rue est libre pour tout le monde, et l'air du matin vous rafraîchira le sang. »

Lorsque le laboureur, qui était en effet un bon et simple paysan et qui, malgré ses services militaires, avait conservé le carac-

tère doux et inoffensif des villageois de cette contrée, se vit en présence du grave et fier Castillan, il tourna deux ou trois fois son chapeau dans ses mains avec un embarras qui toucha Pedro.

« Je vois, dit celui-ci, que vous êtes chargé d'une mauvaise commission, et votre hésitation vous honore à mes yeux. Mais rassurez-vous; je ne vous rendrai pas responsable de ce qu'elle peut avoir de répréhensible : expliquez-vous en toute franchise, et quoi qu'il arrive nous nous quitterons bons amis.

— Eh! eh! M. Martorès, dit le paysan en riant d'un air contraint, c'est M. Schunck qui est un peu crâne, comme on disait au régiment. »

Pedro fit un signe d'assentiment, mais il garda le silence, et le laboureur, qui avait compté sur une question, fit un effort désespéré pour se débarrasser de sa commission.

« Le lieutenant, qui est tout de même un bon garçon, continua-t-il en donnant à son visage une expression qui démentait ses paroles, un très-bon garçon, quand on ne le contredit pas ou quand il n'a pas de vin sous son bonnet de police, le lieutenant s'est trouvé un peu affronté de quelque chose que vous lui aurez dit, et il demande....

— Que demande cet homme turbulent et querelleur, cet ennemi de Dieu et de la morale publique? Si c'est la permission de quitter le pays qu'il scandalise par sa conduite, je la lui accorde, en tant qu'il en ait besoin, et de grand cœur!

— Pardon, excuse, M. Martorès, ce n'est pas tout à fait ça. Il demande que vous... comment donc a-t-il dit?... que vous récrac...

— Que je rétracte...

— Positivement! que vous retractiez ce que vous avez dit sur son compte.

— Et si je ne le fais pas?

— Dam ! voilà le plus terrible à dire.

— Dites toujours.

— Eh bien ! il voudrait, comme c'est d'usage entre soldats, se rafraîchir avec vous d'un coup de sabre.

— Un duel !

— Quelque chose comme çà. Une affaire toute simple; l'histoire de s'aligner comme des braves et de s'embrasser ensuite.

— Cette perspective, dit Martorès avec un sourire amer, n'est pas assez engageante pour me faire transgresser d'une manière aussi grave les saints commandements de Dieu, dans le seul but d'être agréable à M. Schunck. Dites-lui, je vous prie, que j'ai pour sa proposition sanguinaire toute l'horreur et tout le mépris qu'elle mérite. Dites-lui que sa présence dans ce malheureux pays a occasionné assez de trouble et de scandale, sans y joindre encore l'exemple du crime qu'il médite. Dites-lui enfin que je ne me battrai

contre lui que dans le cas d'une légitime et nécessaire défense, par suite d'un guet-à-pens, s'il a l'audace de se venger ainsi de l'opposition que sa conduite rencontre en moi... Et pour ce qui vous concerne, ajouta Martorès en conduisant le paysan confus vers la porte, je regrette que vous ayez démenti la bonne renommée dont vous jouissez dans le pays, en vous chargeant d'une mission si contraire aux sentiments religieux dont vous aviez fait preuve jusqu'à présent. »

Lorsque le laboureur, déconcerté par cette chaleureuse apostrophe, eut fait part au lieutenant du mauvais résultat de sa démarche, celui-ci se livra à toute la fougue de son dépit.

« Eh bien, à tout prendre, dit-il, quand il eut épuisé tout le formulaire des casernes contre la prétendue couardise de son adversaire, tous les Espagnols se ressemblent; qu'ils soient guérillas ou autre chose. Placez-

les derrière une embuscade, ce sont des démons incarnés; en rase campagne, ce ne sont plus que des moutons.

— M. Schunck, dit Martorès, qui parut en personne à la croisée de sa chaumière, en tenant une aiguière à la main, je vous conseille charitablement d'aller débiter ailleurs vos invectives contre mes compatriotes, ou je serai contraint de vous rafraîchir pour tout de bon avec de la bonne eau, bien froide. »

Mais l'invalide avait déjà pesé l'urgence des démonstrations hostiles de Pedro ; il battit en retraite avec une agilité qui faisait honneur à ses facultés locomotives, tout incomplètes qu'elles étaient, et quand il fut hors de la portée du vase perfide, il reprit une attitude plus digne de son caractère martial.

« J'ai à vous dire, s'écria-t-il, que je

saurai bien vous contraindre à me faire raison de vos insultes.

— En vérité! répondit Pedro ; je serais curieux de savoir par quel moyen.

— En vous traitant partout où je vous rencontrerai, comme un poltron tel que vous êtes.

— A la bonne heure, M. l'invalide, ne vous gênez pas pour parler, je vous répondrai de la bonne sorte.

— Et si je vous appuyais ma canne sur les épaules?

— En tout cas, ce ne serait pas celle qui vous soutient à présent, car c'est un jonc dont vous faites quelque estime, et vous n'ignorez pas que, s'il entrait en contact avec mes épaules, je le briserais à l'instant sur les vôtres; ce qui ferait peu d'honneur à vos cheveux blancs et à votre uniforme, pour lesquels j'ai plus de respect que vous n'en avez vous-même.

— Prenez-vous ce qui pend à mon côté pour un cure-dent, et croyez-vous que ma flamberge resterait en repos pendant que vous me frotteriez ainsi l'omoplate?

— Laissez votre flamberge en repos, si vous m'en croyez; elle a fait plus d'exploits qu'il ne lui en reste à compter pour l'avenir, et, quant à ce qui me regarde, je ne serais pas un enfant des Asturies, si je craignais d'exposer contre cette paille de fer, le premier brin de fagot qui me tomberait sous la main. Gardez vos rodomontades pour ceux qu'elles peuvent effrayer; elles n'ont pas cours dans mon pays.

— Votre pays est la terre classique des fanfarons, mon bon ami, et vous venez de le prouver. Mais je vous conseille de renoncer à vos promenades solitaires sur les bords de l'Albe, car je pourrais bien avoir quelques velléités de les troubler.

— Je vous crois bien capable d'en faire

l'essai, M. Schunck; mais il y a loin, comme on dit, de la coupe à la bouche, et tel qui vient tondre peut s'en retourner tondu. Je me promènerai ce matin comme de coutume, et je vous défie de me contraindre à faire une chose qui répugne à ma conscience de chrétien.

— C'est ce que nous verrons, » dit l'invalide en s'éloignant avec un air de fierté qui dissimulait, tant bien que mal, le dépit dont il était dévoré. Dans ce moment son unique jambe rencontra une souche, et l'équilibre de son corps en fut tellement compromis, que, sans l'aide du laboureur qui était resté près du lieutenant, celui-ci eût infailliblement mesuré la terre. Il se tourna, non sans quelque honte, du coté de son adversaire, qui venait d'être témoin de cet échec, et qui s'était honnêtement retiré de la fenêtre pour ne pas ajouter à l'embarras du vieillard. Mais cette dernière circonstance

n'en avait pas moins fait une impression profonde sur l'esprit irascible de Pierre Schunck, plus profonde peut-être que la conversation entière de Pedro. Il avait faibli devant son antagoniste, et la délicatesse de celui-ci, qui n'avait voulu en tirer aucun avantage, ajoutait encore à sa colère.

« Ah ! disait-il à son compagnon qui avait peine à le suivre, tant le mouvement de sa marche était accéléré ; ah ! blanc-bec ! tu me méprises parce que j'ai un membre avarié, comme toi ; mais je te montrerai que ceux qui me restent sont solides au poste.

— Prenez garde, répliquait le laboureur, qui commençait à regretter de s'être mêlé de cette sotte affaire. Ne vous fiez pas à l'eau qui dort. M. Martorès est homme à vous rendre un pois pour une fève. Si vous trempez votre doigt dans sa soupe, j'ai peur qu'elle vous brûle. »

Ces propos faisaient sur l'imagination in-

candescente de l'invalide l'effet de l'huile sur le feu.

« Ta! ta! s'écriait-il, je me moque de sa soupe et de son pois, et pour ce qui est de l'eau qui dort, j'en ai vu assez dans ma vie pour n'avoir pas peur d'une mare de village. Je vous dis que je donnerai une leçon de français à cet insolent Espagnol, et que je rabattrai son orgueil. J'ai une seconde épée chez moi; allons la chercher, puis nous nous rendrons ensemble au bord de l'Albe, où M. Martorès prend ordinairement le frais. Je veux que les choses se passent dans les règles.

— Les choses se passeront comme il plaira à Dieu, répondit le laboureur en se disposant à prendre congé du militaire. Pour faire plaisir à un ancien, j'ai eu la folie de consentir à prêter les mains à un coup de mauvaise tête, et j'aurais été jusqu'au bout, malgré les reproches de ma conscience, pour

ne pas vous laisser dans l'embarras, si M. Pedro avait mordu à la grappe. Mais l'Espagnol est un bon garçon, un meilleur chrétien que nous deux, et, sans vous donner tort, je trouve qu'il a raison de respecter le cinquième commandement de Dieu. Par ainsi, ajouta le paysan en tournant les talons, je m'en vas à mes affaires, d'autant mieux que j'ai idée qu'il résultera de tout ceci des choses qui mettront quelqu'un dans la peine, et j'aime mieux que ce soit vous que moi. »

Le lieutenant regarda partir son acolyte en se grattant l'oreille. Cette défection l'embarrassait pour plusieurs motifs : il y trouvait la condamnation de ses mauvais desseins et l'expression anticipée de l'opinion publique. D'une autre part, il n'y avait pas dans toute la contrée un homme assez irréligieux pour oser consacrer par sa présence un homicide prémédité. Mais ce grave obstacle,

loin d'entraver les projets du militaire, ne fit qu'accroître la funeste énergie de son opiniâtreté. Il se rendit chez lui dans un état de surexcitation fiévreuse qui eût fait dire à un paysan écossais qu'il était *fay* (1). Il prit une seconde épée, qu'il cacha tant bien que mal sous ses vêtements, et il s'achemina vers les bords de l'Albe, où il attendit dans une agitation toujours croissante que son ennemi osât faire, comme il l'avait dit, sa promenade accoutumée.

Martorès, qui avait le sentiment de sa supériorité physique et un courage à toute épreuve, n'était pas homme à reculer devant le défi de Pierre Schunck, bien que son intention fût de refuser toute espèce de duel. Cette circonstance d'ailleurs semblait lui offrir une occasion toute naturelle d'hu-

(1) Prédestiné à une catastrophe prochaine, à une mort prochaine.

milier l'orgueil du vieux soldat et de le contraindre par la honte à quitter un pays où sa présence n'était qu'un motif de trouble et de scandale. Il sortit donc pour se promener comme à l'ordinaire.

Le lieutenant, dans la rencontre qu'il méditait, n'avait point négligé les secours de la tactique militaire. Il avait pris position dans un sentier qui s'approchait de la rivière, dont les rives étaient escarpées en cet endroit, et qui, sur son autre face, était bordé d'une haie vive assez haute et assez épaisse pour qu'il fût impossible de la franchir. C'est par ce chemin que devait nécessairement passer Martorès. Pierre Schunck se mit en faction à l'entrée de ce chemin, pour en disputer le passage à son adversaire.

Lorsque Pedro fut arrivé en vue de l'invalide et à la portée de la voix, celui-ci s'écria d'une voix forte : « On ne passe pas ! » Et pour ajouter à ses paroles tout le poids de

la force armée, le vétéran, qui était assis en travers du sentier, tira l'épée qui était près de lui, et il en jeta le fourreau par-dessus la haie.

« En vertu de quel droit me refusez-vous le passage sur la voie publique? dit Martorès en s'arrêtant à quelques pas de l'invalide.

— Par la raison, répondit le lieutenant, que je ne me soucie pas de me déranger pour vous.

— Qu'à cela ne tienne, M. Schunck, fit Pedro en s'avançant d'un pas, il y a de la place pour deux, et mon intention n'est pas de vous déranger, si vous avez besoin de repos, comme cela est présumable, car vous vous êtes levé trop matin aujourd'hui.

— Il faudrait se lever encore plus matin, s'écria le vétéran en se redressant avec une agilité extraordinaire pour son âge, si l'on

voulait prendre sans vert un ancien du 23e léger. Je vous dis qu'on ne passe pas.

— Et moi je vous dis, M. le lieutenant, que vous n'êtes point ici en pays conquis où les malheureux habitants sont obligés de se soumettre aux exigences intolérables d'une soldatesque grossière. Faites-moi place, ou il vous arrivera quelque malheur.

— Oui dà ! l'Espagnol ! vous voulez forcer le défilé avec un mauvais bâton de coudrier pour toute arme offensive ! Non pas s'il vous plaît. Je suis trop bon Français pour le souffrir. Tenez, ajouta-t-il en jetant à Pedro l'épée qu'il tenait à la main, voilà du fer pour du fer. Ramassez cela et avancez si vous l'osez. »

En disant ces mots le militaire avait dégaîné l'arme qu'il avait à ses côtés et il s'était avancé jusqu'à l'angle de la haie, de manière à avoir ses coudées libres pour la lutte qui se préparait.

« Ecoutez-moi, M. Schunck, dit Pedro en repoussant du pied l'épée qui était devant lui, je souhaite de tout mon cœur qu'il n'y ait pas de sang entre nous; car, bien que vous ayez en vous l'esprit du démon, vous n'en êtes pas moins une créature du Seigneur. Vous me croyez animé contre vous de sentiments hostiles et vous avez raison : mais vous vous trompez si vous pensez qu'ils me sont personnels. Le lieutenant Schunck n'a rien fait à Pedro Martorès, qui n'a que du mépris pour les vaines jactances et pour la mauvaise conduite d'un vieux pilier de corps-de-garde. Mais je vois les choses de plus haut, et, comme chrétien, comme habitant paisible d'un village dont vous troublez la tranquillité, comme membre d'une paroisse dont vous tendez à pervertir l'esprit religieux, comme ami d'un homme vénérable qui s'expose généreusement à perdre l'amour et le respect de ses

ouailles pour se dévouer inutilement au salut d'un misérable indigne d'un pareil sacrifice, Pedro Martorès déteste de toutes les forces de son âme Pierre Schunck. Ce ne sera pas sa faute s'il ne parvient pas à l'éliminer d'un pays où il s'est fait le représentant de l'esprit malin pour corrompre la morale publique et perdre un saint prêtre dont personne ici n'a su deviner le sublime dévouement.

— Que parles-tu de perte et de dévouement? mon cher frère le prédicateur, répondit le militaire en poussant un éclat de rire qui éveilla les échos de cette solitude. Mais je vois ce que c'est : tu es jaloux de voir que ton curé préfère ma société à la tienne, parce que je le désennuie un peu avec mes histoires du bon temps. Quant à ce qui est de faire de moi un hypocrite, comme M. Martorès qui boit son vin en cachette, et qui a toujours une prière ou un sermon à la bouche,

merci ! bien obligé ! je reste comme je suis et je mourrai dans la peau d'un franc militaire, le plus gaîment que je pourrai.

— Tu mourras en réprouvé tel que tu es, et Dieu ne te fera pas la grâce de te repentir.... Mais j'ai déjà perdu trop de paroles avec toi. Laisse-moi passer, te dis-je, et malheur à toi si tu essaies de te servir de cette épée contre un homme paisible et sans mauvais desseins !

— Tu peux t'attendre que je m'en servirai, ne fût-ce que pour couper une oreille à un mal avisé tel que toi, dit le militaire en se mettant sous les armes.

— Alors que ton sang ou le mien retombe sur ta tête, » s'écria l'Espagnol en exécutant avec le long bâton dont il était armé un moulinet qui fit reculer de quelques pas le vieux soldat. Pierre Schunck, qui n'ignorait pas l'adresse avec laquelle les paysans asturiens manient le bâton, tenait son épée de

court, afin de saisir une occasion de frapper son adversaire lorsque l'un de ses mouvements viendrait à découvrir la ligne de son corps. Mais Martorès, qui prévoyait le genre de riposte, se tenait hors de la portée du fer. Son bâton voltigeait sans cesse aux côtés du militaire, qui bornait sa défense à épier le moment où il pourrait porter le coup décisif. Le courageux invalide avait placé trop de confiance dans la supériorité de son arme et dans son expérience de l'escrime; Pedro s'avança d'un pas et feignit de vouloir porter un coup sur la jambe du vieux soldat, qui baissa son épée pour parer le coup, mais le rusé Asturien fit tourner son bâton avec la rapidité de l'éclair, et, avant que son adversaire eût pu se remettre en défense, il asséna un coup sur l'arme encore inclinée et l'envoya tomber à trente pas au milieu de la rivière.

Martorès, après cet exploit, passa tran-

quillement son bâton sous la portion supérieure de son bras mutilé, et saisissant le militaire au collet, il le fit pirouetter comme une plume et prit la place qu'il venait d'occuper. L'intrépide vétéran s'était trouvé dans des positions plus fâcheuses que celles où les malheureuses chances du combat venaient de le mettre, sans pour cela désespérer, non-seulement de son salut, mais de la victoire. La volte que Pedro lui avait fait exécuter l'avait placé justement à portée de l'arme qu'il lui avait généreusement envoyée. Il la ramassa prestement et s'en servit avec tant d'adresse, que si Martorès n'avait eu la tête couverte d'un feutre épais, elle eût été infailliblement fendue jusqu'aux oreilles; toutefois la violence du coup le fit chanceler un instant. Mais il se remit bien vite et riposta avec une énergie qui arracha un cri terrible à l'invalide. La lutte devint plus sérieuse, les deux adversaires oublièrent

le soin de la défense pour se serrer de plus près; l'épée du vétéran effleura plus d'une fois le corps de Pedro, mais le bâton de celui-ci portait des coups plus sûrs et plus rudes. Le lieutenant, étourdi et contusionné, tomba sur le gazon; mais dans sa chute il saisit la jambe de Martorès et s'efforça de le traîner du côté de la rivière. L'Espagnol, devenu furieux à son tour, fut obligé de faire les plus grands efforts pour se débarrasser de son antagoniste; mais, comme il ne pouvait disposer que d'un seul bras pour atteindre ce but, il ne put y parvenir qu'en portant à son ennemi des coups dont la violence mit fin au combat.

Martorès, presque épuisé des fatigues de cette lutte acharnée, se tenait depuis quelques instants debout et immobile devant le corps de sa victime, lorsque plusieurs paysans, attirés par les cris des combattants, arrivèrent sur le champ de bataille.

« Seigneur Dieu! dit l'un d'eux qui était précisément l'adjoint du maire de Blies-Brucken, que s'est-il passé, M. Martorès? Est-il bien possible que ce soit un homme aussi doux et aussi prudent que vous l'êtes qui ait mis cet enragé d'invalide dans cet état?.... Ce n'est pas, ajouta-t-il en se plaçant à genoux près du corps de Pierre Schunck, pour voir s'il y avait quelque moyen de le secourir, ce n'est pas que la commune fasse une grande perte en lui ; je crois même que, sans souhaiter de mal à une personne vivante, elle aurait à se féliciter d'en être débarrassée. Mais un meurtre est toujours un meurtre; la justice ne considérera pas le bien qui peut en résulter pour le repos de la paroisse.

— Il est donc mort? dit Martorès d'une voix caverneuse et en détournant la tête.

— Par ma foi, répondit le municipal, je ne sais trop qu'en dire, n'ayant jamais vu de trépassé pendant toute ma vie. Mais il ne

souffle pas plus qu'une souche, et son pouls ne bat plus, ni au poignet, ni au cœur; il faut envoyer chercher le chirurgien de Sarralbe, qui verra s'il y a encore quelque chose à faire, et, en attendant, nous reporterons M. Schunck chez lui comme nous pourrons. »

L'un des paysans partit en hâte pour Sarralbe, après avoir fait un signe de tête qui exprimait sa conviction personnelle de l'inutilité de cette course.

Pendant qu'on préparait une sorte de litière avec du bois mort et du feuillage, pour y placer le corps du militaire, on voyait déjà de loin plusieurs individus qui arrivaient de ce côté; car, à la campagne comme dans les villes, si quelque sinistre éclate sur un point, les curieux semblent sortir de terre pour venir en repaître leurs regards.

« M. Martorès, dit l'adjoint, je crois que je devrais vous arrêter, mais vous êtes un

brave homme, et on me maudirait au village si je vous mettais dans la peine... D'ailleurs je ne sais pas positivement si c'est vous qui avez fait le coup.... Et puis je n'ai pas mon écharpe. Si vous voulez vous enfuir, personne ne songera à s'y opposer.

— Merci, M. Roller, dit Martorès en faisant un pas du côté de Blies-Brucken. Vos intentions sont bonnes; mais quoique je déplore sincèrement la catastrophe qui vient d'arriver, ma conscience ne me reproche rien; j'ai combattu pour ma défense, j'ai mis le bois contre le fer, et si je n'étais pas d'un pays où les enfants eux-mêmes trouvent une arme toujours prête dans le premier arbre qu'ils rencontrent, je serais à cette heure à la place de ce malheureux, et il se glorifierait de ma mort. Je ne fuirai pas, car je ne suis pas coupable, et si le maire de Blies-Brucken a quelque chose à me dire, il me trouvera chez moi prêt à répondre de mes actions. »

Puis Martorès, après avoir jeté un regard de regret et de profonde compassion sur le corps de son adversaire, prit un chemin de traverse qui conduisait au village, et s'éloigna. Mais au bout d'une centaine de pas il fut arrêté par le garde champêtre, qui, à l'aspect des habits en désordre et ensanglantés de Pedro, crut qu'il était de son devoir de s'assurer de sa personne.



CHAPITRE XII.

Conversions.

Les paysans qui portaient le corps inanimé de l'invalide se rendirent à la maisonnette qu'il habitait depuis son arrivée au village, et ils le déposèrent sur son lit. L'abbé Knap fit placer Martorès dans une petite pièce qui servait de cuisine, où il fut gardé à vue pendant qu'on allait chercher le maire pour l'interroger et signer son incarcération. L'ecclésiastique avait, comme un grand nombre de curés de campagne, quelques notions de

médecine et de chirurgie ; il examina l'infortuné lieutenant et reconnut avec un inexprimable plaisir que la vie n'était pas éteinte en lui. Le vieux militaire n'était qu'évanoui ; le sang dont sa figure et ses habits étaient inondés provenait d'une hémorragie nasale ; mais on voyait aux déchirures qui sillonnaient la partie supérieure du corps et aux larges ecchymoses qui couvraient les joues et la tête chauve du vétéran, que la lutte avait dû être sérieuse et acharnée.

Les soins intelligents de l'abbé Knap furent couronnés d'un plein succès, et Pierre Schunck reprenait ses sens au moment où survenaient à la fois le maire de Blies-Brucken, qu'on était allé arracher à sa charrue pour le revêtir de son écharpe officielle, et le médecin de Sarralbe qu'on avait été quérir pour constater le décès du lieutenant.

« Eh bien ! après tout, dit le maire en entrant, il paraît qu'il n'y a pas mort

d'homme, et j'en suis bien aise pour Martorès qui est un digne garçon.

— Merci du compliment, répondit le lieutenant d'une voix affaiblie. J'en suis bien aise aussi pour Martorès, et je suis tout aussi disposé que vous à dire que c'est un digne garçon... qui fait les choses en conscience. Mais vous me permettrez de prendre pour moi la félicitation que vous accordez à Pedro; car, s'il n'y a pas mort d'homme, vous conviendrez que c'est moi qui en profite le premier.

— Voilà, sur ma foi, dit le médecin en riant, un moribond qui a la parole assez nette. Est-ce la fièvre qui le fait parler ainsi? Le délire....

— Ni la fièvre ni le délire, docteur, répliqua le lieutenant. Qu'on m'aille chercher cette mauvaise tête de Martorès, et devant lui j'aurai deux mots à dire à M. le curé, qui voudra bien, au préalable, recevoir les

remerciements d'un pauvre soldat pour ses bons soins. »

Martorès, qui avait entendu l'injonction du lieutenant, entra de lui-même. Ses traits étaient mélancoliques, mais ils n'exprimaient ni confusion, ni repentir, et il avait eu le temps de faire disparaître le désordre de ses habits, quoiqu'on ne lui eût pas permis d'effacer le sang et la poussière dont ils étaient maculés.

« Pedro, lui dit le militaire, nous avons été trop vifs tous les deux. Si tu t'étais expliqué avec plus de politesse, je t'aurais tout aussi bien compris...; mais non, je me connais et je crois que tu as eu raison. Il me fallait une leçon, elle a été bonne et j'en profiterai, je te le jure sur ma croix d'honneur. En attendant, voici ma main pour preuve que je ne t'en veux pas. »

Quand les deux antagonistes eurent opéré ainsi une réconciliation complète, le maire

voulut se retirer, le vétéran l'en empêcha.

« Un instant, M. le maire, s'écria-t-il, vous aurez tout le temps de labourer demain; il ne saurait y avoir trop de témoins ici pour entendre ce que j'ai à dire. M. le curé, continua l'invalide en donnant à sa voix une inflexion voisine de l'attendrissement, je sais tout. Vous êtes un vénérable... non vous êtes un saint, et je suis indigne de la peine que vous avez prise, à vos risques et périls, pour racheter ma pauvre âme des griffes du diable. Mais puisque, telle qu'elle est, vous n'en avez pas fait fi, je vous la donne pour que vous la rendiez digne du bon Dieu. La religion qui inspire des dévouements tels que le vôtre mérite bien qu'on fasse quelques efforts pour rentrer dans son giron. A l'avenir je serai un autre homme; M. le curé recevra ce soir ma confession, et dimanche prochain, si le docteur est un habile homme, il me mettra en état d'aller entendre la messe à l'église. »

Pendant que Pierre Schunck parlait ainsi, le curé pressait la main du soldat avec la ferveur d'une véritable reconnaissance, et de l'autre il essuyait les larmes dont sa figure était inondée.

« M. Schunck, dit le maire en pliant son écharpe pour la mettre dans sa poche, vous êtes un brave homme, vu qu'il n'y a pas d'affront pour un bon militaire d'être aussi un bon chrétien. Vous êtes cause que nous avons eu des torts avec M. le curé, parce que nous ne devinions pas la fin de la chose; mais nous irons tous lui en demander pardon, et à genoux s'il le faut, car, comme vous le disiez, c'est un saint.

— Vous avez trop de bonté, mes amis, murmura le curé en détournant un peu la tête; je ne suis dans tout ceci que l'instrument de la volonté de Dieu, qui manifeste sa puissance quand le moment est venu. »

A partir de ce jour, Pierre Schunck de-

vint, en effet, un autre homme; sa conversion était sincère, elle fut durable; et l'invalide, après avoir été pendant longtemps un objet de scandale pour le pays, en devint l'exemple, sans cesser pour cela d'être le militaire franc et jovial dont le caractère avait séduit toute la jeunesse du canton.

L'abbé Knap avait jugé nécessaire de communiquer la lettre du marquis de Balmasèrez à son fils. La nouvelle de sa ruine et le sentiment de son insuffisance pour réparer un tel désastre firent une impression profonde sur le caractère impétueux de l'enfant : sa fierté se brisa sous le dénuement qui venait l'écraser; il comprit ce qu'il devait aux bontés du seul protecteur qui lui restait au monde, et l'exemple de Pierre Schunck aidant à l'efficacité des réflexions que lui saggérait sa nouvelle position, il en résulta un changement notable dans les habitudes du jeune garçon, qui sembla s'humi-

lier devant sa destinée. L'abbé Knap n'apporta aucune modification dans ses relations avec son élève ; la bonne Lysbeth, qui le plaignait en secret, sembla même redoubler de soins pour lui. La reconnaissance acheva la cure que le malheur avait commencée. Dès ce moment, Carlos, entièrement dompté, devint un enfant studieux, plein d'obéissance et de discrétion, et si parfois son naturel irritable et bouillant lui faisait commettre quelque faute, le repentir qu'il en témoignait en effaçait bien vite le souvenir.

Sept années s'écoulèrent dans une tranquillité qui ne fut troublée par aucun nuage. Carlos était devenu un jeune homme accompli ; son instruction pouvait lui ouvrir avec éclat toutes les carrières libérales. Mais le bon curé était fort embarrassé pour choisir une profession qui pût convenir à son cher disciple ; car il fallait subvenir à l'entretien du jeune homme dans une ville,

pendant les premières années de son séjour dans les écoles de droit ou de médecine ; or, l'abbé Knap n'avait aucune ressource qui pût suffire à cette exigence, et Martorès vivait à Blies-Brucken d'une pension tellement minime, qu'il était impossible de songer à en détourner la moindre parcelle.

Carlos écrivait régulièrement tous les six mois à ses parents. Le marquis de Balmasèrez lui répondait, ainsi que sa mère, avec la même régularité; tous deux semblaient aspirer au moment de le revoir. Mais il y avait dans la lettre de la comtesse des expressions que Carlos avait peine à comprendre, car celle-ci parlait de l'Amérique comme si Carlos y eût été, et comme si, au contraire, c'eût été elle qui habitât la France. L'embarras du curé quand le jeune homme lui parlait de ces singularités était si évident, que Carlos avait plusieurs fois été conduit à supposer que la raison de sa mère avait subi quelque

altération, et le bon fils se remettait difficilement du choc que lui causait ce doute. Le marquis de Balmasèrez envoyait ordinairement à son petit-fils une petite somme qui était le fruit de ses épargnes; mais cette somme suffisait à peine à son entretien et ne pouvait nullement l'aider à subsister ailleurs que chez l'abbé Knap. L'abbé Knap avait écrit depuis longtemps au marquis pour lui faire part de ses embarras, et ne recevait aucune réponse, lorsqu'un jour l'ecclésiastique, en sortant du presbytère pour aller à l'église, vit dans un tourbillon de poussière une chaise de poste qui lui rappela celle qui s'était arrêtée huit années auparavant sur le seuil de sa demeure, et de laquelle était sorti un ami, un ami que sans doute il ne devait plus revoir. Comme l'arrivée d'une berline de voyage, attelée de quatre chevaux, était néanmoins un grand événement dans le pauvre village de Blies-Brucken, éloigné

de toutes communications, le curé s'arrêta devant sa porte, et, à tout hasard, il appela Carlos, qui faisait une lecture dans le jardin. Pendant ce temps la voiture s'approchait; le curé distingua deux valets qui étaient placés sur le siége, et crut presque reconnaître la livrée qu'il avait vue autrefois. Une dame avait montré sa figure à la portière, et semblait examiner le curé avec une impatiente curiosité. Quand la voiture fut devant le presbytère, l'attelage s'arrêta, et la dame s'écria plusieurs fois en donnant les indices d'une impatience extrême : « Le voilà ! »

Le bon prêtre était interdit; il s'apprêtait à ôter son chapeau pendant que les domestiques ouvraient la portière. Tout d'un coup il reçut par derrière un choc violent; le jeune Carlos passa comme un trait à côté de lui et arriva à temps pour recevoir dans ses bras la dame qui se trouvait mal..... c'était sa mère!

Le vieux marquis de Balmasèrez descendit à son tour et se jeta au cou de l'ecclésiastique, abasourdi de la scène dont il était témoin.

« Ce n'est rien! s'écria le vieillard en regardant sa bru, qui reprenait déjà connaissance; les émotions de la joie ne sont jamais dangereuses.

— Mais que veut dire tout ceci? murmura le curé, qui semblait sous l'influence d'un songe?

— Ceci, répondit le marquis sans faire plus d'attention à Martorès qui survenait, que s'il l'eût vu un instant auparavant, ceci vous explique une supercherie dont je suis coupable à votre égard. Ma ruine, mon départ pour l'Amérique sont deux inventions du même genre; elles étaient nécessaires pour vous décider à garder mon petit-fils chez vous; elles étaient indispensables pour abattre son orgueil et le disposer à recevoir vos soins précieux. Si j'ai eu tort, grondez-

moi, pardonnez-moi ensuite, comme sa mère l'a déjà fait, en faveur du résultat que nous avons obtenu. »

Nous n'avons pas besoin de dire quels furent les transports de Carlos en retrouvant ses parents ; mais nous devons déclarer, pour l'honneur de son noble caractère, que l'idée des richesses qui lui étaient rendues ne lui vint que secondairement, quoiqu'elle ne gâtât rien à son bonheur.

La mission de Martorès était finie. Ce fidèle serviteur de la famille s'était condamné pendant huit années à une indigence apparente et à l'ennui d'une manière de vivre que l'étude ne pouvait pas modifier ; il avait accepté une condition réellement misérable, afin de pouvoir aider l'abbé Knap dans l'entreprise que son généreux dévouement lui avait imposée. Maintenant il renonçait à la vie champêtre et il allait retourner à

Paris, où l'attendait une récompense proportionnée à ses services.

Quant à l'abbé Knap, la joie qu'il ressentait de cet événement inattendu n'était pas sans mélange, car on venait lui enlever celui qu'il s'était depuis longtemps habitué à considérer comme un fils : on ne pouvait lui offrir aucune compensation pour une pareille perte; mais on le consola en lui apprenant que le marquis avait acquis un domaine considérable dans les environs, et qu'on allait s'occuper d'y faire bâtir une habitation commode, afin d'y venir chaque année passer l'été.

P. S. Cette habitation, nous l'avons vue, et c'est là que nous avons fait la connaissance du vénérable abbé Knap dont le souvenir ne nous quittera jamais.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

Tours. — Imp. de Mame.

